

**PAGES**

**MANQUANTES**

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 5  
Montreal, 30 Juin 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



L'AMOUR PAR TÉLÉPHONE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 3 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,  
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de Journaux Illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 30 JUIN 1900

DIFFÉRENCE MARQUÉE



Lili — Et elle pleure comme un vrai bébé?  
Lolotte. — Oh! non... seulement quand on le veut.

## CAUSERIE

L'autre jour, le SAMEDI offrait un écriin rempli de phrases étonnantes commises par des écrivains dans l'entrain du travail rapide ou parce qu'ils ne peuvent faire mieux. En voici quelques autres par trop amusantes pour que j'en prive mes lecteurs.

Savourez d'abord cet extrait d'un petit journal, racontant la vie de Robespierre.

"Cet homme extraordinaire ne laissa point d'enfants, excepté son frère, qui mourut en même temps que lui."

Après ce chef-d'œuvre de galimatias, ce distique à qui l'on ne pourra pas reprocher de manquer de clarté:

En vous voyant sous l'habit militaire,  
J'ai deviné que vous étiez soldat.  
(Brazier, *l'Enfant du Régiment*.)

D'Albert Blanquet, dans le *Parc aux cerfs*, cet épisode mouvementé:

"Robert tira la porte sur eux, et, peu d'instants après, une voiture les emportait au trot de deux bons chevaux lancés au galop."

Maintenant ces vers d'un jeune poète, Émile Kauffmann:

Les cailloux sont cailloux, et le marbre est du marbre,  
La citrouille n'est pas pour être en haut de l'arbre,  
L'agneau n'est pas un loup, le tigre une brebis,  
Et c'est toujours le chat qui mange la souris.  
Du rossignol du bois la douce mélodie  
N'est pas du tout le chant du roussin d'Arcadie.  
La lierre pour grimper a besoin de l'ormeau,  
Et le pourceau n'est pas sobre comme un chameau.

Un tercet de Millaud qui va rendre jalouse l'ombre du Dante:

Vieillard privé de la lumière  
Repose-toi dans ta chaumière:  
Tu cois en nous des indigents.

Voici maintenant un modèle de reportage parisien qui se distingue par une élégante érudition:

"L'Hippodrome a repris son rang dans la série des plaisirs parisiens. Des chevaux courent dans la vaste arène, valsent et polkent, montés par des centaures."

On a relevé ce trait judicieux dans un ouvrage couronné par l'Académie française:

"On était en pleine nuit; deux hommes, traversant la forêt, causaient, tandis qu'un troisième embusqué, écoutait leur conversation. Mais un gros nuage qui passa devant la lune l'empêcha d'entendre le reste."

Le record, en cette matière, est tenu par l'abracadabrant Ponson du Terrail, qui écrit dans *Les Étudiants d'Heidelberg*:

"Ouf! répondit Melchior, qui, pour calmer ses émotions, n'avait cessé de boire durant la longue route qu'ils venaient de faire, et n'avait pas desserré les dents."

De Mme de Sévigné: "Les puristes de la grande musique, compositeurs à sept bécarres..." "Étrange! Étrange armature!"

D'Alfred de Musset, dans les *Marrons du Feu*:

L'esturgeon monstrueux soulève de son dos  
Le manteau bleu des mers et contemple en silence...

Tiens, tiens! Il y a donc des moments où l'esturgeon se met à parler? Il doit tenir, vu l'eau de mer où il vit, des propos plutôt salés...

De M. Oscar Méténier: "Une mélodie étrange, sans dièses, ni bémols..." Cette mélodie étrange a des chances pour être tout simplement en ut majeur.

Du *Temps*: "Le visage du Pape est d'un jaune mat de très vieux ivoire; et l'on n'y voit pas ces reflets blancs et brillants que les peintres ont trouvés dans leurs boîtes à couleurs et nos panégyristes maladroits dans leurs encrriers." Cette encre blanche doit être celle de la Grande Vertu.

De M. Emeric David, à propos du portail de Saint-Trophime d'Arles: "Ce portail, le dernier soupir du ciseau grec!" Pourquoi pas le chant du cygne de la truette?

D'un article académique de la *Revue des Deux-Mondes*: "La foi, chez lui, était tiède et le zèle catholique très petit. Il était de ceux qui n'entendent la messe qu'à un genou" (!!!) Ventre affamé n'a pas d'oreilles, mais il paraît que le genoux en possède.

On pourrait remplir des colonnes et des colonnes de ces ineffables richesses. Il n'y a pas que les reporters ou les écrivains obligés de travailler à la hâte qui en fournissent des spécimens.

Il ne faut pas oublier que Boileau, le Maître, l'écrivain le plus méticuleux de l'ère chrétienne, a parlé d'une île sans bords... MISTIGIS.

## AU GRAND CORDON

Le client. — Garçon, vous devez vous rappeler que c'est moi qui vous ai commandé un steak hier?

Le garçon. — Oui, monsieur. Désirez-vous que je vous apporte le même?

Le client. — De grâce, si personne ne s'en sert présentement.

## GAGEURE GAGNÉE

Philidor. — Je parie un chapeau que tu te lèveras de siège avant que je te le dise deux fois.

Célestin. — Jo tiens le pari.

Philidor (au bout d'un instant). — Lève-toi

Célestin. — Non.

Philidor. — C'est bien, reste là jusqu'à ce que je te dise une seconde fois de te lever.

Et le pauvre Célestin s'aperçut qu'il se trouverait finalement le perdant et alla acheter le chapeau.

## AUTHENTIQUE

— Et votre tramway à XXX., comment marche-t-il?

— Avec une rapidité ferrugineuse, dans les côtes parvill.

## QUOI DE PLUS

Le marchand. — Mme La Brèguo dit que vous ne lui avez pas montré la courtoisie habituelle

Le commis. — Je lui ai montré tout ce que contenait mon département.

## UNE PAIRE D'ABRUTIS

Y. — Tenez, le monsieur qui vient de me dire bonjour, c'est mon oncle.

Z. — Ah!... C'est étonnant ce qu'ils ressemble à M. votre père. Seraient ils parents?

## HER MAJESTY'S

On marche de succès en succès à ce théâtre. C'est ce qui explique que le public s'y porte en si grand nombre et que la troupe ne craigne pas d'aborder les pièces les plus difficiles. Elle nous a déjà donné "Sapho" et "Quo Vadis"; or, cette semaine, ce n'est ni plus ni moins que "Cyrano de Bergerac". Nous conseillons à nos lecteurs l'interprétation qu'en offre la troupe Baldwin-Melville. C'est une aubaine.

## PARC SOHMER

Le public ne peut trop admirer et louer l'art et l'ingéniosité avec lesquels la direction musicale du Parc Sohmer sait mettre tour à tour en relief les divers solistes de haute marque qu'elle a sous la main. Chaque semaine tel et tel instrumentiste est en vedette sur l'alcôve et offre au public une exécution qui, à elle seule, vaut le prix d'entrée d'un concert classique. Et cela toujours sans oublier le département des variétés récréatives et acrobatiques, qui sont de premier ordre.

PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU



Photo de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

DÉCORATION REMARQUABLE FAITE PAR M. JOS. POTRAS, RUE ST-LAURENT.

## L' "INGENIEUX" ELEPHANT

Rien ne ressemble davantage quelquefois aux planches d'un théâtre, dit le *Temps*, de Paris, que certaines cages de la ménagerie du Jardin des Plantes : derrière leurs barreaux, les bêtes donnent la comédie aux curieux qui jamais ne se lassent de ce spectacle. Longtemps la vogue fut aux singes ; mais leurs grimaces ressemblent trop aux nôtres, et les hommes les ont un peu délaissés pour reporter leur sympathie sur d'autres pensionnaires du Muséum. Et c'est maintenant autour des éléphants qu'ils se groupent, chaque après-midi, commentant les témoignages d'intelligence de ces animaux, la malice de leur regard, l'habileté de leur trompe.

Ils sont quatre pachydermes, en ce moment, à la ménagerie ; Saïd, Tobie, Couteh et Sarit, les deux premiers d'Afrique, les deux autres d'Asie.

Saïd, l'aîné, est aujourd'hui de grande taille, et serait le modèle des éléphants sages, s'il n'avait la déplorable habitude d'user ses défenses

contre les murs sans se soucier d'user les murs eux-mêmes. Tobie, don de l'empereur Ménéhk au président Faure, est d'une douceur exemplaire : on peut, sans danger, lui permettre une promenade quotidienne dans les jardins. Sarit, enfin, l'éléphant blanc que M. Doumer envoya, l'année dernière, au Muséum, est tout aussi docile, et sait, de plus exprimer, par de nombreuses génuflexions, sa reconnaissance à tous ceux qui lui offrent quelques fraïdises.

Mais il y a Couteh. Et Couteh est un enfant terrible, qu'il faut surveiller sans aucun repit. On se souvient des tourments qu'il causa au commandant du navire qui l'amena du Cambodge à Marseille. L'animal avait démolì son box et guidé par le parfum qui s'échappait des cuisines, était descendu tenir compagnie au maître-coq. On eut mille peines à le ramener sur le pont, où il fut de nouveau enfermé. Mais, le lendemain Couteh recommençait, et, par crainte de plus graves fantaisies, on lui passa celle-là, qui dégénéra vite en habitude.

À Paris, l'animal eut bientôt conquis l'amitié de ses gardiens, qui lui apprirent à faire la culbute et à jouer de la trompette. Mais c'était là jeu d'éléphanteau dont Couth, qui prend maintenant dix ans, se dégoûta vite. Et comme on ne lui fournissait guère de distraction, il en inventa aux dépens du matériel de la ménagerie. Après s'être exercé à ouvrir les crémones des portes de son parc, il s'amusa à enlever les portes elles-mêmes, en dévissant les boujons qui les retiennent.

Cela devenait inquiétant et l'on se hâta d'attirer Couteh vers d'autres amusements. C'était l'été : on lui apprit à se doucher, et cela lui fut si agréable que depuis, chaque fois que les jardiniers arrosent les allées, il vient demander de diriger le jet d'eau sur lui. Il prend alors les positions les plus bizarres, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, soulevant ses oreilles, ouvrant sa bouche, d'où l'eau ruisselle en cascades. Et s'il peut saisir la lance du tuyau avec sa trompe, il fait un usage fort judicieux, se douchant avec adresse de la tête à la queue. Le directeur du Muséum possède une série d'amusantes photographies représentant le pachyderme en train de s'asperger.

Ces exemples suffiraient à justifier le renom d'intelligence du joyeux animal ; cependant, Couteh a donné des preuves plus étonnantes de son esprit d'observation. Un gamin apprit un jour, à ses dépens, qu'il ne faut pas badiner avec les éléphants, car, au moment où, se réfugiant à l'abri d'une vengeance du pachyderme, il s'amusait à mettre dans la trompe de celui-ci un bout de cigarette encore allumé, l'éléphant le regarda bien en face et, tendant vers lui sa trompe toute droite, en fit sortir un souffle si puissant que le chapeau de l'intrus s'envola par-dessus les barrières et alla tomber dans un parc voisin où un cerf le mit dans un piteux état. La leçon profita-t-elle au gamin ? C'est probable. En tout cas le public applaudit à l'ingéniosité du procédé et n'en gâta que davantage son éléphant favori.

Mais Couteh a fait mieux encore. Sa dernière invention date d'hier et lui a mérité le titre d' "ingénieur" sous lequel on le désigne maintenant couramment à la ménagerie.

Couteh est gourmand, on le sait, mais d'une gourmandise qui n'a rien d'inhumain : il adore surtout le pain. Or, si les promeneurs lui en donnent sans compter, il arrive parfois que les morceaux tombent dans l'intervalle qui sépare la grille du parc où il est enfermé de la balustrade sur laquelle s'appuie le public. Impossible aux visiteurs de les reprendre ; impossible aussi à Couteh de les ramasser. Et ce serait un nouveau supplice de Tantale si, après y avoir longuement rêvé, notre éléphant n'avait inventé ceci :

Passant l'extrémité de sa trompe entre les barreaux de la grille, il vise attentivement le morceau de pain et souffle avec force de façon à l'envoyer jusque dans l'allée, aux pieds de la personne qui l'avait jeté. Il ne reste plus à celle-ci qu'à le ramasser pour l'offrir de nouveau au malin pachyderme.

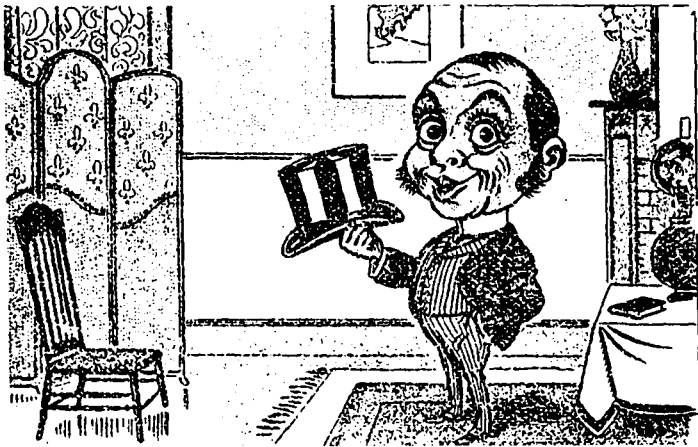
Allez au Jardin des Plantes, dès que le soleil vous le permettra, et l'ingénieur Couteh répètera la chose autant que vous le désirerez.

## LE GARDIEN

Mme Brindille (*prête à sortir*).—Polycarpe, crois-tu que de l'endroit où tu es tu pourras entendre crier bébé s'il se réveille ?

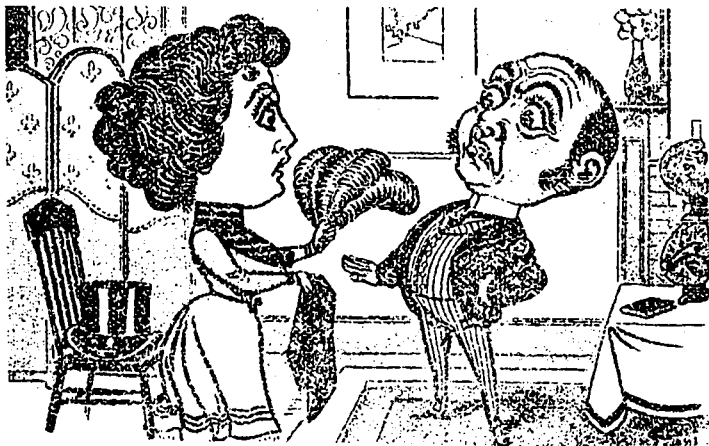
M. Brindille (*qui lit*).—Sais pas... espère que non.

## UN ACCIDENT QUI TOURNE À BIEN



I

M. Merluche. — Il est bien difficile de pratiquer l'économie, mais on admettra que voici un beau chapeau pour cinq piastres.



II

Mme Merluche. — Oui, je me servirai de la garniture de mon chapeau d'hiver. Il me faut seulement dix piastres pour avoir une "shape" à la mode. Je ferai l'ouvrage moi-même.

M. Merluche. — Comment ! dix piastres pour une "shape" ! Cinq piastres, pas plus.



III

Mme Merluche. — Hi ! hi ! hi !... Je ne peux rien avoir de convenable à moins de dix piastres...



IV

M. Merluche (*en furie*).—Jérusalem ! Mon chapeau démolì ! ! !





V  
...Qu'as-tu à rire? Contente de ton beau coup, hein?

VESPÉRALE

*Dans le soir violet et les senteurs serènes  
Qu'un zéphyr berce autour des bois ébaumés,  
Le pèlerin s'en va doucement sous les frênes.*

*Il va. L'argent du fleur et le retour des prés,  
Les cotons de peluche et la route de soie  
S'enveloppent au loin de frissons mordorés.*

*La caresse du ciel met un nuage de joie  
Sur la terre, et la terre encor chaude d'amour  
Se pâme de lumière et rit pour qu'on la voie.*

*Pour qu'on la voie heureuse et qu'on l'aime à son tour,  
Elle tend au ciel nu toutes ses fleurs écloses  
Et disperse vers lui tous ses baisers d'un jour.*

*Seul, baigné du bonheur qui plane sur les choses,  
Le pèlerin s'en va tout au long des chemins,  
Et, parce que ses doigts ont touché les doigts roses,  
Il baise dans ses mains le parfum de tes mains.*

EDMOND HARAUCOURT.

UNE FARCE DE ROMIEU

Le fameux Romieu était un fumiste de la plus belle eau. Un journal a rapporté dernièrement une de ses farces. La voici.

Un soir, ou plutôt une nuit, Romieu et plusieurs de ses amis, ayant, comme de coutume, bu plus que de raison, s'arrêtaient devant la porte close du magasin ayant pour enseigne : *Aux deux Magots*.

Il était deux heures du matin et voilà que nos joyeux compères se mettent à sonner et à cogner à tour de bras au grand ébahissement des rares passants qui s'arrêtent un à un et fissent par former un groupe de badauds en attendant quelque événement important.

Enfin, un domestique ouvre la porte et se présente les yeux brouillés de sommeil :

—Allez dire à votre maître, lui crie Romieu, que nous avons absolument besoin de lui parler...

—Comment, réplique l'autre, vous voulez que je le réveille à une pareille heure ?

—Immédiatement ! Il s'agit d'une communication de la plus grande importance, et si vous tardez une minute de plus, les événements les plus regrettables peuvent se produire...

Intimidé, le harbin se décide à faire ce qu'on lui demande et bientôt le patron de l'établissement arrive, à peine vêtu, et même tout endormi :

—Messieurs, messieurs, qu'y a-t-il ? clame-t-il, tout effaré. En quoi pouvez-vous avoir besoin de me voir à une heure aussi saugrenue ?

—Monsieur, prononça sentencieusement l'inénarrable farceur, ce que nous avons à vous dire est de la plus haute gravité... seulement...

Ce disant, Romieu jetant des regards scrutateurs de tous côtés, comme s'il cherchait quelqu'un qu'il s'attendait à trouver là !...

—Seulement, continua-t-il, je ne puis vous le communiquer à vous seul. Je comptais, je l'avoue, que vous étiez accompagné de votre associé !

—Comment, mon associé ?

—Parfaitement, votre associé !

—Mais je n'en ai pas d'associé !

—Comment ! Vous n'en avez pas ? s'exclama alors Romieu, avec une comique indignation, mais alors permettez-moi de vous dire que c'est une abominable fumisterie : il y a sur votre enseigne : *Aux deux Magots* et je n'en vois qu'un.

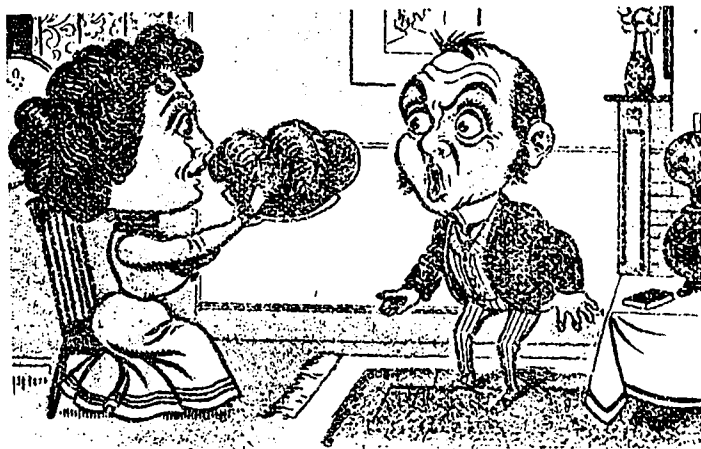
Et il sortit solennellement suivi de ses amis qui, eux aussi, avaient pris l'air scandalisé.

A PARIS

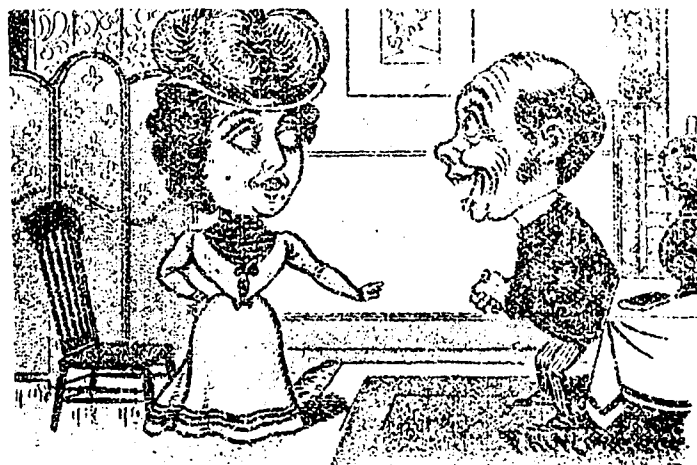
*l'électeur (ou conseiller municipal).*—Fi ! Monsieur... pas de danger que je revote pour vous : un homme qui se pose comme anti-clérical et qui rebaptise les rues... fi donc !



VI  
Mme Merluche.—Reprends tes sens un instant. J'enroule ce foulard autour de ton ex-chapeau.



VII  
... puis je mets ces plumes d'autriche comme ceci...



VIII  
...et j'ai exactement ce que je voulais. Maintenant, tu peux aller acheter un chapeau avec les cinq piastres que tu as économisées sur le mien.

HÉLAS !

—Ah ! ma bonne madame Charpuzot, mon mari est bien changé, allez ! Dans le temps c'était son cœur qui battait, maintenant c'est sa canne.

EN SOCIÉTÉ

*Le petit.*—Regardez donc cette grande dinde, n'est-elle pas assez bête !

*Le grand.*—Vous tombez bien mal, monsieur, c'est ma femme !

*Le petit.*—Ah ! pardon ! c'est vous qui êtes bien mal tombé !

INCONTENTABLE

*L'agent.*—Enfin voyons, monsieur ! je vous montre un appartement au rez-de-chaussée, vous le trouvez trop bas ; je vous en montre un au cinquième que vous trouvez trop haut ; et voilà maintenant qui ci que vous trouvez trop bas de plafond et trop élevé de loyer ! voyons, si vous ne savez pas ce que vous voulez !

DE MAL EN PIS

*Toto.*—Papa, veux-tu m'acheter une tambourine !

*Le père.*—Non, tu m'empêcheras de travailler.

*Toto.*—Oh ! non, papa, je ne jouerai que pendant ton sommeil.

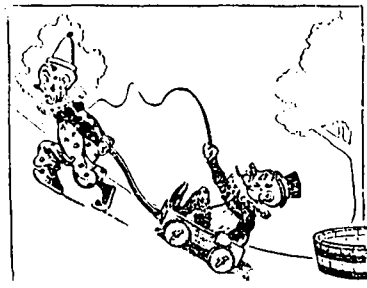
## LE SORT D'UNE BRUTE



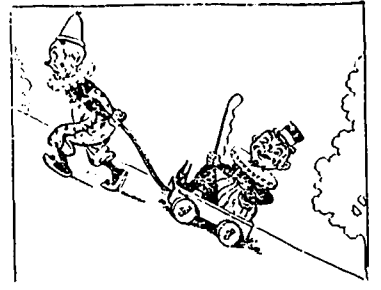
I



II



III



IV

## CHRONIQUE

C'est fête de la Confédération canadienne lundi, le 1er juillet. Cette année, elle emprunte à la guerre anglo-boer un relief inaccoutumé vu notre collaboration active et, il faut bien l'avouer, fort inattendue.

De 1867 à 1900, le Canada s'est singulièrement développé. Il compte aujourd'hui dans le jeu international ; dans l'échelle commerciale il occupe une excellente place.

Profitions de l'occasion pour rappeler succinctement quelques faits parmi les plus saillants, survenus dans notre pays depuis le 1er juillet 1867.

1867. — Lord Monck est notre premier gouverneur général et la première session s'ouvre le 6 novembre avec sir John comme premier ministre.

1868. — Un acte impérial pourvoit à l'acquisition des territoires du Nord-Ouest par le Canada, et le timbre postal uniforme de 3 cents est adopté. D'Arcy McGee est assassiné.

1869. — Rébellion de la Rivière-Rouge.

1870. — Thomas Scott est fusillé à Fort Garry ; Wolseley disperse les rebelles. Les fœniens pénètrent dans la province de Québec et sont repoussés par nos volontaires. Entrée des territoires du Nord-Ouest et du Manitoba (tiré de ces territoires) dans la Confédération.

1871. — Emission de cartes postales. Entrée de la Colombie Anglaise dans la Confédération. Population totale du Canada, 3,625,001. Le dernier régiment des troupes régulières quitte Québec.

1872. — Abolition du double mandat législatif. Lord Dufferin est nommé gouverneur général.

1873. — Mort de sir Geo. Étienne Cartier. Entrée de l'Île du Prince-Édouard dans la Confédération. Formation du gouvernement Mackenzie.

1875. — Ouverture du collège militaire de Kingston.

1876. — Inauguration de l'Intercolonial entre Halifax et Québec. Les Canadiens remportent 300 prix à l'Exposition de Philadelphie. Première session de la cour Suprême du Canada. Abolition du Conseil législatif du Manitoba.

1877. — Première exportation de blé du Manitoba à la Grande-Bretagne.

1878. — Les conservateurs remportent les élections générales. Les Canadiens obtiennent 225 prix à l'Exposition de Paris. Le marquis de Lorne gouverneur général.

1879. — Adoption du tarif de protection.

1880. — Annexion des possessions britanniques de l'Amérique du Nord ainsi que de l'archipel Arctique au Canada. Ratification du contrat pour la construction du Pacifique Canadien.

1881. — Recensement qui montre une population de 4,321,810.

1885. — Insurrection au Nord-Ouest, qui dure du 26 mars au 1 juillet. Pertes des volontaires et miliciens : tués 38 ; blessés 115. La construction du Pacifique est terminée. Pendaison de Riel.

1886. — Premier train direct du C.P.R. entre Montréal et Vancouver (28 juin). L'archevêque Taschereau fait cardinal.

1887. — Conférence interprovinciale à Québec. Premier steamer du C.P.R. entre Yokohama et Vancouver.

1888. — Un éboulement du rocher de la citadelle de Québec cause la mort de 15 personnes.

1890. — Incendie de l'asil de la Longue Pointe : 70 personnes perdent la vie. L'acte des écoles du Manitoba est adopté. Gouvernement responsable accordé au Nord-Ouest.

1891. — Population du Canada : 4,833,239. Mort de sir John (6 juin). Sir John Abbott, premier ministre.

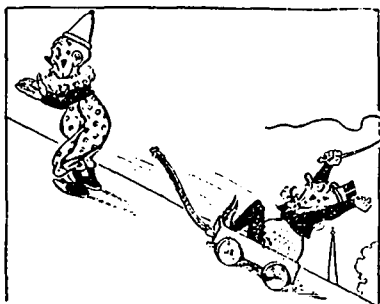
1892. — Mort de sir Alexander Mackenzie (17 avril). Abolition du Conseil législatif au Nouveau Brunswick. Sir John Thompson, premier ministre.

1893. — Mort de sir John Abbott. Premier steamer de la nouvelle ligne entre l'Australie et le Canada. Les Canadiens remportent 2 126 prix à l'Exposition de Chicago.

1894. — Conférence coloniale à Ottawa pour discuter différents sujets se rapportant aux intérêts de l'Empire. Mort de sir John Thompson. Sir Mackenzie-Bowell, premier ministre.



V

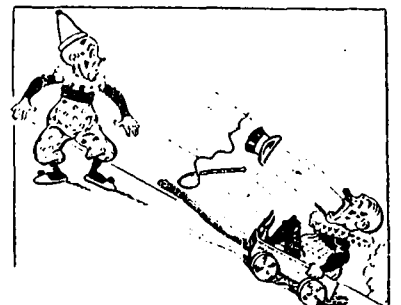


VI

une grosse importance comme voie militaire. Le gouvernement anglais y trouve le moyen le plus rapide de renouveler et augmenter ses contingents en Asie.

Les événements actuels de Chine ont tourné vers le Pacifique Canadien les regards de toutes les puissances européennes.

KODAK.



VII

## POUR FAIRE DEUX HEUREUX

*Pubien.* — J'aime la senteur d'un bon cigare.

*Gation.* — Et moi le goût. Aussi je vais te dire quoi faire. Achète un bon cigare, je le fumerai, tu sentiras et de cette façon tout le monde sera sur le pont.

## AU PARC LOGAN

*Le vieux savant.* — Peux-tu me dire, mon petit, si cette plante appartient à la famille des *Arbutus* ?

*Le petit.* — Non, monsieur, elle appartient à la corporation.

1895. — Loi rémédiatrice relativement aux écoles du Manitoba adoptée. Résignation de six ministres. Bowell réorganise son cabinet. Ouverture du canal du Sault-Sainte-Marie.

1896. — Autre résignation de ministres. Sir Charles Tupper, premier ministre. Les libéraux arrivent au pouvoir. Sir Wilfrid Laurier, premier ministre.

1897. — Sir Henry Strong, juge en chef de la cour Suprême, nommé membre du Conseil privé d'Angleterre. Jubilé de la reine Victoria. Tous les premiers ministres des colonies nommés membres du Conseil privé. Administrateur nommé pour le Yukon. Lettre encyclique de Léon XIII conseillant aux catholiques du Manitoba d'accepter les concessions émises dans le règlement des écoles.

1898. — Mort du cardinal Taschereau et de sir Adolphe Chapleau. Plébiscite sur la question de prohibition de la vente des liqueurs, résultat : Pour 107,918 ; contre 91 032. Le comte Minto, gouverneur général.

Les autres événements sont trop près de nous.

\* \* \*

Je suis de ceux qui considèrent la construction du Pacifique Canadien comme l'acte le plus important accompli depuis 1867. Sa construction était une nécessité logique : on avait *conté* sur le papier, soumis des provinces et des territoires à une constitution identique, formé une administration centrale. Il fallait donc relier ces différentes parties, établir le trait d'union matériel. Autrement on eut tout simplement édifié une maison à nombreux étages, belle, imposante, confortable, si vous voulez, mais manquant de cette chose si simple mais si indispensable qui s'appelle l'escaulier.

Seulement, toute indispensable qu'elle était, la construction du Pacifique Canadien n'en présentait pas moins des difficultés financières et naturelles incommensurables.

Ajoutez à cela les embarras que la politique de parti n'oublie jamais de susciter. Il suffit que les uns veuillent ceci pour que les autres demandent cela. A quoi serviraient les partis politiques, s'ils devaient s'entendre, ne s'inspirer que du bon sens ? Il faut bien dire le contraire de son adversaire si on veut offrir son propre ours.

En dépit de tout cela, en dépit aussi des prophètes de malheur qui annonçaient une perte sèche aux actionnaires, le grand *railway* a été construit avec une rapidité merveilleuse,

a poussé des ramifications partout ; il relie les deux eaux océans, fait des affaires d'or, et de provinces disséminées de l'Orient à l'Occident, forme un tout bien cohésif, harmonisé par les échanges commerciaux et le va et vient de gens qui y ont gagné à se mieux connaître.

Le Pacifique Canadien a aussi

PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitré, coin St-Laurent.



VUE DU BAS DE LA RUE ST-LAURENT.

COURRIER FEMININ

Quelques unes de mes lectrices se sont sans doute demandé quels seront les jupons à la mode cet été.

Depuis quelques années la fantaisie des "dessous" est devenue une des plus onéreuses de la toilette, mais aussi que de merveilles n'y a-t-on pas ajoutées ! Pour cet été encore le jupon blanc empesé sera délaissé par la véritable élégante, pour se voir préférer le jupon souple de batisto ou de linon, et pour la grande toilette, le jupon de soie légère.

Un des plus élégants qui soit, c'est certainement le jupon de soie crème, ou blanche orné de valenciennes en mousse, en entre-deux ou en volants.

J'en ai vu un ravissant qu'a confectionné elle-même une jeune femme mariée de l'année dernière. Elle avait utilisé une partie de sa robe de mariée en surah blanc et des dentelles trouvées dans la corbeille de mariage. L'effet était merveilleux et, le jupon fané, les dentelles orneront encore d'autres jupons ou rendront coquets les multiples objets d'une layette.

En un mot les jupons empesés raides seront délaissés pour les souples jupons de soie et de batiste.

Quelques blouses inaugureront très bien la saison en attendant les grandes chaleurs, blouses suffisamment épaisses pour être utilisées encore vers octobre, lorsque le seigneur soleil sera moins généreux de ses foux. On en fera de très coquettes avec les petits lainages doublés, les satins

épais, qui se prêtent si bien à toutes les façons. Les garnitures de corsages seront variées et nombreuses sur la poitrine. Une combinaison ingénieuse et qui accommodera nos ménagères coquettes et économes c'est une blouse faite de deux étoffes de teintes opposées, le haut du corsage, mi-poitrine, col, et mi-manches, entièrement plissé, en mousseline de laine blanche, le bas du corsage, buste, manches, etc., en mousseline de laine mauve, le tout assez ajusté. On pourra combiner dans ce goût-là des arrangements de toute sorte, deux restes de soie ou de mousseline drapés avec goût et voilà un corsage qui permettra de finir certaines jupes un peu passées. Une innovation gentille consiste encore à utiliser pour garnir nos toilettes d'été, les petits mouchoirs brodés qui dorment dans leurs cartons, sans emploi très souvent. Les moitiés d'un de ces mouchoirs très ajourés formeront des rovers souples à quelque corsage léger, ou encore on les chiffonnera en forme de jabot, bref, on peut les utiliser de mille façons différentes, tous jours avec le même succès de fraîcheur jeune et seyante.

\* \* \*

A quel mois se marie-t-on le plus ? En quel mois convoite-t-on le moins en justes noces ? Cette bonne statistique va nous le dire. Voici en effet la liste des mois, en ordre décroissant avec la moyenne des mariages que l'on célèbre (à Paris).

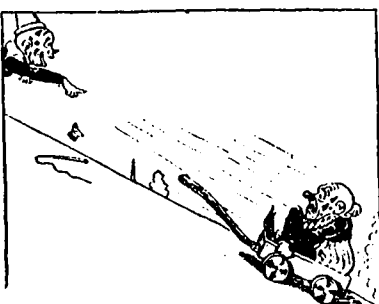
Novembre.....	155
Février.....	149
Janvier.....	124
Mai.....	111
Octobre.....	113
Avril.....	101
Juin.....	97
Juillet.....	80
Août.....	68
Septembre.....	67
Décembre.....	66
Mars.....	48

Qui donnera jamais l'explication de ces faits ? XXX

EN SOIRÉE

Le domestique (porteur d'un cabaret). — Monsieur doit avoir soif, ses traits mêmes sont altérés.

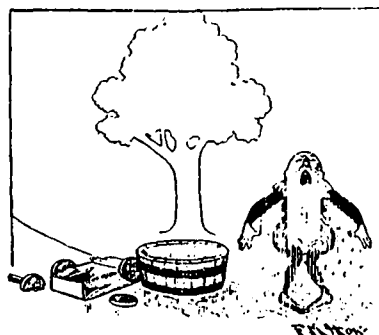
LE SORT D'UNE BRUTE... (Suite et fin)



VIII



IX



X



## LE COUT



Mme Lamouche. — Cette toilette vous a coûté cher ?  
Mme Haudin. — Rien qu'une toute petite crise de larmes.

## CHANSON

Dans la France, que tout divise,  
Quel Français a pris pour devise ?  
Chacun pour tous : tous pour l'Etat !  
Le Soldat.

Qui fait le quart quand tout sommeille,  
Quand tout est en péril qui veille,  
Qui souffre, qui meurt, qui combat ?  
Le Soldat.

Dans nos heures d'indifférence,  
Qui garde au cœur une espérance,  
Que tout le monde et que rien n'abat ?  
Le Soldat.

O rôle immense ! O tâche sainte !  
Marchant sans cris, tombant sans plainte,  
Qui travaille à notre rachat ?  
Le Soldat.

Et sur sa tombe obscure et fière,  
Pour récompense et pour prière,  
Que voudrait-il que l'on grave ?  
Un Soldat.

PAUL DEROUËDE.

## LE VIN

Sa couleur est blonde et vermeille  
Son parfum est plus doux encore...

Arrêtons-nous là de notre citation ; le reste est si poétique et s'élève si haut qu'il est bien difficile d'en saisir le véritable sens. Mais cela ne nous empêchera pas de reconnaître avec la Galathée de Victor Massé que le vin est un trésor divin.

N'est-ce pas que ce liquide, au milieu duquel sommeille un rayon d'or, est un véritable philtre qui, non seulement restaure les forces, nourrit et donne la santé, mais encore apporte la joie et le bonheur, chasse les larmes pour amener le sourire sur les lèvres et communique à l'intelligence une brillante étincelle qui fait briller la lumière là où régnait la plus profonde obscurité ?

Malheureusement aujourd'hui il y a vin et vin. Il y a celui qui est obtenu par la fermentation du jus de raisin, et il y en a un autre qui est confectionné avec nous ne savons quoi, mais nullement avec le fruit de la vigne ; ou bien, s'il entre quelques grains de ce fruit délicieux, ces grains ont été tellement travaillés que l'on arrive à avoir un liquide quelconque, n'ayant du vin que la couleur, et encore !

Mais nous n'allons ici considérer que le vin en général, et le vin vraiment vin, c'est-à-dire la liqueur alcoolique obtenue par la fermentation du jus de raisin.

Le vin est un tonique puissant qui, bu avec modération pendant les repas, soutient les forces de notre corps et communique à nos organes une grande énergie.

Il nous donne aussi une santé robuste et nous permet de nous livrer à des travaux pénibles. Le laboureur qui peut emporter avec lui dans les champs une bouteille d'un vin franc et pur, ne travaille-t-il pas avec plus d'ardeur que celui qui a dû se désaltérer avec de l'eau claire ?

Celui qui boit des autres boissons fermentées, comme le cidre ou la bière, aura peut-être autant d'énergie pour le travail que celui qui boit du vin, mais il travaillera néanmoins avec mollesse et surtout sans gaieté.

Le vin n'agit pas, en effet, seulement sur le physique, il agit aussi sur le moral :

*Vinum bonum letificat cor hominis.*  
Le bon vin réjouit le cœur de l'homme.

lisons-nous dans la Bible.

*Et non contristet cor mulieris.*  
Et il n'attriste pas celui de la femme.

a ajouté, non sans raison, quelque malin. Quoiqu'un esprit sombre ait dit : " Si le vin donne de l'esprit, ce n'est jamais que de l'esprit... de vin ! " il faut néanmoins admettre que, pris avec juste mesure, il peut exciter notre intelligence et faciliter quelquefois l'éclosion d'excellentes idées qui sans lui, peut-être, seraient restées ensevelies dans les profondeurs du cerveau.

Êtes-vous triste, affligé, buvez un verre de bon vin, et vous verrez bientôt s'enfuir vos ennuis et votre tristesse ; car, tout en vous réchauffant, le vin vous portera la joie au cœur.

Si le vin est un des meilleurs liquides que nous puissions boire, puisqu'il nous procure des avantages très réels à condition de n'en prendre qu'avec la plus grande modération, il devient une boisson très pernicieuse qui empoisonne notre organisme, si nous en absorbons avec excès ; car, si nous prenons l'habitude de boire souvent plus que la dose nécessaire, nous tombons dans le plus dégradant des vices : le vice de l'ivrognerie.

LOUIS D'A.

## MOYEN INFALLIBLE

Fred. — Mon cher, vous qui avez de l'expérience, donnez-moi donc un conseil.

Fred. — Avec plaisir, cher ami.

Fred. — Figurez-vous que lors de sa fête, j'ai rapporté à ma femme deux chapeaux en la priant d'en choisir un. Il y a huit jours de cela et depuis je n'ai pu encore la décider à sortir. Elle passe son temps à essayer l'un et l'autre sans arriver à fixer son choix. Je ne sais vraiment que faire !

Fred. — C'est bien simple.

Fred. — Ah ! vous connaissez un moyen ?

Fred. — Mais oui... Prenez un des deux chapeaux, et renvoyez-le chez la modiste... vous pouvez être assuré que c'est celui-là qu'elle choisira.

## NOS BONS SAVANTS

— A mon secours ! sauvez-moi !

Le savant. — Je veux bien, mais dites-moi vite auparavant votre poids, le diamètre de votre buste, et celui de vos jambes, car si le volume d'eau déplacé est d'un poids supérieur à celui de la partie immergée de votre corps, vous n'avez rien à craindre, vous ne vous noierez pas et il est inutile que je me dérange.

## CHANGEMENT DE COLONNE

Un monsieur entre en furie dans un bureau de journal :

— Quel est le saligaud qui a mis cette annonce de mariage : Frem Tox et Féline Box, à l'église St... C'est de la blague et je veux savoir...

— C'est un monsieur Fox qui...

— Ah ! c'est Fox ? Eh bien, voici 50 cents et vous pouvez dans votre édition de demain le mettre, lui, dans la colonne des décès. Cette fois-ci, ce ne sera pas de la blague, je vous en donne ma parole.

## DÉFINITION

La musique classique, c'est cello qu'il est de bon goût de paraître aimer quand même on ne l'aime pas

## BONIMENT

— Approchez, s'écrie le propriétaire d'un musée. Approchez. Ces sœurs jumelles, nées, l'une à Java, l'autre à Chicago, ne sont qu'un faible échantillon des phénomènes que nous exhibons à l'intérieur !

## AVOCAT ET TÉMOIN

L'avocat. — Vous avez admis tantôt que vous étiez allé chaque soir à la résidence du prisonnier pendant toute la durée de cette ténébreuse opération.

Le témoin. — Oui.

L'avocat. — Vous et le prisonnier étiez intéressés dans quelque affaire qui vous était commune, je suppose ?

Le témoin. — Oui.

L'avocat. — Bien. Dites-nous maintenant ce qu'était cette affaire, son importance, sa nature.

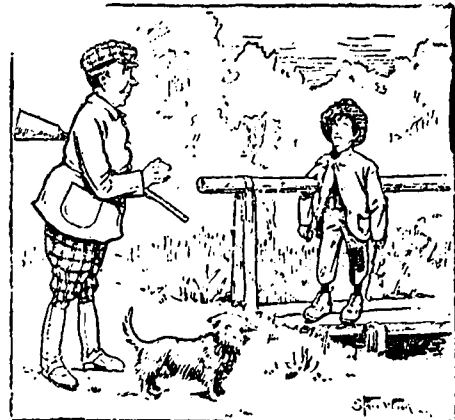
Le témoin. — Je courtais sa fille.

## DANS LE GRAND MONDE

X. — Pourquoi le Dr Bolus est-il si populaire ?

XX. — C'est parce que ses patients ont toujours les maladies les plus nouvelles.

## GIBIER EN VUE



— Y a-t-il quelque chose à chasser par ici, mon garçon ?

— Non, rien, monsieur, excepté le maître d'école.



LES TROIS SŒURS JUMELLES DÉCOUVRENT QU'ELLES SONT FIANCÉES A UN SEUL ET MÊME HOMME.

## EN BECANE

PETIT POÈME EN PROSE

*Pour Elle.*

Tout de gris vêtu, la casquette collée à la nuque, solidement assis sur sa bécano et les mains au guidon,

Il pédalait... pédalait...

Droit devant lui, file sur la route ensoleillée une petite femme crânement juchée sur la selle. Plume rouge au chapeau, corsage, culotte, bas noirs et deux amours de bottes jaunes. Le petit point rouge, noir et jaune filait fuyant d'avant lui avec une rapidité de rêve.

Elle pédalait... pédalait...

\* \* \*

Congestionné, extasié, en plein songe, il suivait, le regard fixé sur ce point rouge, noir et jaune. En vain Avril riait dans les bois; en vain les branches tendaient, aux bords de la route, les bourgeons vernis et déjà craqués, les uns d'un vert laiteux, les autres presque roses; en vain le ciel étendait indéfiniment son intense indigo; en vain une délicate buée bleue enveloppait toute chose, il n'admirait ni ne voyait même le splendide tableau que lui offrait la nature.

Il pédalait... pédalait...

\* \* \*

Les ornières, les cailloux, parfois les pavés les faisaient sursauter sur la selle et la route, toute blanche et micacée, aveuglante et poussiéreuse, s'en allait loin, très loin, à l'infini. Le point gris suivait toujours le point rouge, noir et jaune,

Ils pédalaient... pédalaient...

\* \* \*

Lui, pensait: J'ai chaud et salement soif, n'importe, je la rejoindrai; elle doit être jolie, je lui offrirai le rafraîchissement en camarade; si elle veut, au premier bouchon, nous ferons sauter celui d'une canette.

Il pédalait... pédalait...

\* \* \*

Mais le petit point rouge, noir et jaune grattait le point gris et la conjonction ne paraissait pas devoir se faire. Il eut une mauvaise pensée: Si le Seigneur Dieu est bon, qu'il lui envoie une pelle, une toute petite pelle, une pelle de rien à un endroit où il y a du gazon. Elle tombera sur les pâquerettes et moi, galant chevalier, je m'empresserai; des soins, des égards, de la tendresse, elle aura tout. Mais rien de cela n'arriva,

Elle pédalait... pédalait...

\* \* \*

O combien triste! pensait-il encore, je le sens, le bonheur, la joie,

l'amour filent devant moi et je ne puis les saisir. O symbole! Hardi! du jarret, du nerf, la distance diminue. Tournez pédales! emballe bécano!

Il pédalait... pédalait...

\* \* \*

Enfin le point rouge, noir et jaune grossit; quelques tours de roues seulement les séparent. Encore un effort, il va coller. Elle tourne légèrement la tête. O merveille: un profil adorable, un sourire enchanteur, un polisson de petit nez, la cycliste la plus délicieuse que jamais l'on imagina. Il est ravi en de divins enchantements. Il élabore déjà le compliment et l'invite qu'il doit lui décocher. En redoublant d'énergie, il va, il la touche. Horreur! sa bécano s'arrête tout net: une misère, un rien, le grain de sable de Cromwell, un misérable clou, un odieux petit bout de verre; le pneu exhale un dernier soupir et se met à plat, n'y touche pas il est crevé. La petite femme, sans s'arrêter, explosa en un joyeux éclat de rire. La jolie aventure est manquée. Ridicule et navré, il voit le petit rouge, noir et jaune diminuer, diminuer, puis dans le lointain, disparaître.

Elle pédalait... pédalait...

JULES SOUCHET.

## A PEU PRÈS SUR

*Madame.*—Ah! sapristi... il y a des gons qui ne respectent rien... on vient de me voler mon portefeuille!

*Monsieur.*—Qu'est qu'il y avait dedans?

*Madame.*—Rien...

*Monsieur.*—Alors, on te le rapportera.

## UN CANARD

Il existait à N... sur Y... deux journaux, la *Chandelle* et l'*Eteignoir*. Le premier avait un tirage incalculable. On y roulait de l'or.

Le second n'avait que trois lecteurs. Le directeur payait son personnel avec des bons de soupe du fourneau économique.

Un jour il annonça par erreur la mort de M. B... maire de la ville. Ce dernier était aussi bien portant que vous et moi.

La *Chandelle* ne manqua pas de démentir son confrère en le traitant de va-nu-pieds et d'esclave ivre.

Le premier lecteur de l'*Eteignoir*, n'ayant pas connaissance du démenti, courut porter une couronne chez le Maire, qui fut pris d'un tremblement.

Le second lecteur s'y rendit une demi-heure plus tard, avec une couronne également. M. B... se mit au lit avec une forte fièvre.

Le troisième lecteur y alla comme les deux autres, avec sa couronne, lui aussi. M. le Maire eut une convulsion et mourut.

De sorte que la nouvelle lancée par l'*Eteignoir* se trouva être la seule vraie. Les abonnés de la *Chandelle* se fâchèrent tout rouge.

Et vinrent s'abonner à l'*Eteignoir*, qui eut la satisfaction d'envoyer à son malheureux confrère tout son stock de bons de soupe.

## LEURS OPINIONS



*Tit.* — Quant à moi, je crois qu'un célibataire n'est rien qu'une partie d'homme.  
*Bar.* — Mon opinion est qu'un homme marié n'est qu'une partie d'une femme.

## APPEL EN CONCILIATION

## I

La scène se passe dans le cabinet du président du Tribunal civil de Clermont-sur-Saône, chef-lieu du département de Saône-et-Rhône.

Grande pièce. Une vaste bibliothèque où sont rangés des livres de droit. Un bureau chargé de dossiers.

M. le président entre d'un air guilleret.

C'est un magistrat jeune, blond, tout à fait "nouveau jeu"; il s'approche de la cheminée en fredonnant un air peu sévère, jette dans le foyer, avec un soupir de regret, un cigare qui fleurait la Havane, et se console de ce sacrifice en se donnant un coup d'œil dans la glace et en lissant de la main ses longs favoris soyeux.

Anselme, son huissier particulier, longue figure ascétique, le regarde faire d'un air impassible.

— Anselme, donnez-moi ma robe et ma toque.

— Voilà, monsieur le président.

Le chef du Tribunal revêt les insignes de la magistrature et ajuste avec soin son rabat; après quoi il demande :

— Eh bien ! Anselme, y a-t-il beaucoup d'affaires aujourd'hui à l'audience des référés ?

— Fort peu de chose, monsieur le président; trois ou quatre saisis qui demandent du temps.

— Il faut le leur donner, Anselme. Pas de violence, jamais, passez-moi les dossiers, quo je les signe.

— Sans les regarder ?

— Pourquoi faire ?... Puisque j'accorderai ce qu'on demande... Il est donc bien inutile de perdre son temps ?

— Cependant, il y en a un qui...

— Raison de plus, mon ami. Avec du temps, tout s'arrange. Le temps est le pacificateur suprême.

Sans ouvrir les dossiers, le président met sur les couvertures : "accordé", et sa grille.

— Après ?

— Une demande en règlement de juges.

— Mon secrétaire l'a vue ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, donnez... Tiens ! au fait, où est-il, mon secrétaire ?

— En bas, au café des Mille-Colonnes... Si M. le président veut, je vais aller...

— Gardez-vous en bien !... C'est l'heure de la manille... On ne doit jamais déranger un secrétaire qui fait sa manille !... D'ailleurs, sa présence ne m'est pas indispensable... Avons-nous autre chose ?

Une entrevue légale en conciliation... Instance de divorce... Demande réciproque de M. et de Mme Belamy.

— Oh ! oh !... Ceci est plus grave !... Les époux sont là ?

— Oui, monsieur, tous les deux.

— Comment est le mari ?

— Pas mal du tout.

— Et la femme ?

— Très bien... une jolie blonde.

— Le malheureux !... Il a une femme blonde, et il veut divorcer !... Enfin, voyons le dossier !

Le président feuillette les paperasses d'un air qui devient de plus en plus souriant à mesure qu'il prend connaissance des faits. Puis, il se plonge dans une méditation profonde. Il en sort brusquement.

— Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat !... Anselme !

— Monsieur le président.

— Écoutez bien mes instructions et exécutez-les ponctuellement... Vous allez introduire les deux époux... Vous ferez asseoir le mari là, sur la chaise de droite, et la femme ici, sur la chaise de gauche... Après quoi, vous vous en irez discrètement... Dans trois quarts d'heure, vous viendrez me chercher.

— Mais puisque M. le président est là...

— Je me retire... Dans une affaire aussi grave, j'ai besoin de me recueillir... Je vais me recueillir dans le calme de mon petit cabinet réservé... Veuillez regarder dans ma bibliothèque, au premier rayon, derrière le *Dalloz*, années 57, 58, 59; qu'est-ce qu'il y a ?

— Une boîte de cigares.

— Prenez-en un.

— Pour moi ?

— Non, pour moi... Bien sec, n'est-ce pas ?... Pressez le bout avec vos doigts... Ça a-t-il fait "clac" ?

— Ça a fait "clac".

— C'est parfait !... Ainsi, c'est bien entendu : dans trois quarts d'heure, ni plus ni moins... Si je dors, ne craignez pas de me réveiller.

## II

Après le départ du président, Anselme introduit une jeune femme d'une trentaine d'années, gracieuse, blonde, avenante, très bien mise, qu'il fait asseoir à gauche, et un homme d'environ quarante ans, de tournure élégante et distinguée, qu'il fait asseoir à droite; puis, il disparaît sans bruit.

Les deux époux font aussitôt pirouetter adroitement leurs chaises de façon à n'être pas face à face.

M. Belamy bat sa botte du bout de sa canne; Mme Belamy frappe en cadence le parquet avec son ombrelle.

Dix minutes s'écoulent; M. Belamy finit par s'écrier :

— Ces magistrats sont vraiment d'un sans-gêne !

Mme Belamy, sans se retourner, riposte :

— Il est inconvenant de faire ainsi attendre ses justiciables ?

Nouveau silence; cinq minutes.

— C'est d'autant plus ridicule qu'il s'agit simplement d'une formalité...

— Bien inutile... Cet appel en conciliation !...

— C'est dérisoire... Cela ne sert qu'à perdre du temps... Moi qui avais à faire...

Mme Belamy se lève et va tambouriner contre les carreaux.

M. Belamy arpente le cabinet d'un pas fiévreux.

Le hasard de sa marche fait que, Mme Belamy s'étant retournée brusquement, ils se trouvent tout à coup nez à nez.

— Oh ! parlon, madame !

— C'est moi, monsieur, qui dois m'excuser... Si je vous avais cru si près, je ne me serais pas retournée.

Chacun reprend sa position; silence.

— C'est chez Mme de Valières que vous êtes si pressé d'aller, sans doute ? fait Mme Belamy d'une voix ironique.

— Que ce soit chez Mme de Valières ou ailleurs, il n'en est pas moins indécent qu'un président du Tribunal convoque les gens et ne soit pas là pour les recevoir... Voilà plus d'une heure...

— Le temps vous paraît long !... Il y a juste vingt minutes que nous sommes là.

— Vingt minutes ou une heure, je pense que ce tête-à-tête ne vous plaît pas plus qu'à moi ?

— Oh ! il m'est fort indifférent !... Seulement, j'avais un rendez-vous...

— Ah ! un rendez-vous ?...

Mes compliments, madame !

— Chez ma couturière, monsieur... Il n'y a pas de M. de Valières dans ma vie !

— Mon Dieu ! madame, laissez donc Mme de Valières où elle est et où elle se trouve sans doute fort bien... Si cela vous intéresse pourtant, elle est à Paris, et mardi prochain on célèbre son mariage avec le vicomte des Anglures.

— Pas possible !... Ah ! vous devez bien souffrir, monsieur !... Je vous plains !

— Vous êtes bien bonne, mais je n'ai aucun droit à votre compassion... A l'heure actuelle, je n'aurais aucun intérêt à dissimuler la vérité, et je puis vous dire que vos suppositions blessantes sont absolument erronées... Mme de de Valières n'a jamais été pour moi qu'une excellente amie, et je vous avoue que j'ai de tous autres projets pour le jour où le Tribunal nous aura désunis.

— Vous ne songez pas à vous marier, je pense ?

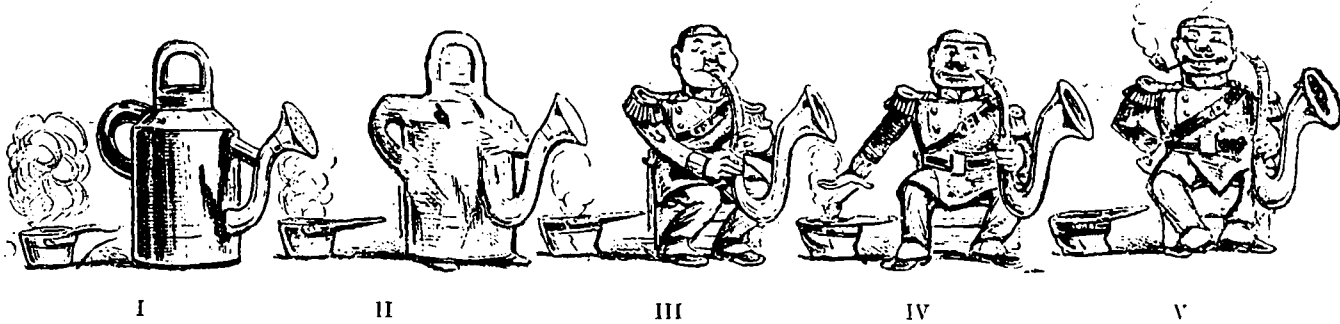
## PROPOS DE BUVEURS



— Oui, mon cher, il paraît qu'on a trouvé un vaccin pour empêcher de boire.

— Alors, on va crever de soif.

## TRANSFORMATION



—Mais si, madame, j'y songe, et même très sérieusement... On m'a parlé d'une jeune veuve à Marseille... Je n'attends pour m'y rendre que le jugement.

—Mais je m'y oppose, monsieur!... Je m'y oppose formellement!... Il n'est pas admissible qu'il y ait une autre Mme Belamy que moi!

—Pardon, madame, mais alors vous ne serez pas Mme Belamy... Vous reprendrez votre nom de jeune fille... Vous resterez "Madame", voilà tout... Mme Rouchon.

—Ah! par exemple, c'est ce que nous verrons!

—C'est la loi... Demandez au président... s'il se décide à venir.

—Jamais de la vie! Il n'y a pas de loi qui tienne! On ne débaptise pas les gens ainsi!

—Il faudra pourtant vous résigner!... D'ailleurs, c'est vous qui l'avez voulu... Qui a intenté la demande en divorce?

—Mais c'est vous, monsieur!

—Non, madame!... Je regrette de vous contredire, mais vous savez bien que je me suis borné à riposter... Vous m'accusiez d'une infidélité chimérique; je vous ai accusée d'un fait trop réel... Ce soufflet que vous m'avez envoyé d'une main... dont je n'avais jamais soupçonné la vigueur!

—Bah! un moment de vivacité!... Et bien excusable!... Je venais de vous surprendre en tête-à-tête avec Mme de Valières, qui avait fait fermer sa porte... J'ai forcé la consigne, et c'est ainsi que j'ai acquis la douloureuse certitude que j'étais la plus malheureuse des femmes!

Mme Belamy porta son mouchoir à ses yeux et laisse échapper deux ou trois petit sanglots très gentils.

—Un simple mot, madame... Je jure sur mon honneur que cette visite mystérieuse n'avait pas d'autre but que de rendre compte à Mme de Valières des renseignements pris par moi sur M. des Anglures, qui recherchait sa main!... Il paraît que j'ai bien rempli ma mission, d'ailleurs, puisque le mariage va se faire.

Mme Belamy ne répond rien et paraît s'absorber dans ses réflexions qu'interrompt une quinte de toux.

—Vous paraissez enrhumée!

—Un peu.

—Autrefois vous arrêtiez cette toux avec des pastilles à la violette.

—Autrefois... c'est vrai!

—Est-ce que vous me permettriez de vous en offrir?... J'en ai sur moi.

M. Belamy sort de sa poche une mignonne bonbonnière en or avec son chiffre et la tend à sa femme qui prend une pastille.

—Tiens! vous avez encore cette bonbonnière que je vous ai donnée il y a deux ans?

—Oui... à l'anniversaire... au cinquième anniversaire de mariage... Certainement que je l'ai!... Je la porte toujours sur moi... C'est un souvenir des jours heureux... qui sont finis!

M. de Belamy pousse un soupir et, comme s'il y avait un écho dans le cabinet, un autre soupir répond.

Tout retombe dans le silence.

M. et Mme Belamy se sont rassis, mais ils ne se tournent plus le dos: madame contemple le plafond, et monsieur fixe le tapis.

—Décidément, fait M. Belamy au bout d'un instant, ce président ne viendra pas!

—Vous êtes donc bien mal ici? dit Mme Belamy d'une voix très radoucie.

—Mon Dieu! non... mais notre position est ridicule... Et puis, j'ai à faire...

—Quoi, dites?

—J'ai rendez-vous avec le propriétaire de l'appartement que je compte habiter quand...

—Quand vous serez remarié!... Eh bien! il peut attendre, votre propriétaire!... Je vous défends de vous remarier, moi!

—Mais, madame...

—Il n'y a pas de "Mais, madame"!... Ça ne sera pas!... Et, pour vous empêcher, j'ai un moyen!

—Vraiment?

—Je retire ma demande en divorce!

—Il resto la mienne!... Et ce soufflet?... Vous l'oubliez!...

—Je le retire aussi!

—C'est facile à dire... Mais il est là!

M. de Belamy montre sa joue; Mme de Belamy se lève, un peu rouge, puis brusquement elle met un gros baiser à la place du soufflet.

—Le voilà effacé!... par conséquent...

—Charlotte!

—Alfred!

—Il me semble qu'il y a assez longtemps que nous attendons le président... Si nous nous en allions!

Ensemble!

Parbleu!...

Tu aimes donc encore un peu ta petite Lolotte et tu veux bien lui pardonner?

M. Belamy ne répond pas mais il prend sa femme dans ses bras.

Nouveau silence, mais cette fois entrecoupé de légers bruits qui ressemblent étonnamment à des baisers.

Pourtant Mme Belamy a un dernier mouvement.

—Vrai de vrai! tu me jures que Mme de Valières... jamais!... jamais!...

—Veux-tu que nous allions à sa noce?... Nous sommes invités... Là, tu verras de tes yeux qu'elle est folle de M. des Anglures!

—Oh! je veux bien!... Je mettrai ma robe verte!... Je n'ai pas encore pu la porter!... Tu comprends, dans ma position... quand on plaide en divorce!...

III

La porte du fond du cabinet s'ouvre et le président apparaît.

M. et Mme de Belamy se sauvent par l'autre porte, bras dessus, bras dessous.

Le président s'assied en souriant.

—Voilà, dit-il, comment j'entends mon rôle de conciliateur!... Tous mes discours n'en auraient pas fait autant!... Anselme, passons à une autre affaire... Celle-ci est rayée du rôle!

H. DE PLESSAC.

## QUAND ON EST MARIÉ...

Pitou.—L'argent, mon cher, c'est le nerf de la guerre!

Boniface.—Eh bien, chez moi, au contraire, c'est le nerf de la paix!

## TOUJOURS MOYEN

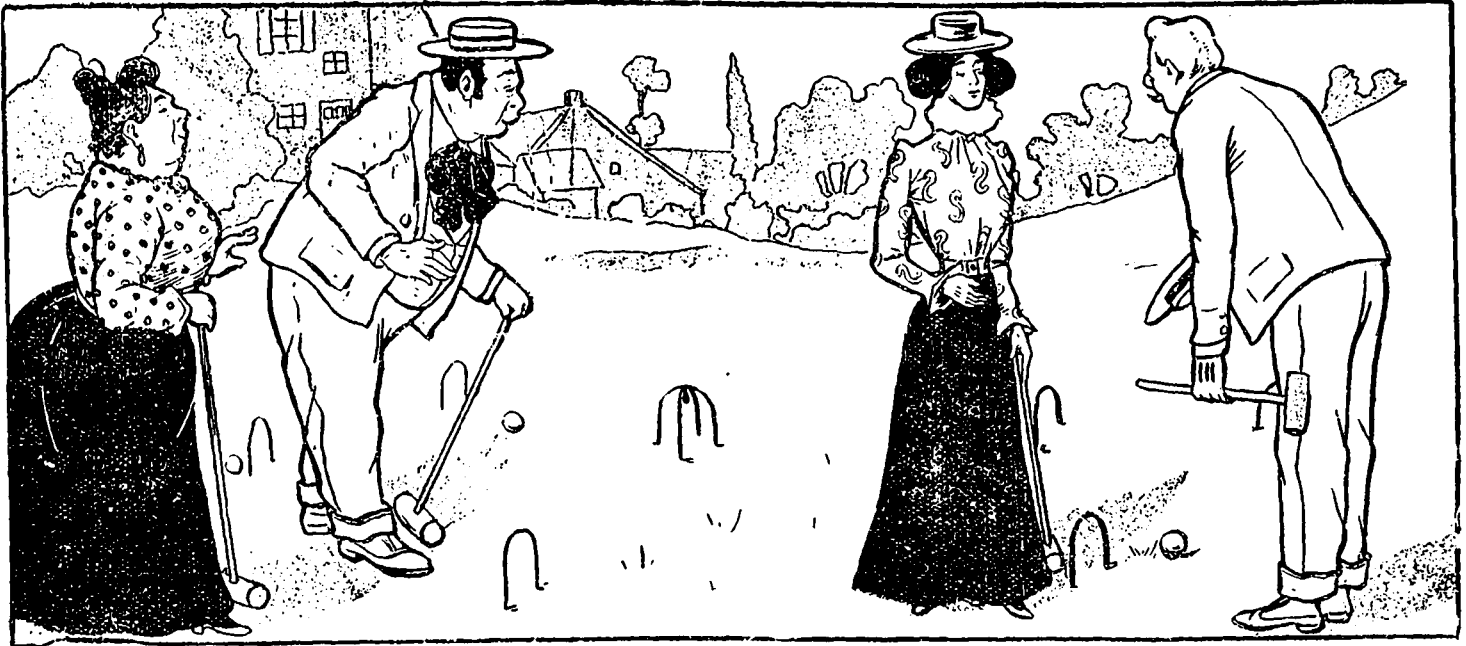


—Alors, n'est-ce pas, tous les après-midi, une promenade au grand air.

—Mais s'il pleut, docteur!

—En ce cas, vous la ferrez le matin!

UN BON COUP... DE CARAMBOLAGE



I

**Le Matin.**

Vous sentez-vous plus alerte et plus joyeux, le matin, que durant le reste de la journée ?

**OUI ?**

Alors, votre foie fonctionne naturellement. Votre estomac n'a pas besoin de secours pour remplir ses fonctions. Votre digestion se fait bien, vous êtes et vous vous sentez bien.

**NON ?**

Si vous ne pouvez pas répondre dans l'affirmative, le remède est à votre portée. Une cuillerée à thé de

**...Abbey's Effervescent Salt**

dans un demi-verre à bière d'eau prise avant le déjeuner, stimulera le foie et les organes digestifs et nettoiera complètement le foie. Cette préparation est meilleure et coûte moins cher que n'importe quelle eau minérale.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé francs par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

**Before. After. Wood's Phosphodine,**  
*The Great English Remedy.*  
 Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1. six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.  
**The Wood Company, Windsor, Ont.**

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**A LA CHAMBRE**

—Serons nous bien placées !  
 —Oh ! oui, mesdames, aujourd'hui on s'occupe de choses sérieuses, la salle est vide, ça n'intéresse personne.

Une altération de prononciation a fait du bas latin *matricularius* (celui qui tient un matricule ou registre matricule,) notre vocable *marguillier*, s'appliquant en principe à ceux qui étaient chargés d'enregistrer les pauvres recevant des secours de la paroisse, et dont les attributions ont été ensuite étendues aux soins concernant tous les intérêts paroissiaux.

**Excellents Vins de table**

La maison A Toussaint & Cie a actuellement sur le marché un claret qui, au dire des connaisseurs, vaut le Bordeaux, ainsi qu'un Sauterne absolument parfait. Ces vins sont vendus comme vins canadiens, fabriqués par la maison Toussaint, et sont admis dans les hôtels et restaurants. On n'a qu'à comparer les prix : \$1.80 la douzaine pour le claret Toussaint, et \$2.50 pour Sauterne, et l'on a la valeur de \$3.00 ou \$4.00 en vins importés. Les personnes qui désirent vérifier par elles-mêmes sont invitées à voir les échantillons à la maison, rue Dalhousie.

**AUCUNE FEMME** ne devrait devenir la victime de l'épouvantable peur de perdre sa maternité. Les "PRIVÉS SOLUBLES PESSARIÉS" sont d'effet sûr et efficace. Succès invariable. Envoyez en paqueté exclusive sur réception du prix. \$1.00 la boîte ; 4 boîtes pour \$5.00.  
 The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1069, Montréal

**GRATIS**  
 Cette montre remarquable pour petits gâteaux aux personnes qui veulent 24 ornements d'épingles de ceintures à la mode, et cette splendide montre de dames aux personnes qui en veulent 12 ornements. Ces magnifiques épingles viennent directement de Paris, ou elles sont actuellement en grande vogue. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons les épingles. Quand vous les aurez reçues, envoyez-nous l'argent, et nous enverrons votre montre. Home Specialty Co., Box 1, Toronto.

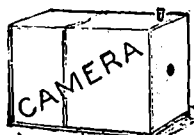
Mme Durand charcutière : "Figurez-vous, madame Lapointe, que mon mari qui adore la musique, s'est mis en tête d'apprendre le piano, à son âge !"

Mme Lapointe : "Pas possible."

Mme Durand : "C'est comme je vous le dis ; il prend des leçons, mais ce qui le désole, c'est que ses doigts sont un peu gros et que chaque doigt couvre toujours deux touches à la fois. Alors vous comprenez..."

**Echantillons Gratuits**

Echantillons de **PILULES DE LONGUE VIE** et notre livret sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal.



**GRATIS** Complete camera, plaques seches, le plus petit sautoir, développateur, bain de Vanox, tubes d'objectif, papier argent et tubes, châssis presse et autres trucs. Tout ce qui vous peut faire un beau portrait en suivant les instructions.

Donnez aux personnes qui voudront connaître les avantages de nos produits, en leur montrant les échantillons par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons le camera et les accessoires tous francs payés. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, Toronto, Canada.

Si on savait où on va, on ne marcherait pas.

La haine est ce qu'il y a de plus clairvoyant après le génie.

**Notre Magasin du Haut de la Ville...**

Est pour ceux qui n'ont pas le temps de passer à notre principal magasin, 652 RUE CRAIG, et nous y étalons une immense variété de **BEAUX AMEUBLEMENTS** de tous genres. Nous y montrons à présent un grand assortiment de **BEAUX MEUBLES D'ETE**.

Venez voir cela.

**PRIX TRES BAS.**

**RENAUD, KING & PATTERSON,**

2442 rue Sainte-Catherine, entre les rues Stanley et Drummond.



Le directeur d'une grande Compagnie financière vérifiait dernièrement les comptes de la maison :

— Ah ! ça, s'écria-t-il tout à coup, il manque quarante-cinq mille francs.

— La situation n'est pas moins régulière, lui répondit le caissier.

— Comment cela !

— Ils sont portés au déficit.

Un de nos restaurants à prix fixe a parmi son personnel un garçon très jeune et non moins chauve.

— C'est ennuyeux, lui disait l'autre jour un client, d'avoir à votre âge déjà perdu tous vos cheveux . . .

Et l'autre, d'un air détaché :

— Oh ! monsieur, ils n'ont pas été perdus pour tout le monde.

**Livrets Gratuits**

Notre livret "La Prolongation de la Vie" et échantillons des PILULES DE LONGUE VIE envoyés sur demande. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50.

**Pour la Grippe**

Ne prenez que le "VIN MORTIS CRÉSOPIRATES"; il est le seul capable de vous guérir.

Essayez-le encore pour toutes les maladies des poumons et de la gorge. SE VEND PARTOUT.

Bébé raconte à sa maman un joli rêve qu'il a fait . . . Crac ! au milieu du récit, la mémoire lui fait défaut.

— Continue, petite mère, dit-il.

— Mais, mon chéri, moi je ne sais pas.

— Mais si, tu sais ; puisque tu étais avec moi dans mon rêve.

**Autre témoignage autorisé**

Québec, 15 juin 1900.

Veuillez accepter nos meilleurs remerciements pour votre généreux envoi de "VIN DES CARMES." Celles de nos malades qui en ont bénéficié, en particulier Sœur Ste-Justine, ne peuvent faire assez d'éloges des propriétés toniques de cet excellent vin.

En vous priant d'agréer ce trop faible témoignage de notre gratitude, nous nous soustrivons, vos très obliques

Les Religieuses du Bon Pasteur  
de l'Hospice St-Charles,  
A. Toussaint & Cie, Québec.

**Institut d'Optique Américain**

1856 RUE STE-CATHERINE (Coin rue Cadieux, 5me Porte à l'Est) MONTREAL.



Seule MAISON à Montréal faisant la SPECIALITE dans la FABRICATION des VERRES à LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, Etc., taillés et ajustés à ordres et sur commandes exclusivement selon la FORCE de la Vue et les maladies d'Yeux.

Consultation et  
Examen de la Vue  
GRATUITEMENT.



Satisfaction  
. . . . Complète.

Nous sollicitons les CAS déjà abandonnés par les DOCTEURS d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES à Lunettes, etc., pour bien voir de LOIN et de PRES, et pour la Guérison d'Yeux.

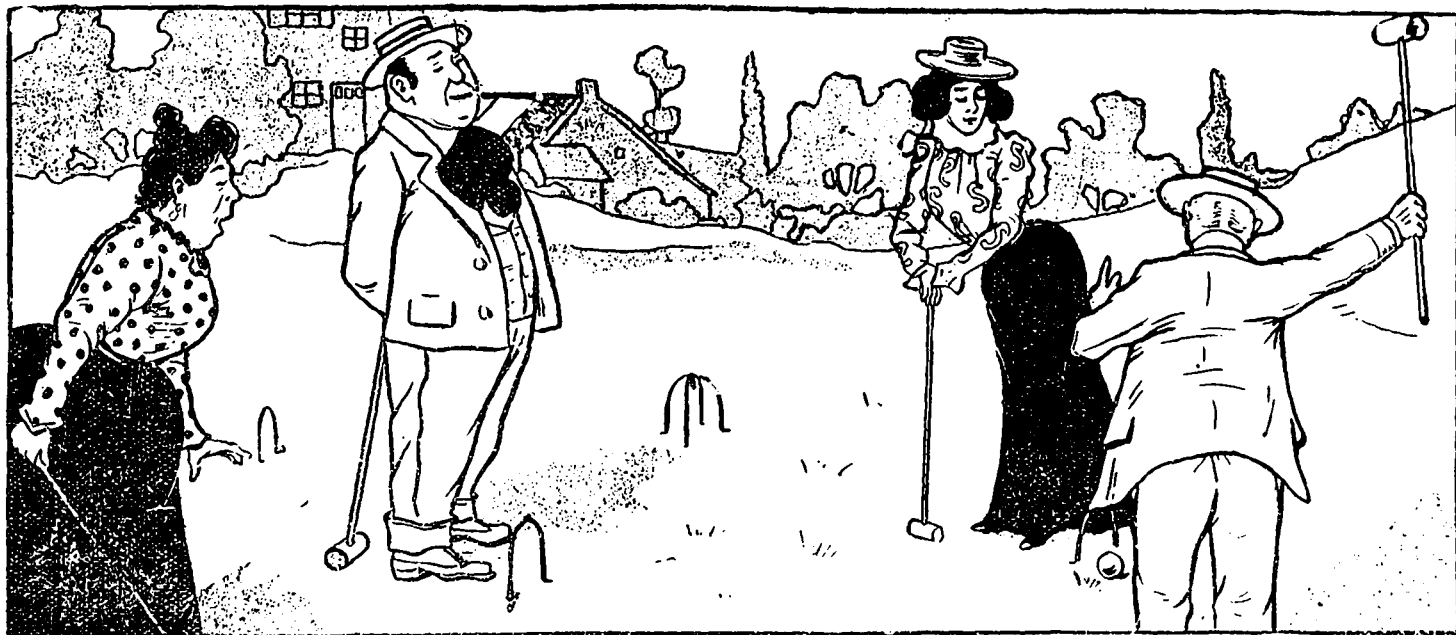
Heures de Bureau : 8 hrs a.m. à 8 p.m. Le Dimanche, de 1 hre à 4 hrs p.m.

AVIS.—N achetez jamais des LUNETTES, LORGNONS, Etc., Etc., de PEDLERS.

Le grand art de l'homme fin, dit Montaigne, est de ne point le paraître. Où est l'apparence de la finesse, l'effet n'y est plus.

Au restaurant. Garçon ! voilà une demi heure que je vous ai demandé un poulet froid. Monsieur, on le fait cuire.

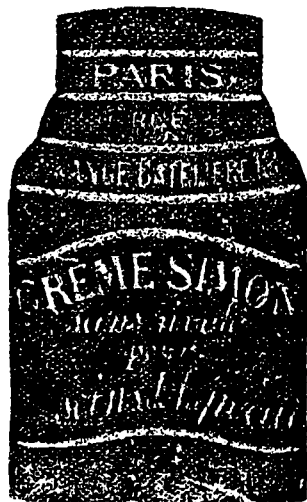
UN BON COUP... DE CARAMBOLAGE -- (Suite)



II

(Suite à la page 16)

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



**Aux Dames**

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains rien n'égale la

**Creme Simon**

Se défier des Contrefaçons et Imitations

**Poudre de Riz et Savon**

DE LA MEME MAISON

CREME SIMON	
Petit modèle.	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON,	0.50
POUDRE SIMON,	0.50

"Parler français comme une vache espagnole," est une locution qui ne présente aucun sens plausible, car on ne comprend guère qu'on mette en cause le parler d'une vache, et qu'on fasse cette vache espagnole plutôt que française.

Or, cette locution nous vient d'Espagne où le son du B et celui du V sont souvent pris l'un pour l'autre, de telle sorte que pour désigner un Basque, habitant d'un canton des Pyrénées où se parle un langage particulier, on prononce *Vasque* (*vaseo* et *vasea* au féminin). Les Espagnols ont donc primitivement dû dire de quelqu'un s'exclamant mal : Il parle comme un *Vasque* (parle) l'espagnol. Puis en France, par un à peu près résultant de la consonnance, on a mis une *vache* là où elle n'avait que faire. En somme, tout serait au mieux si l'on disait : "Parler français comme un basque (parle) l'espagnol."

### Évitez les Maladies si fréquentes de l'été

Dyspepsies, Actions irrégulières du Foie, Mal d'Estomac, Faiblesse des Reins, Diarrhée, Choléra, Fièvre de Foie, etc., en faisant usage de la médecine du printemps, le "SIROP VÉGÉTAL VIEL" et "PILULES DE VIEL."

Essayez ce remède sans retard.

### Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Emoulin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Equinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Pétérite, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Engélures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.

50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 St-H Main St., Fall-River, Mass.



**SOIE** Nous avons acheté tous les composants des soies les plus importantes maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment choisis la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes, il y en a assez pour couvrir au-delà de 200 paires de robes. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto

# L'INDIGESTION

## Le Manque d'Appétit, la Dyspepsie, le Malaise après les Repas.

Comment une dame bien connue d'Iverness, Que., fut guérie.

Pas d'appétit, une digestion difficile ou pénible signifie que tout le canal alimentaire est gravement dérangé et l'on en trouve la preuve dans les symptômes suivants : La langue se charge, les intestins dans la plupart des cas se constipent tandis que dans d'autres la constipation alterne avec la diarrhée bilieuse. Le système nerveux trahit une agitation anormale et les maux de tête deviennent fréquents. Si les symptômes sont laissés à leur développement, l'on ressentira ensuite rapidement une faiblesse corporelle très grande, un abattement nerveux extrême, et tous les signes d'ébranlement général des organes de la vie, battements de cœur, affaiblissement du pouls, de l'anxiété et une inquiétude grandissante. Si vous souffrez de n'importe quels maux d'estomac, ne retardez pas à commencer le traitement. Cette maladie est docile au traitement car il a été prouvé que dans ses manifestations les plus graves, elle cédait vite aux effets produits en quelques semaines, par les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, dont quelques doses produiront invariablement plus d'effet qu'un traitement prolongé avec tout autre remède. Ces Pilules ont été prises avec avantage dans bien des cas considérés comme incurables et pour lesquels d'autres médicaments avaient été pris inutilement. Tel fut le cas de Mme Henderson. Elle avait essayé nombre de remèdes et n'obtint de guérison qu'après avoir suivi un traitement avec les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**.



Elle souffrit pendant des années d'abattement général, sa constitution était presque épuisée. Elle fut soignée pour des maladies de cœur, de nerfs etc., mais son mal était la dyspepsie, sa nervosité et son abattement n'était que les symptômes de cette maladie. Lisez sa lettre et suivez son exemple :

"Il y a quelques mois, dit-elle, je perdais la santé sans que je puisse en savoir la cause. Je ne pouvais me rappeler aucune circonstance où m'étant exposée, je puisse attribuer mon mal à ce fait. Je ne ressentis d'abord aucune douleur, rien que de la faiblesse entraînant l'affaiblissement moral et l'abattement. Mon appétit et ma digestion étaient mauvais, ma force primitive commença à disparaître. Je souffrais de maux de tête et d'insomnie. La vie me devint un poids et un fardeau et je ne prenais plaisir à rien. Je consultai des médecins, essayai nombre de remèdes, mais tous ces traitements ne produisirent pas de bons résultats. Tel était mon état, quand il y a un mois, on me recommanda vos Pilules et je commençai à les prendre ponctuellement, suivant en même temps les conseils de vos médecins. En moins de deux semaines, j'éprouvai beaucoup de soulagement. Avec ce grand changement, je vis mon appétit renaître, et mes vivres ne me fatiguèrent plus. Néanmoins, je continuai de prendre les Pilules pendant deux semaines encore et je ne cessai le traitement que lorsque je me sentis aussi bien et aussi forte que jamais. Depuis, je n'ai pas été malade, ma santé est complètement rétablie et je puis de nouveau vaquer à mes occupations, grâce aux **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**.

(Signé) IRA W. HENDERSON.

En regardant autour de nous, nous sommes surpris de voir si peu de personnes en santé. Le plus grand nombre est victime d'une maladie des organes de la digestion—la dyspepsie.—A ceux-là nous affirmons en toute confiance que les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** sont le remède qui les ramènera à la santé.

Pour créer l'appétit, restaurer les constitutions débiles, enrichir le sang, dissiper l'abattement physique en général, rien ne peut être comparé à ce remède simple, sûr et efficace.

Ceux qui sont en quête de santé ne doivent pas se décourager, mais doivent écrire immédiatement à nos Médecins qui leur donneront des conseils pratiques gratuitement. Ils devraient aussi commencer à prendre les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** et seront rapidement rendus à leur pleine vigueur, à la santé, au bonheur.

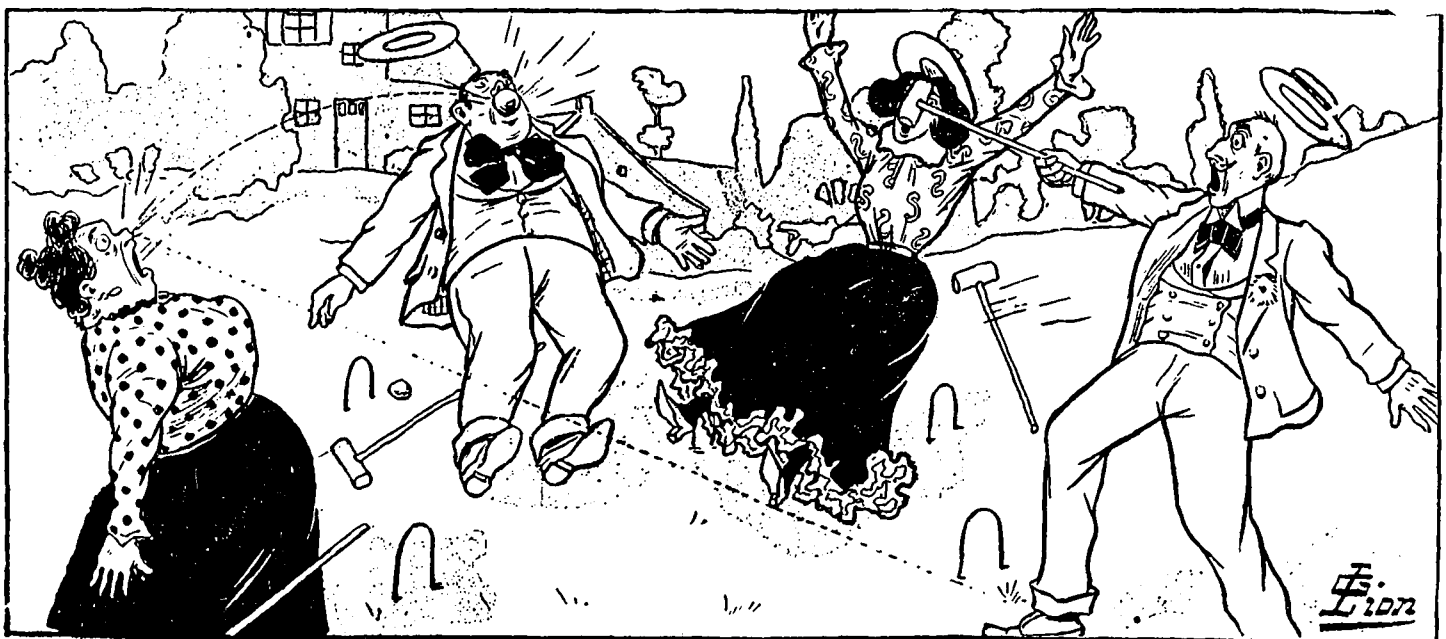
### CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désiraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également.

Les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2 50. Exigez sur la boîte la signature : BONARD, Chimiste. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 Rue St-Denis, Montréal.

UN BON COUP... DE CARAMBOLAGE — (Suite et fin)



## MODES PARISIENNES

## SES DÉBUTS

Madame Jeunette, mariée tout récemment, va au marché pour la première fois. Après avoir examiné et marchandé à plusieurs endroits elle demande le prix d'un doré à un commerçant qui n'a pas été lent à deviner son inexpérience.

—C'est 8 cents la livre, madame.

—Mais l'autre, là bas, m'en a offert pour 7...

—Je le sais. Seulement le sien est pris au filet et le mien à la ligne.

—Ah! que je suis naïve... J'aurai dû m'apercevoir de la différence.

Et madame Jeunette paye avec plaisir un sou de plus et reprend allégrement le chemin de sa maison.

## DANS LE MÊME CAS

*Mme Floret.* —Il y a bien longtemps que je n'ai vu madame Thune, la femme du banquier.

*Mme Dorot.* —Elle a attrapé des rhumatismes... elle ne peut pas sortir.

*Mme Floret.* —Ah bah! et lui!

*Mme Dorot.* —Lui? il a attrapé six mois de prison... il ne peut pas sortir non plus!

## LES RISQUES INDIVIDUELS

*M. Luc (jambe de bois).* —Les automobiles, c'est pas ça qui me fait peur.

*M. Séraphin.* —Vous êtes bon, vous... Vous ne risquez qu'une fois moins que moi!

## CHEZ L'ARTISTE PEINTRE

*L'ami.* —C'est ça le morceau de ton élève? C'est franchement bien mauvais!

*L'artiste.* —Et songe, mon vieux, que j'ai presque tout refait!

## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 874. —On a là un modèle charmant et pourtant assez simple. Il n'y a, à la vérité, que l'ouverture de côté avec ses parements de dentelle sur bande brisée qui constitue une différence avec les modèles donnés précédemment. Il y a doublure ajustée, dos à la Française, collet haut, et les poignets doivent être une réduction de la bande brisée du corsage. Le collet et la ceinture sont en velours de la même couleur que les points sur l'étoffe principale.

4 verges, 32 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

No 874 est coupé en dimensions de 32 à 12 pouces, mesure de buste.

*No 874. Corsage-chemise de fantaisie.*



NO. 874 LADIES' SHIRT WAIST.

No 885. —Cette jupe est en drap couleur biseuit avec devant circulaire et ajustement précis à la hanche. Le volant peut être omis, si on le préfère. Le reste du modèle est d'après les données déjà expliquées pour autres patrons.

5 verges  $\frac{1}{2}$ , 50 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 885 est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



CORSAGE DE VILLE.

## COCHER ET CLIENT

La scène s'est passée à Paris et la voici telle que racontée par la... victime:

*Moi.* —Cocher, rue de l'Assomption...

*Lui.* —Où c'est-y, ça?

*Moi.* —A Auteuil, je crois.

*Lui (grincheux).* —Vous croyez!... Est-ce que je sais, moi?...

*Moi.* —Ce n'est pourtant pas au voyageur à vous conduire.

*Lui.* Malheur! S'il fallait connaître toutes les rues de Paris... J'vais consulter l'indicateur. (Il tire d'une poche de sa houppelande une petite brochure crasseuse. Après l'avoir feuilletée en monillant son pouce...) Y est pas, vot' rue.

*Moi.* —Cependant elle existe.

*Lui.* —Regardez vous-même... si vous savez lire. (Il me met sous le nez l'indicateur alphabétique.)

*Moi.* —Parbleu! comment voulez-vous trouver? Vous cherchez la lettre S.

*Lui.* —Naturellement, je cherche *Somption*.

*Moi (timidement).* —Pardon! *Assomption*... par un A.

*Lui (haussement des épaules).* —Allons donc! *La Somption*, que je vous dis. Je comprends le français, peut-être...

*Moi (lui prenant la brochure des mains et cherchant la lettre A.)* —Tenez, vous voyez bien: r-o de l'Assomption...

*Lui (avec un superbe dédain).* —Qué qu'ça prouve!... C'est un vieux livret... Y a quinze ans que j'ai

## RIEN COMME L'HONNÊTÉTÉ

*Lafrime.* —On a bien raison de dire que l'honnêteté est la meilleure politique.

*Laflûte.* —Tu crois?

*Lafrime.* —J'en suis convaincu. Tu sais le chien que j'ai volé la semaine dernière? J'ai essayé de le vendre à n'importe quel prix et personne n'en a voulu. Ce matin je l'ai reconduit à son maître qui m'a donné une piastre.

## PAS LA SUPERSTITION

*Lola.* —Tu ne partirais pas en voyage un vendredi... C'est de la superstition tout pure.

*Bidou.* —Pas du tout. C'est parce que je reçois ma paye le samedi.

## ATTRAPE

*Le passant.* —Mademoiselle, vous êtes charmante.

*La passante.* —Vous n'êtes pas le premier à me le dire, effronté!

*Le passant.* —Eh bien, si on vous l'a déjà dit, on s'est moqué de vous.

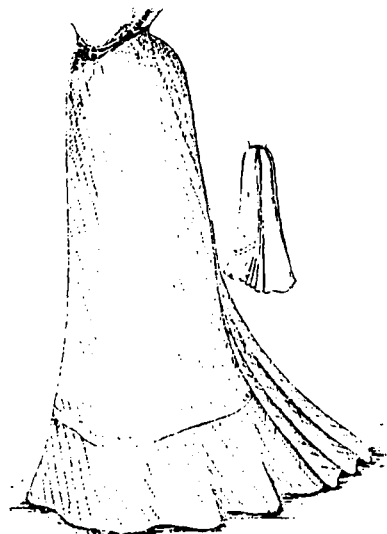
## LES TROIS 8

*L'aide-dentiste.* —Je vais vous arracher toutes les dents et les remplacer par un râtelier.

*Le patient.* —Mais je n'en ai qu'une de gâtée!

*L'aide-dentiste.* —Ça ne me regarde pas, il faut que je travaille mes huit heures!

NO. 885. — Jupe pour dames.



NO. 885 LADIES' SKIRT.

**COLONIAL HOUSE SQUARE PHILIPPE**

**Corsets de Dames**

De temps à autre il y a un changement de style radical dans les CORSETS DE DAMES. La demande actuelle est décidément pour les CORSETS COURTS. La France gouverne le monde dans la perfection des Corsets. Nous sommes constamment en rapport avec les producteurs de la mode à Paris et nous venons de recevoir un

**CORSET COURT d'un Dessin superbe,**

qui s'est vendu rapidement dès son apparition et que les connaisseurs ont déclaré être la perfection même. Prix \$1.50, moins l'escompte au comptant, \$1.43.

**Département des Merceries pour Hommes**

Bas de bicyclistes tout laine, dans toutes les diverses nuances de mélanges de bruyère, aussi noirs avec hauts de fantaisie, pour hommes, à des prix variant depuis 60c la paire.  
Cintures en cuir solide pour hommes, depuis 40c.  
Cintures en véritable peau de cochon, avec ou sans anneaux, pour hommes, à \$1.00.  
Cintures en caoutchouc à deux agrafes, blanches, blanches et assorties de couleurs pour hommes, à 50c chacune.  
Cintures en élastique rayées de fantaisie pour petits garçons, à 15c.

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

**HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.**

Il ne manque pas de personnes pour croire que le nombre 13 porte malheur. Cependant, il y a un homme à qui ce nombre semble avoir au contraire porté constamment bonheur : c'est l'illustre explorateur Nansen. Lui compris, il y y avait 13 hommes à bord du *Fram*, et c'est un 13 que ce navire est parti de Christiania pour les régions polaires. C'est un 13 que Nansen est revenu en Norvège. Enfin, quand il accomplit sa tournée de conférences en Europe, la Société de Géographie d'Édimbourg lui offrit un banquet qui eut lieu un 13, et qui était le 13<sup>e</sup> de ceux organisés par la Société !

\* \* \*  
D'un jeune médecin de Paris à un parent de province :  
"Tu sais quo, par suite de pertes au jeu, j'étais pas mal endetté. Par bonheur, les journaux nous promettent une prompte arrivée de l'influenza."

A Bosco-Realo, en Italie, on avait découvert, il y a quelques années, une splendide collection de vaisselle d'argent datant des Romains et que se sont partagés les musées du Louvre et de Naples. On vient de pratiquer de nouvelles fouilles, qui ont mis à jour des mosaïques remarquables et surtout des fresques merveilleusement conservées. Tous les connaisseurs affirment que ces peintures sont les plus belles que nous aient léguées l'antiquité. Il sera désormais impossible de répéter, comme on l'a fait si longtemps, que les Romains, supérieurs en architecture et sculpture, n'avaient que des peintres médiocres.

\* \* \*  
Une audition à l'Opéra.  
—Bizarre ; ce ténor chante du nez, et pourtant sa voix a de la vibration, de l'éclat...  
—C'est qu'il a le nez en trompette.

Le grand Corneille affirme que "aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années".  
Notre ami Toto n'a sans doute pas une nature cornélienne, car un jour que sa petite sœur lui demandait :  
"Qu'aimerais-tu mieux être, gendarme à pied ou gendarme à cheval ?"  
Il répondit :  
"Gendarme à cheval ?"  
—Et pourquoi ?  
—Parce que si je voyais des voleurs, je pourrais me sauver plus vite."

Mme Z... dont la laideur est proverbiale, a surpris sa femme de chambre, jolie brune de vingt-cinq ans, essayant un de ses chapeaux :  
—C'est trop fort s'écrie-t-elle, une pareille audace ! Oser essayer un de mes chapeaux !  
—Oh ! madame, excusez-moi, répond ingénument la soubrette, c'est une simple curiosité ; je voulais seulement voir l'effet que ferait le chapeau de Madame sur un joli visage.

\* \* \*  
En l'année 1705, Marie Coob, de la province d'York, tua son père, en lui coupant la gorge de deux coups de rasoir pendant son sommeil.  
Interrogée, elle dit qu'elle n'avait pas cru qu'il y eût crino à tuer son père puisque le Parlement avait fait mourir son roi (Charles 1<sup>er</sup>) qui était le père du peuple, et puisque la reine (femme de Guillaume III, fille de Jacques II) avait laissé mourir son père en exil, sans lui procurer aucun secours.  
On la condamna à être brûlée après avoir eu la langue et le poignet coupés.

En visite chez des amis, Dallanpante est accueilli d'abord par le fils de la maison, jeune potache d'une douzaine d'années, en train de griller une cigarette qu'il s'est hâté de faire disparaître.  
Aux premiers mots, Dallanpante l'interrompt.  
—Toi, tu viens de fumer ?  
—Non, parole...  
—Ne nie pas, tu sens le tabac.  
—Possible, maman vient de m'embrasser !

**L'ÉTÉ ET LE TRAMP**



—L'été s'avance, la terre s'est couverte d'un tapis de verdure, les arbres sont garnis de feuilles... le Seigneur a préparé ma chambre à coucher.

**Lisez ; ceci vous intéresse.**

Les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de première classe, doivent nécessairement s'adresser à LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES, 1574 rue St-Catherine, près St-Denis. — C'est la SEULE place, à Montréal, où l'on est certain de trouver tout ce qui a rapport à un enterrement : embaumements, caskets, cercueils, corbillards, voitures doubles, crêpes de soie, gants de kid, bandoulières pour porteurs, etc. ; le bureau est ouvert nuit et jour, ainsi que le dimanche et les jours de fête. Les numéros des téléphones sont : Bell, Est 1235 ; Marchands, 563.  
Pour plus de renseignements, demandez le nouveau pamphlet de la Société qui vous sera expédié gratis.

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et de diamants aux personnes qui vendront seulement 100 grammes d'éléphants papais à exquise parure à la violette à la rose et à l'héliotrope à 10c. chacun.  
**OFFERT GRATUITEMENT**  
Ce collier comprend 170 perles, 3 brillants, 10 rubis parsons, et un émerillon d'une magnifique taille. C'est une pièce de bijouterie superbe et tout à fait honorable, paraissant aussi bien que les colliers coûtant cent dollars. Envoyez et nous vous enverrons le portrait. — Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre collier dans une belle boîte, tous frais payés. HOME SUPPLY CO., Ltd. Toronto.

**Plus de Bas Reprisés**

Nous vous vendrons les pieds de bas noirs ou blancs pouvant se courir à la jambe de vieux bas, les rendant aussi bons que s'ils étaient neufs. — GRANDS : 5 A 10.  
Coton : 10 Cts Merinos : 15 Cts  
**J. B. A. LANCTOT,**  
MANUFACTURIER DE BAS  
No 102 Rue Saint-Laurent  
Spécialité des meilleures Marques de Corsets, depuis 50 cents en montant  
Corsets d'été en net, de santé, 35c en montant.

En 1790, pendant la campagne d'Allemagne, le général Ernouf, qui servait sous les ordres de Jourdan, fit donner une volée de coups de bâton à un de ses soldats, nommé Hubinet. La Révolution avait aboli les châtiements corporels. Hubinet ne protesta cependant point sur le moment. C'était un de ces vieux soldats qui avaient le culte de la discipline aveugle.  
Mais deux ans plus tard, étant rentré dans la vie civile, il écrivit à son ancien général une lettre que l'on vient d'exhumer avec sa réponse. C'était une provocation en duel, mais d'une étrangeté dont on n'a jamais vu un autre exemple. Hubinet voulait que les deux adversaires s'assissent sur un baril de poudre auquel un des témoins aurait mis le feu à l'aide d'une longue barre de fer chauffée à blanc à l'une de ses extrémités. Le général refusa naturellement de se prêter à l'expérience. Hubinet déclara qu'il était un vulgaire poltron.

**Fable express :**  
A son époux, souffrant d'une coriza, madame Mettait de la chandelle au nez. Il fut guéri.  
MORALITÉ :  
Il faut que la femme Sûise son mari.  
\* \* \*  
Le maître d'école à un petit garçon, un nouveau.  
—Quelle est la profession de votre père ?  
L'enfant embarrassé :  
—J'peux pas le dire, monsieur, c'est défendu.  
—Il faut absolument répondre à ma question.  
Après de longues hésitations :  
—Eh bien !... papa il est femme à barbe dans les foires.  
\* \* \*  
Un mot spirituel n'a toute sa grâce que dans la bouche d'un homme d'esprit.

# Gaspiller

des bons œufs et de la bonne fleur avec du soda commun n'est pas, certes, une économie.

## LE SODA A PATE DWIGHT'S COW BRAND

est fort, parfaitement pur et toujours de force égale. Son emploi est économique.

Cette étiquette est sur chaque paquet.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, TORONTO

... DE ...

# Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"

35 rue St-Jacques

## DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

### POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN F. LYONS, coin des rues Craig et Blouay



**GRATIS** Aux personnes qui venant de Paris ont apporté 2 douzaines de paquets de parfum à la violette, à la rose et à l'héliotrope à leur choix. Cette magnifique horloge est pourvu d'un mouvement Américain amélioré, pivots polis en acier, cadran fini linolet boîtier en nickel poli garni de cuivre. Chronométrage est précisément garanti par le fabricant. Envoyez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous l'aurez reçu envoyez l'argent et nous vous expédierons l'horloge soigneusement emballée, par la poste. Home Supply Co., Boite 8, Toronto.

# Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU Bureau du "SAMEDI" 35 RUE ST-JACQUES.

### LE ROI DES HARICOTS

Nous avons retrouvé dans un livre peu connu une anecdote assez curieuse sur Napoléon Ier.

L'Empereur se trouvait au bivouac, sous la tente, à la porte de laquelle un grenadier de sa garde était en faction.

Cette sentinelle avait reçu pour consigne de ne laisser personne déranger l'Empereur, sous aucun prétexte.

Tout à coup, un petit Monsieur fort élégant, descend de cheval et se dirige vers la tente.

— On ne passe pas ! dit la sentinelle.

— Il faut que je parle à sa Majesté.

— Puisque je vous dis qu'on ne passe pas !

— Je suis le prince de Poix.

Tu serais le roi des haricots que tu ne passerais pas davantage.

Ce colloque attira l'attention de l'Empereur, qui soulève la portière et, reconnaissant son ambassadeur, qu'il attend avec impatience, dit au grenadier de le laisser entrer.

Le prince de Poix lui ayant raconté l'amusante réponse de son soldat, lorsqu'un instant après l'ambassadeur sort, Napoléon appelle le factionnaire.

— Viens ici. De quel pays es-tu ?

— De Paris, Sire.

— Un loustic alors ; tiens... Voilà un napoléon pour boire avec tes camarades à la santé du roi des haricots.

### Où aller le 1er Juillet ?

Où passer agréablement ce jour de congé par excellence ? Où trouver, à la fois, le repos, le frais, le pittoresque, ou seulement la distraction ? Pour faire votre choix, parcourrez l'annonce du Grand Tronc et son tarif de fête dans une autre colonne. Pour le prix d'un billet simple cette voie vous offre des centaines d'endroits les plus variés. Il y en a pour tous les goûts, au loin, à la porte, sur le bord des lacs, du St-Laurent, dans les montagnes, dans les plaines, ce que vous voudrez. Lisez l'annonce.

— Comment ! c'est ça votre belle chambre meublée donnant sur l'Exposition ?

— Oui monsieur, et vous voyez que ce n'est pas cher, dix francs par jour !

— Dix francs ? y compris la table alors ?

— Naturellement Et vous voyez c'est une belle table toute neuve, en chêne !

Appelé pour la première fois auprès d'un malade, un médecin se renseigne chez la concierge sur ce nouveau client et apprend qu'il est souffleur en théâtre.

Arrivé au chevet du patient, sa première question est celle-ci :

— Où soufflez-vous ?

### FÊTE DIEU

Plus que jamais, cette année, l'initiative et le bon goût des citoyens se sont exercés dans la décoration du parcours de la procession. Il y avait de très jolis coups d'œil. De l'aveu de tous, c'est le bas de la rue St-Laurent qui l'a emporté.

Grâce à l'activité si grande et toujours si entendue de M. Mongeau, bijoutier, avec la coopération artistique de M. Ponton, l'espace entre les rues Craig et Vitruvius était ravissant. Puis un peu plus haut, on admirait sans aucune réserve l'imposante et brillante toilette de fête dont on avait orné la façade du Petit Windsor. C'était assurément la plus belle décoration particulière que nous ayons vue de puis plusieurs années.

# Madame BIBEAU

Guerie de Derangement et de Maladie Nerveuse par les

## PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Rien ne dérange et ne détruit le système nerveux comme le "beau mal". Si vous souffrez de douleurs et de faiblesse que vous avez supportées pendant longtemps, elles appauvriront votre sang, briseront vos nerfs et feront de vous une pauvre impotente, névrosée et abattue.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE, prises à la dose de deux, trois fois par jour, immédiatement après les repas, en guérissant ce DÉRANGEMENT dont vous pouvez souffrir, faciliteront et régulariseront les époques douloureuses et irrégulières. Elles guériront votre mal de dos et aussi les douleurs que vous ressentez dans le côté et le bas-ventre. Elles guériront les étourdissements et les chaleurs à la figure, ainsi que les engourdissements dans l'âge critique. C'est le remède par excellence pour les femmes nerveuses et leur effet est permanent.

Voici ce que dit Madame Bibeau :

"Je souffrais depuis deux ans de douleurs occasionnées par la naissance de mon dernier bébé. J'avais des douleurs dans le dos, dans les jambes et j'étais à peine capable de marcher. Mon urine me donnait beaucoup de trouble et me faisait bien souffrir. J'avais toujours les membres engourdis. Mon estomac me faisait mal et j'avais souvent des étourdissements. J'ai pris les Pilules Rouges du



MME ELZEAR BIBEAU.

"Dr Coderre et après en avoir pris six boîtes, j'ai commencé à obtenir du soulagement, et au bout de quelques semaines, j'étais complètement guérie. Je suis maintenant en parfaite santé, mais de temps en temps je prends une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre, car elles soulagent mes forces.

Dame E. BIBEAU.

Idaho, E. U. A."

Les femmes nerveuses devront éviter de boire du thé ou du café trop fort. Elles devront donner un soin tout particulier à leurs intestins, et prendre les Tablettes Purgatives du Dr Coderre si toutefois elles sont constipées, afin de faciliter leur digestion et éviter les gaz.

Elles doivent aussi se coucher de bonne heure, éviter de s'inquiéter sans motif raisonnable et mettre leur confiance entière dans les Pilules Rouges du Dr Coderre qui ont guéri tant de femmes et vous guériront aussi, si vous les prenez avec soin et persévérance.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la maille tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

# Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

## MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratuits aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALEM, MONTRÉAL.



# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'embonpoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigé. Après avoir fait des applications pendant quelques jours j'ai pu vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré: dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

### FABLE-PROVERBE

Un boa paresseusement  
Étendu sur l'herbe et la mousse  
Rêléchissait éperdument  
A ce qu'on ressent, par moment,  
Lorsque la fringale nous pousse.  
Justement vint à passer là  
Un louveteau s'en allant à  
La chasse, avide de carnage  
Mais, sans pitié pour son jeune âge,  
Leste, le serpent l'avalait.

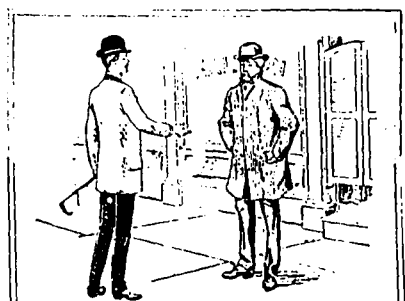
#### MORALITÉ

La faim fait entrer le loup dans le boa.  
MORCUES.

### Vous ne sauriez croire

Le grand nombre de personnes guéries par l'emploi de l'incomparable Tonique, le "BROMA".

Pour les maladies du sang et des nerfs n'employez que ce remède supérieur et n'acceptez jamais de substitut. Se vend partout.



### Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR.—Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car il-quit 15 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

**J. B. LALIME,**

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

— OU AU —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

### BRAVES ENFANTS

Madame rentre après une promenade et demande à la femme de chambre si les enfants ont été bien sages en son absence.

Oh oui, madame, tout ce qu'il y a de plus sage. Il n'y a qu'à la fin qu'ils se sont battus ferme, parce que chacun prétendait qu'il avait été le plus sage.

\*\*\*

—Voyons, combien voyez-vous de maris pleurés par leurs veuves ?

A quoi un prudhomme de la société répliqua avec solennité :

—Mais vous-même, monsieur, pourriez-vous me citer beaucoup de veuves pleurées par leurs maris ?

### SANS DÉLAI

N'attendez pas à demain pour soigner votre rhume qui ne ferait que s'aggraver. Prenez de suite du *Baum Rhumal* et vous éviterez les complications.

### 50 ANS EN USAGE I

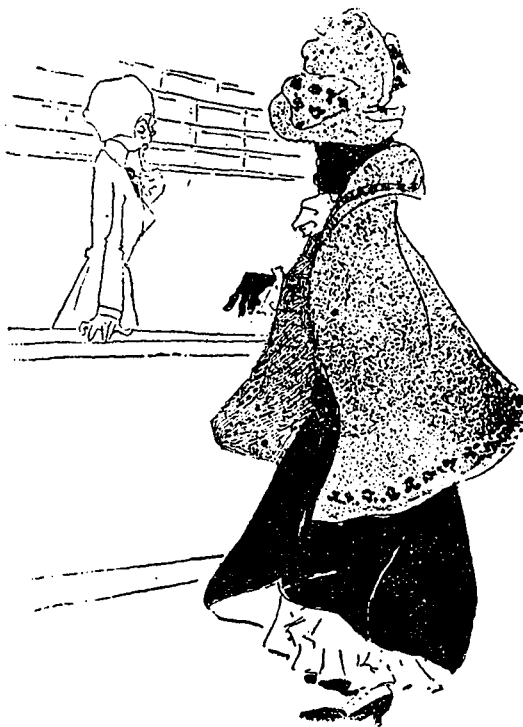
**DONNEZ SIROF**  
AUX ENFANTS DU D<sup>R</sup> CODERRI

**PILULES DE NOIX LONGUES**  
Composées  
De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

### AU COMPTOIR



La demoiselle.—De quelle couleur vos gants, madame ?  
La cliente.—Couleur de chair, s'il vous plaît.

### Témoignage d'un Curé du Diocèse de Québec

Le révérend curé d'Armagh (Bellechasse), vient d'envoyer la commande suivante aux propriétaires canadiens du VIN DES CARMES. "Cet excellent vin médical a rendu d'immenses services dans ma paroisse. Les gens de la place peuvent se procurer des préparations au vin à meilleur marché que la vôtre ; mais ils préfèrent de beaucoup le VIN DES CARMES, et sans les mauvais chemins, les médecins en auraient pu distribuer plusieurs douzaines de plus pendant ces dernières semaines. Veuillez m'en envoyer deux autres douzaines, et obliger"..... (1)

Un pochard s'approche de la Seine pour se jeter à l'eau. Puis, un scrupule l'arrête :

—Non, mon vieux, pas ce soir ! Demain matin, à jeun, à la bonne heure ! Toi qui n'as jamais mis une goutte d'eau dans ton vin, tu ne voudrais pas te déjuger à la dernière heure :

### NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

L. N. Bétournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.

### Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

### VIEILLES ARGENTERIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE, ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1337.

MONTREAL

ENTRE JEUNES MARIÉS

— Monsieur, chaque mot qui sort de votre bouche est mensonge !

— Vous avez parfaitement raison, charmante dame.

### NOS BONS DOCTEURS

—Voyons, docteur, dites-moi franchement, dans combien de temps serai-je guéri ?

—Je vais vous dire la vérité, mon cher monsieur Jacob ; dans un mois à peu près vous pourrez descendre dans vos bureaux, mais il sera nécessaire que vous restiez en traitement pendant au moins deux ans.

—Mais, docteur, ne confondez-vous pas ? Je ne suis pas M. Jacob, le banquier, mais bien Jacob, le fauteur !

—Oh ! alors, cela change le cas : vous n'avez qu'un peu de bile ; dans trois jours vous serez sur pied et à même de reprendre votre service.

\*\*\*

L'offrande ne dépare pas l'autel.

**Cook's Cotton Root Compound**  
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box ; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**HOMMES JEUNES OU VIEUX**  
qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et s'en de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** une boîte de Remèdes valant \$1.00

... (text continues) ...  
THE QUEEN MEDICINE CO.  
Boîte A. 947, Montréal.

### Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

### Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

## RETOUR DE L'AGE

Toute femme approchant l'âge critique devrait considérer son état et se bien préparer en vue du changement qui va s'opérer et qui sera d'une grande importance sur sa vie et sa santé future. Elle devrait apprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter de manière à passer cette période sans danger. Vous trouverez dans mon livre "LE GUIDE DE LA FEMME" un chapitre intéressant sur ce sujet et sur d'autres d'un intérêt particulier pour toutes les femmes. J'envoie ce livre **GRATIS** à toutes les femmes qui me feront parvenir 10 cts pour payer les frais de poste. Je donnerai aussi des conseils gratuits aux femmes malades. Toute correspondance strictement confidentielle. Ecrivez immédiatement.

Mad. JULIA C. RICHARD,  
Boite P. 998 Montreal, Can.

Madame P. Fortin, de Portneuf,  
Que., écrit :

Permettez-moi de vous faire connaître que j'ai pris vos remèdes; je suis beaucoup mieux déjà et à la veille d'obtenir une guérison durable. Je recommanderai votre traitement à plusieurs de mes amies. J'ai dû à ma sœur d'abandonner les médecins et de vous écrire immédiatement pour obtenir une guérison. Je bénis le jour où j'ai lu votre annonce, et je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait.



### ON N'EN VOIT PLUS

Les maladies de poitrine ont toujours fait beaucoup de victimes, mais elles n'en font plus la où l'on fait usage du *Baume Rhumal*. 76

L'usage des sacrifices sanglants ne fut adopté en Grèce que fort tard — dit Rollin — et même avec répugnance. A l'origine, chez les Athéniens, le victimaire, après avoir frappé l'animal, qui devait être immolé, était obligé de s'enfuir. On le suivait et, pour n'être pas arrêté, il jetait la hache dont il s'était servi, comme étant seule coupable de la mort de l'animal qu'on avait immolé. On s'empressait de ramasser l'instrument, et on lui intentait un procès dans les formes. L'avocat qui prenait la défense de la hache, alléguait qu'elle était moins coupable que le rémouleur qui l'avait aiguisée. Le rémouleur, pris à partie, rejetait la faute sur la pierre qui avait servi à l'aiguiser, ainsi de suite, de sorte que le procès ne finissait pas; cérémonie ridicule, mais qui attestait l'aversion que les Athéniens avaient pour ensanglanter les autels.

### "Salina" "Salina" "Salina" du Dr Ed. Morin

Agréable au goût, rafraichissant et réconfortant, est d'une efficacité reconnue dans tous les cas de Maladies du Sang, de l'Estomac et du Foie. Prix modique, heureux effets, satisfaction générale.



### ETES-VOUS SOURD??

Tous les cas de **SURDITE** ou d'**OREILLE DURE** se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

## Une Recette par Semaine

MOYEN FACILE DE PROVOQUER UNE ABONDANTE TRANSPIRATION.

Il suffit d'entrer dans une baignoire vide ou dans une grande futaille défoncée à l'un des bouts; une lampe à esprit-de-vin est maintenue allumée pendant que la personne, assise ou debout, la tête hors du vaisseau, est entourée jusqu'au cou par un couvertor ou un tapis: en moins de dix minutes, la température de l'air confiné s'élève rapidement et détermine une abondante sueur au degré voulu.

Une revue allemande vient de publier une étude d'après laquelle le nombre total des animaux connus et décrits serait de plus de 400,000, alors qu'on ne compte guère plus de 150,000 espèces de plantes. Dans ce total, les insectes figurent à eux seuls pour le chiffre respectable de 280,000 espèces, dont 120,000 pour les coléoptères, 50,000 pour les lépidoptères, 38,000 pour les hyménoptères, etc... Il y a 13,000 espèces d'oiseaux, 12,000 espèces de poissons, 8,300 de reptiles (dont 1,640 serpents, parmi lesquels 300 venimeux); on compte 13,000 espèces d'amphibies, 20,000 d'arachnoïdes, 50,000 de mollusques, 8,000 espèces de vers, 3,000 d'échinodermes, etc... On voit, par cette simple énumération, combien le domaine des naturalistes est illimité!

### Douleurs Intenses

Dans le dos, les côtés, faiblesse, dépression, nervosité, troubles du cœur, pâles couleurs, abattement moral, etc., guéris par l'action puissante des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Que les femmes et jeunes filles en fassent l'essai dès maintenant.

50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes.

Madame est en train de conclure avec une nouvelle cuisinière:

— Nous sommes d'accord. Je vous arrête. Soyez exacte dans le service. N'oubliez pas que votre maître est colonel.

— Colonel! Quel bonheur! Moi qui adore les militaires!

Les titres de *Monsieur* et *Madame* n'appartenaient jadis qu'aux personnes de la plus haute distinction. Le pape lui-même se trouve nommé *monsieur* dans plusieurs documents. C'est notamment le titre que donne, en 1372, à Clément VI, une lettre de la ville de Reims. En parlant des saints on disait: *monsieur* Saint Pierre, *madame* Sainte Geneviève. Le docteur Besso, qui prêchait au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, quand il parlait du Sauveur, ne disait même jamais autrement que *monsieur* Jésus-Christ. Il n'y avait que Dieu le père à qui l'on donnait le titre de *Sire*; beau sire Dieu, *messire* Eternel.

Quand l'on commença de qualifier *Monsieur* et *Madame* les premiers venus, un formaliste disait: "Monsieur et Madame sont les titres de ceux qui n'en ont pas."

### Vous Trouverez

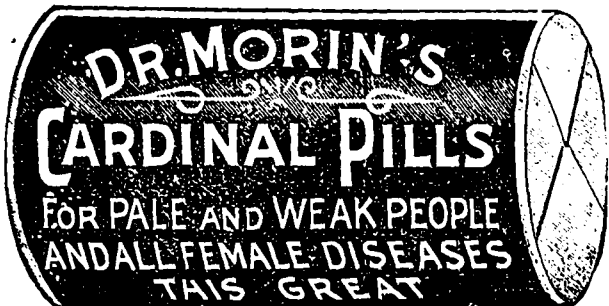
Ce que vous cherchez depuis longtemps: un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspnoë, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

## Un Produit Merveilleux

# Les "Pilules Cardinales"

Du DR ED. MORIN

Mademoiselle E. VEZINA, de Québec, guérie de Maladies Nerveuses, Faiblesse Féminine et autres maux particuliers à son sexe.



Voici le rapport aussi fidèle que possible, de Mademoiselle E. VEZINA, de Québec. Depuis DIX ANS, dit-elle, je souffrais de maladies nerveuses et faiblesse générale, compliquées plus tard de plusieurs autres maux propres à mon sexe.

J'en étais rendue au point de ne pouvoir plus faire mon ouvrage. Je ressentais continuellement de vives douleurs, tantôt à la tête, entre les épaules, dans les régions du Foie, tantôt dans les jointures, qui enflaient d'insensiblement, dans les jambes ou dans toutes les parties du corps. Bien des fois, hélas! j'avais cru mourir, tant je souffrais.

Pendant ces DIX ANNEES de douleurs, j'eus recours à plusieurs célèbres médecins. Je fis usage d'un grand nombre de remèdes patentés, pilules et autres, soi-disant SANS PAREILS pour les maladies de fem-

mes. Les soulagements obtenus ne furent que temporaires et de courte durée. Les personnes qui me voyaient étaient frappées de ma maigreur. Toutes s'accordant à dire que je n'en revendrais pas.

On me dit beaucoup de bien des PILULES CARDINALES. Je voulus en faire l'essai. A mon grand étonnement, dès les premiers jours que j'en fis usage, je pus constater un soulagement remarquable. Encouragée par ces premiers succès, j'en continuai l'emploi jusqu'à parfait rétablissement.

MEFIEZ-VOUS

Les guérisons merveilleuses obtenues, la vente facile et considérable de ces excellentes Pilules, ont fait naître une foule d'imitations sans valeur.

Exiger toujours les PILULES CARDINALES du Dr Ed. MORIN.

An buffet d'une garo :  
Un voyageur demanda un grog. Le train repart dans cinq minutes. Le grog est horriblement chaud, néanmoins le voyageur commença à y goûter.

Le garçon survient.  
— Monsieur, je dois vous prévenir que si vous le buvez ce sera cinquante centimes en plus!

Deux messieurs devisent en buvant du kirsch :

— Mon cher, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, depuis que les Révérends Pères de la compagnie de Jésus ont apporté le coq d'Inde en France, on a multiplié les types de ces excellents oiseaux. Il y a aujourd'hui quarante sortes de dindons.  
— Une académie complète, alors!



## Comme Apéritif

# Le Vin St-Michel

est incomparable.

C'est un tonique stimulant qui aiguise l'appétit, sans jamais fatiguer les organes digestifs.

C'est un vin généreux qui réchauffe l'estomac et le prépare au travail de la digestion. Sous l'influence de ce tonique apéritif, le palais retrouve aux aliments une saveur oubliée, les sucs gastriques se renouvellent et reconquièrent leur efficace énergie et la faim qui est l'assaisonnement de tous les mets se fait sentir à chaque fois que l'heure du repas sonne.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

# GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Réseau du Grand Tronc

## Fête de la Confédération

### TARIF DE FÊTE

Des billets d'aller et retour seront émis au prix d'un

#### Seul Billet de Première Classe

entre toutes les stations du système de chemin de fer du Grand Tronc en Canada, des stations en Canada à Détroit, Mich., Port Huron, Mich., Fort Covington, N. Y., Bombay Jet, N. Y., Helena, N. Y., Massena Springs, N. Y., Rouse's Point, N. Y., et Island Pond, Vt.; Helena, N. Y., Bombay Jet, N. Y., Fort Covington, N. Y., et Rouse's Point, N. Y.

Des stations en Canada à, mais non de Buffalo, N. Y., Black Rock, N. Y., Niagara Falls, N. Y., et Suspension Bridge, N. Y.

De Detroit, Mich., Port Huron, Mich., Fort Covington, N. Y., Bombay Jet, N. Y., Helena, N. Y., Massena Springs, N. Y., Rouse's Point, N. Y., et Island Pond, Vt., aux stations en Canada.

Les billets seront bons pour partir le 30 juin et les 1er et 2 juillet.

Bons pour revenir de la destination le ou avant le 3 juillet 1901.

Aux stations du système du C. E. G. T. de la Chaudière-Curie à Québec inclusivement.

De Montréal et des stations à l'Est de Montréal à Ste-Rosalie inclusivement.

Les billets de excursion seront bons pour aller le 29 et 30 juin et le 1er et 2 juillet, et revenir du point de destination le ou avant le 1 juillet 1901.

Conditions spéciales aux commis-voyageurs entre les stations en Canada.

Bureau des billets de la ville, 137 rue St-Jacques ou à la Gare Bonaventure.

## Pour la... Saison d'Eté

Glacières en bois franc, Portes et Grillages de fenestres, Congélateurs de Creme à la glace, Appareils de pêche de toutes sortes, Hamacs, &c.

Le tout acheté des manufactures et au comptant, ce qui signifie *vendus à bon marché*.

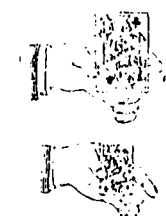
### L. J. A. SURVEYER,

6 Rue St-Laurent. ... Quincailler.

### MAGIE!

#### Carte diminuante

L'exécuteur par un tour de physique imperceptible, réduit de beaucoup une carte qu'il tient de la main droite, en la froissant légèrement de la gauche. Ce tour de phys que très amusant est facile à exécuter.



#### Enveloppes Mystérieuses ou Cartes volantes.

Ce tour de physique est des plus amusants. Vous invitez un de vos amis à mettre dans une enveloppe plusieurs cartes puis à votre commandement une ou plusieurs cartes sortent de l'enveloppe au grand étonnement des personnes présentes.



#### Carte changeante

Montrez à vos amis trois de pique. Quand ils l'auront bien vu, par un tour de physique, dont vous leur aurez le secret, remplacez instantanément en la dame de pique et vice versa.



Envoyez votre adresse et 10c pour chaque jeu - vous recevrez cartes et informations.

Envoyez le pour l'envoi par la poste du ou des jeux commandés.

Riendeau & Delvine, 1617 Notre-Dame, Montréal.

Corset et forme combinés qui se boucle autour de la taille sans lacet.

CORSETS d'Eté 25 cents et plus.

J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent,

Téléphone Main 3187.

Fabricant de Gants.

Episode de la retraite de Russie, rapporté dans des mémoires inédits de Jean-François Bourgogne :

"Le prince Emile de Hesse Cassel faisait partie de notre armée, avec son contingent qu'il fournissait à la France. Son petit corps d'armée était composé de plusieurs régiments d'infanterie et cavalerie. Il était, comme nous, bivouqué sur la gauche de la route, avec le reste des malheureux soldats, réduits à cinq ou six cents hommes, parmi lesquels se trouvaient encore environ cent cinquante dragons, mais presque tous à pied, leurs chevaux étant morts ou mangés. Ces braves soldats, succombant de froid, et ne pouvant rester en place par une nuit et un temps abominables, se dévouèrent pour sauver leur jeune prince, âgé, je crois, tout au plus de vingt ans, en le mettant au milieu d'eux pour le garantir du vent et du froid. Enveloppés de leurs grands manteaux blancs, ils restèrent debout toute la nuit, serrés les uns contre les autres; le lendemain au matin, les trois quarts étaient morts et ensevelis sous la neige, avec plus de dix mille autres de différents corps..."

### LA GRIPPE... LA GRIPPE...

Oh! cette grippe, cette affreuse grippe... Qui nous en débarrasserait si nous n'avions pas le *Baume Rhumal*. 78

Adrien Brewer, le peintre flamand, qui ne travaillait guère qu'à reproduire des scènes de cabaret son séjour de prédilection, et vivant sans cesse parmi les buveurs, était ordinairement plus que négligé dans sa mise, ce qui lui valut de grands reproches des membres de sa famille.

"Je vais me reconcilier avec eux", dit-il un jour à ses amis, et il se rendit auprès des siens vêtu d'un bel habit de velours brodé, qu'il venait d'acheter à haut prix. Un de ses cousins qui le vit si bien nippé crut pouvoir alors l'inviter à sa noce.

Brewer accepta.

Or, comme au milieu du repas chacun s'évertuait à le complimenter sur son magnifique vêtement, l'artiste prenant un plat rempli de sauce, en répandit tranquillement sur lui le contenu et barbouillant ainsi sa belle parure :

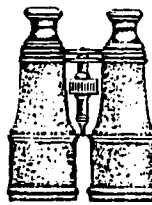
"Il est juste, dit-il, que mon habit fasse bonne chère, puisque c'est lui plus que moi qui est ici considéré."

Sur quoi, jetant son bel habit au feu, il s'en retourna bien vite là où il avait l'habitude de vivre et où d'ailleurs il mourut âgé seulement de 32 ans.

### CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m. 8 à 10 p.m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.



GRATIS. Aux personnes qui envoient 4 douzaines de paquets de plume-sécrétaire de qualité supérieure à nos bureaux. Ce ne peut être que longue vie est portée de la main sachronomique, tubes vernis-se, garnitures en nickel et corps en nacre, avec émail et laque. Elle fait voir avec une merveilleuse précision, les objets éloignés. C'est exactement la longueur que il faut aux marins, fermiers, chasseurs, etc.crivez et nous vous expédierons, par la poste, les plumes. Quand vous les aurez reçues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la longue-vue. Tous frais payés. TOLEDO PEN COMPANY, Boite L.S., Toronto, Canada.

# REND LES HOMMES FORTS

## La Ceinture Electrique du Dr SANDEN



Est un appareil connu dans tout l'univers pour sa merveilleuse influence tonique sur la vitalité décroissante des hommes et des femmes. Son attouchement est celui de la vie. La chaleur et la santé robuste suivent son emploi en moins de dix jours. Une cure permanente pour toutes les fai-

blessees—restauration d'une nouvelle vitalité—est assurée en moins de quatre-vingt-dix jours dans les cas de la plus longue durée

MÉFIEZ-VOUS des charlatans qui annoncent: Pas de guérison, pas de paiement, etc. Ce sont des trucs pour obtenir votre nom et votre adresse et rien n'en résulte. Adressez vous à une compagnie connue dans tout l'univers comme le pilier de l'honnêteté et épargnez à la fois santé et argent. Témoignages de gens de la localité envoyés avec plaisir.

### Lisez la Brochure du Dr Sanden—Gratuite.

Elle est remplie de renseignements utiles pour les hommes faibles. Elle explique l'insuccès des drogues et les guérisons de la ceinture du Dr Sanden. Gratuite. Adressez

## Dr B. SANDEN,

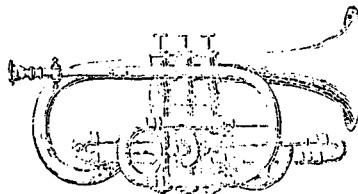
Heures de Bureau: 9 a.m. à 6 p.m. D manche: 11 a.m. à 1 p.m.

132 rue St-Jadques, Montréal.

## INSTRUMENTS DE FANFARES

De la maison COUESNON & CIE, de Paris. Ancienne maison Gautrot. L'un des fournisseurs de l'armée française.

Ces INSTRUMENTS sont très recommandables pour leurs belles qualités et les prix en sont modérés.



CORNETS Si B \$10, \$12, \$13, \$14, \$15, etc.

Aussi un choix considérable d'instruments de la célèbre maison MATHILLON, de Bruxelles.

Grand assortiment de Violons de manufacture française de \$2 à \$50. Mandolines américaines, \$3.50 à \$40. Guitares américaines, \$7.00 à \$40.

### PHONOGRAPHES ET GRAPHOPHONES

Les machines parlantes par excellence. Les PHONOGRAPHES Edison et les GRAPHOPHONES sont reconnus comme étant les plus agréables à entendre. Le ton criard qu'on reproche aux autres machines n'existe pas avec celles-ci.

Prix, \$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30, etc.

Musique Vocale et Instrumentale, Cordes de Violon, etc., en vente chez

## EDMOND HARDY,

Editeur et Importateur de MUSIQUE. 1676 RUE NOTRE-DAME.

### COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

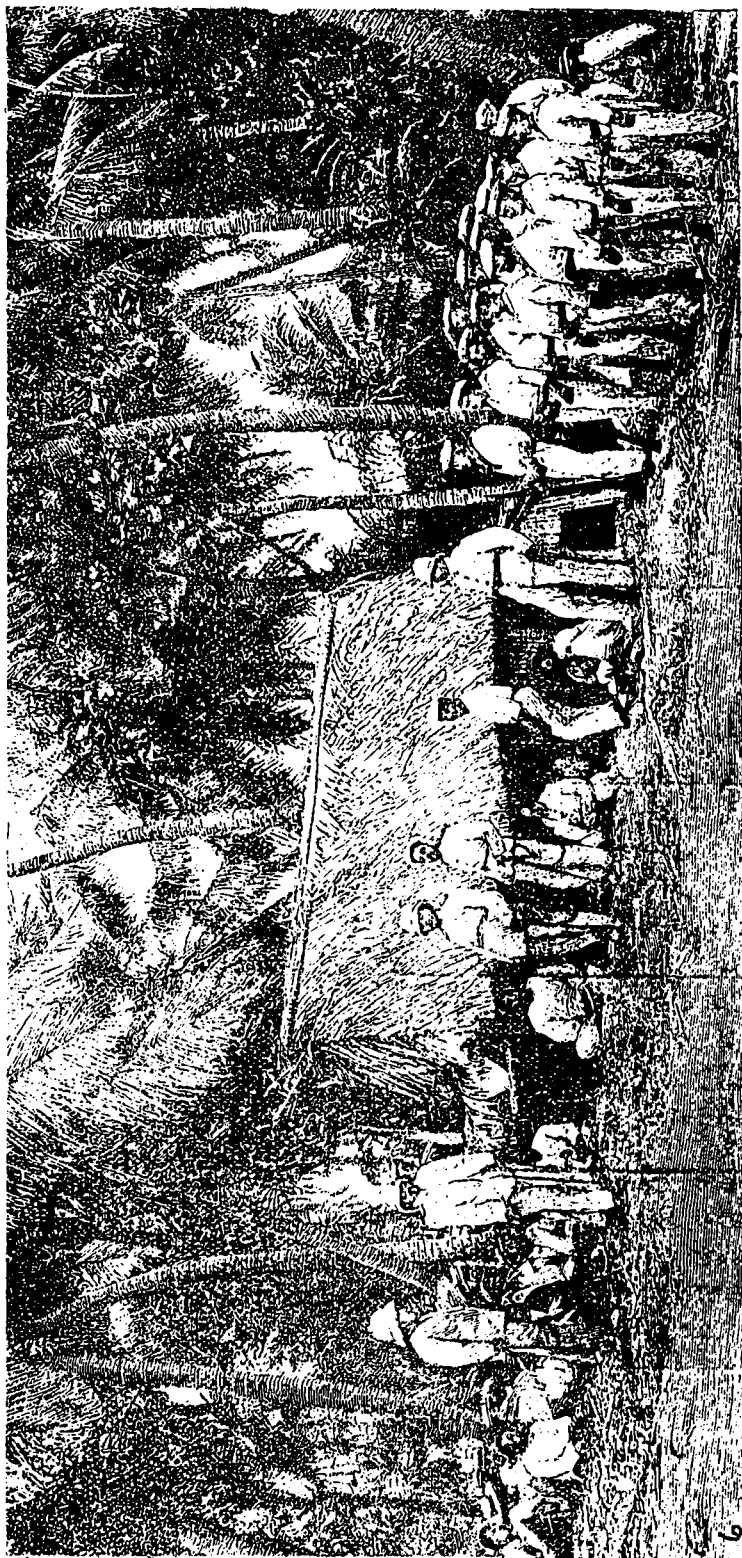
Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 17.

VÉRITÉ COURANTE

Une seule journée de maladie prouvera à un jeune homme que sa mère est sa meilleure amie beaucoup plus que ne pourraient le faire quinze volumes de proverbes.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 238



Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes C Renoit, Boucher, W Desjardins, S Dupuis, Provancher, Miles M X Bastien, E Boileau, P Champagne, R H R Lemaire, G M-chon, J Plourde, V Rousseau, I Sauvint, L Wagnault, M M L Brousseau, N Chayer, C Cholette, O Cholette, G Crevier, O Gauthier, H Lecavallier, R Lefebvre, A Normandeau, J Ramotho (Montreal, Q), Mlle A Riendeau (Chambly Bassin), M Lavoie (De Lorimier), Mlle M Darcho (Danville), M Z Parroult (Joliette), Mme J E Lessard, Mlle E Fortier (Lévis), Mme A Brad, Mlle E Parroult (Ottawa), Miles R A Darcho, Y Dugal, MM W Beaudry, E Hallé, B Laperrière, A Tremblay (Québec), P Merrud (Sherbrooke), Mme L J Massé (St Césaire), A Marland (St Cuthbert Station), Mme O Lepage, Mlle C Robert (St Henri, Montreal), Mlle N Béland, L A Caron (Sto Julie de Somerset), A Goss lin (St Odilon, Dorche ter), Mlle A Kibly (St Romuald, Lévis), Mme C Blouin, A Dion (St Suvour, Québec), Mlle A Ratelle (Terrebonne), Mlle R Champigny (West Farnham), C Guimond (Berlin, N H), A Brousseau (Biddeford, Maine), Mlle P R Hoy (Boston, Mass), J Duha (Central Falls, R I), N Piché (Coloos, N Y), Mlle J Gosselin, C Honault (Fall River, Mass), G Bernard (Holyoke, Mass), Mme A Perreault, Miles C Larose, L Moreau (Lewiston, Maine), Mme J

Lambert (Lowell, Mass), Mme E Gagnon, M E Leandre (Manchester, N H), G D Dupré (Manville, R D), J Ouellet (Mooseup, Conn), Mlle M B Chausse, M J Z Allard (Bedford, Mass), J H Deltande, J Derbès, F Marandet (Nouvelle Orléans, La), Mlle V Gagnon, M M C F Julien, J A Rogers (Salem, Mass), Mme H F Jeno Somerworth, N H), Mme D Bernier, M A Baril (Tartville, Conn), Mlle B Vallière Warren, R D), Mlle E Poissant (Winooski Vt), Mme A Chenette, Mlle M L Langdeau (Woonsocket, R I), P V Latour (Worcester, Mass), Mlle Juliette O Bready (Danville, Q).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle E Boileau, 230 rue Rivard; A Normandeau, 387 rue St-André (Montreal, Q); Mlle Fontenay, 170 rue D'Hourato (Ottawa, Ont); Mlle Y Dugal, 181 rue du Roi (Québec, Q); Mlle M L Langdeau (Woonsocket, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 30 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Oough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPESIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

**Les Pilules O. T. O. Headache Pills**. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

LE RHUMATISME

**La Rhumatine lectrique de Rho**. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticoli, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

**Huile de Foie de Morue Composée de Boire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. **ROY & BOIRE DRUG CO**, Montreal, P.Q.  
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance: **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

DOUX ÉGOÏSME

—C'est qui m'a fait plaisir, c'est encore pas d'avoir des rentes, mais de savoir qu'il y en a des tas qui n'en ont pas.

**Vous n'aurez pas à redouter pour vos Enfants**

Les Maladies de la saison d'Été

Si vous avez soin de leur donner une nourriture pure, saine, substantielle et facilement assimilable.



**LA PEPTONINE**

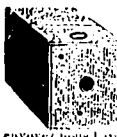
Hautelement recommandée par les autorités médicales, est la nourriture par excellence des jeunes enfants.

Elle offre aux mères de familles toute la sécurité possible.

25 cte. LA GRANDE BOITE dans toutes les pharmacies et Epiceries.

Gros: **F. COURSOL**, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.





### CAMERA GRATIS

Complétez avec soles et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et un portrait qui peut être un intelligent peut apparaître comme le fait fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend la camera Vale, une boîte de plaques seches, 1 paquet de "dry-plate", 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez également acheter un développement, 1 boîte de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Les ont qui de la de 3 pouces de longueur, et sont faits entièrement en verre de couleur, et chaque est soigneusement emballé dans un état de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les avez vendues envoyez nous l'argent et nous vous enverrons parvenu la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, R., Toronto.

## MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en creux, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

## A L'ODEON ...

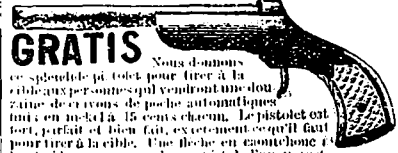
CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus ou 20 tableaux représentés à Oberammergau.

### Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. - à l'Odeon 10c. - Autour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.



### GRATIS

Vous demandez un splendide pistolet pour tirer à la cible aux personnes qui veulent une douzaine de cartouches de poche automatiques tout en ne la payant que 15 cents chacun. Le pistolet est fort, parfait et bien fait, exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible. Une fleche en caoutchouc est jointe à la douzaine de cartouches (pist.). Envoyez cette annonce avec votre adresse, et nous vous enverrons les cartouches par la poste. Quand vous les aurez vendus, retournez nous l'argent, et nous vous enverrons le pistolet gratuitement. Dominion Novelty Co., Boite 1, Toronto, Can.

## Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notices \$1.00; Six boîtes \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Depôt général pour la Péninsule : L. A. BERNARD, 1892 rue Ste-Catherine, Montreal. Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

## FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre

### LIVRE GRATIS

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse. The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

## LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

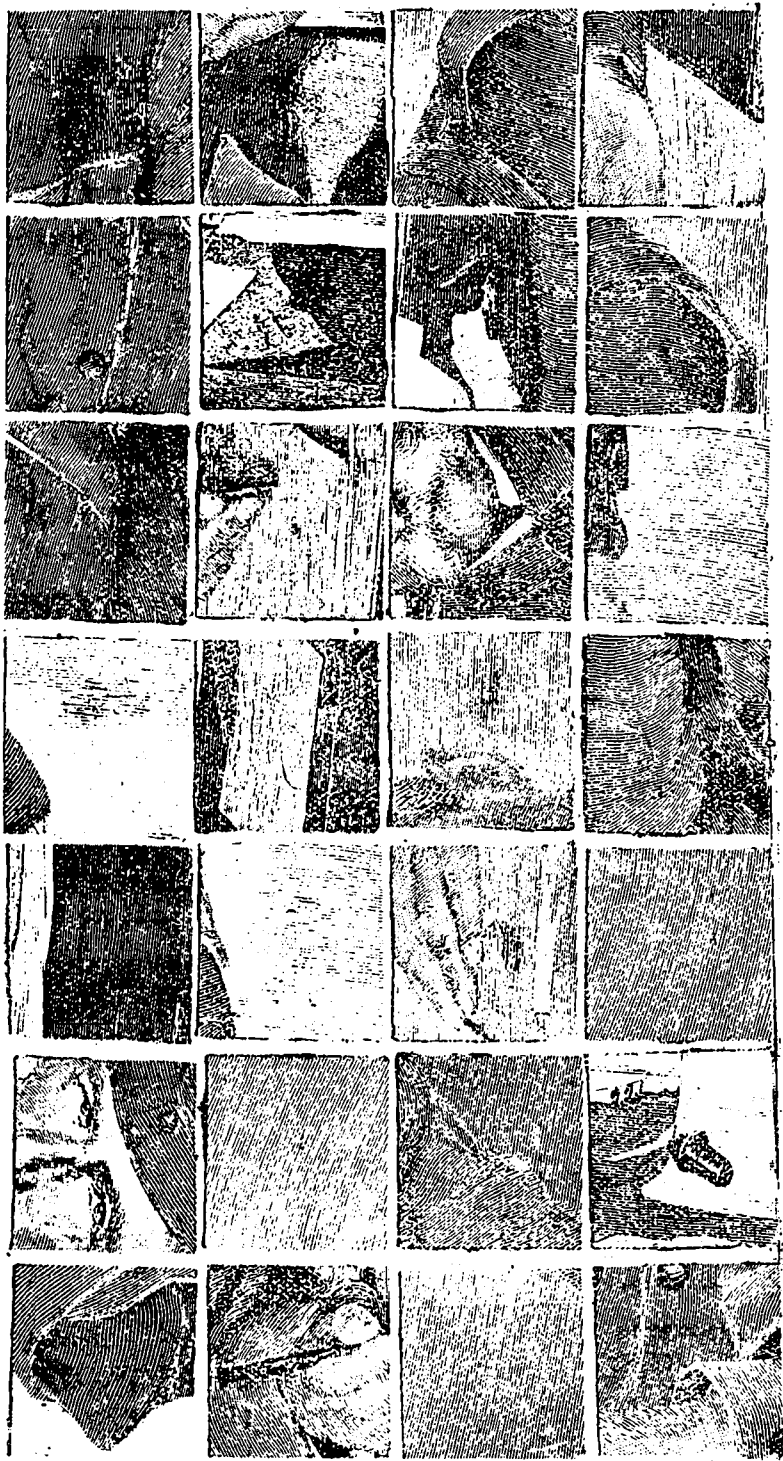
## Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Calino s'indigne à la lecture des derniers exploits de Messieurs les chauffeurs :

— Pourquoi, s'écrie-t-il, ne fonderions-nous pas en manière de protestation, l'Auto-immobile-Club ? ..

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 240



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE GÉNÉRAL ROBERTS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 1 juillet, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

## GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant ces années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicelle et de l'émaciation des parties. Envoyez sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui



## Grande Question du Jour !

Comment se fait-il qu'il y a des gens qui souffrent de la dyspepsie ou de la constipation ? Simplement parce qu'ils ignorent qu'il n'y a pas de ces malaises quand on boit le ..

# CAFÉSANTÉ FORTIER

Au lieu de Thé ou Café.

En Vente chez les PHARMACIENS et EPICIERS.



## La Phosphatine Falieres...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

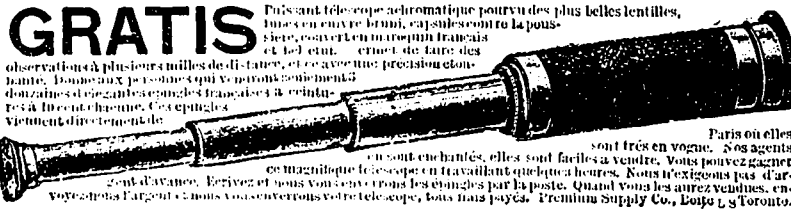
Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

1 Avenue Victoria

Montreal : R. J. DEVINS, depositaire, No 1588 rue Ste-Catherine

## GRATIS



Puisant télescope achromatique pourvu des plus belles lentilles, lunette en cuivre bruni, capsules contre la poussière, couvercle en marbre français et led. etc. etc. etc. de faire des observations à plusieurs milles de distance et de faire des portraits de personnes qui vous sont chères. Les douzaines de cartouches transparentes à 1 centime et à 1 centime chacune. Ces cartouches viennent directement de Paris on elles sont très en vogue. Nos agents sont enchantés, elles sont faciles à vendre. Vous pouvez gagner de magnifiques télescopes en travaillant quelques heures. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez nous votre nom et adresse par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons votre télescope, tous frais payés. Premium Supply Co., Boite 1, Toronto.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 30 JUIN 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

XVII. — PAUVRE REINE !

(Suite)

La volupté effroyable de l'être, de la bête féroce et venimeuse qui ayant fait du mal, aspire après le moment de faire souffrir, de torturer encore...

Puis, quelque chose autre encore que la haine pour la haine se réveillait en lui, quelque chose qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même... quelque chose qui expliquait son insatiable acharnement.

Mais Walter d'Avenel vivant, l'ancien intendant, le traître, le meurtrier, le voleur ne risquait-il pas d'être découvert ?

Sa vie même, en ce cas, n'était-elle pas menacée ?

—Je suis trop bien déguisé, murmura-t-il.

Puis, le chevalier d'Avenel était un de ceux qui ne regardent pas en bas.

Il s'éloignait sans se détourner : Stewart Bolton s'élança hors de son coin d'ombre en disant :

—Je n'ai pas perdu ma journée !

Et il se glissa le long des maisons, dans la direction que venait de prendre le cavalier, tandis que, sur ses traits, passait un sinistre sourire.

XVIII. — AMOUR !

Une douce lumière, à la flamme palpitante et voilée, brillait faiblement à l'une des fenêtres du manoir de Claymore, quand Walter d'Avenel arriva devant sa façade.

Au bruit des sabots de son cheval, cette fenêtre s'ouvrit et un buste de femme se pencha au dehors.

La clarté lunaire, pareille, dans la tiédeur de cette nuit, à une vapeur d'argent répandue sur la terre, éclairait le cavalier, avec la prestigieuse magie de ces teintes que rien ne peut égaler.

—Est-ce vous, Walter ? interrogea une voix cristalline et suave, mélodieuse comme la brise qui a parfois des accents presque humains.

—Marie !

Le chevalier prononça ce nom avec une intonation de ravissement de reproche, car il appréhendait, pour sa bien-aimée, la fatigue de cette veille.

Et ils restèrent un moment à se contempler sous la clarté propice de l'astre des nuits, sous le rayonnement des étoiles amies.

Mais l'Écossais à la forte stature, par qui Walter d'Avenel avait été reçu le jour où il était venu à Claymore pour la première fois, et qu'il avait gardé à son service, sortit du pavillon de garde qu'il avait continué à occuper à côté du château.

Halbert le chasseur descendait au même moment le perron, ne s'étant pas couché et attendant son maître.

Walter leur jeta les rênes de son cheval et entra.

Marie était maintenant debout sur la porte de sa chambre.

Elle lui jeta ses bras autour du cou.

—Viens, mon chevalier, murmura-t-elle avec une infinie tendresse.

—Pourquoi veiller si tard ? répondit-il en lui rendant son étreinte.

Une lampe à la clarté incertaine et tremblante, laissant filtrer un rayon de lumière laiteuse à travers un cornet d'albâtre, les baignait de sa lueur vaporeuse et mystique.

Marie, arrachée enfin aux ténèbres, qui pendant des années, avaient muré son intelligence comme dans un sépulcre, imprégnait son âme de la vue, de l'approche de son bien aimé.

Walter, dans l'extatique félicité de cette heure oubliait l'engagement qu'il venait de prendre, l'éloignement auquel il allait se

condamner, et les incertitudes, les longueurs, les dangers de la guerre.

Élevé au delà des nues par l'amour ravissant qui accueillait son retour, il lui semblait que jamais il n'en devait descendre.

La pensée du repos nécessaire à celle qu'il chérissait l'arrachait pourtant à son extase.

—Tu es comme un enfant encore chétif et frêle, lui dit-il. Aimé, il faut dormir !

L'épouse forma ses yeux en souriant, et, dans un rêve d'éperduement divin, continuant celui qu'elle vivait, elle sentit le sommeil l'emporter sur son aile flottante.

Quand le réveil rouvrit ses paupières, le soleil, dissipant les broillards, mettait des étincelles aux arêtes des feuilles où restaient suspendues les perles de la rosée nocturne.

—N'est-ce pas, balbutia-t-elle, que tout est heureux aujourd'hui dans la nature ?

Walter ne répondit pas.

Alors, continuant à suivre le vol de sa pensée, Marie regarda les oiseaux que l'annonce d'une belle journée faisait voler devant sa fenêtre.

Puis, ramenée tout à coup au souvenir de la veille :

—A propos, mystérieux chevalier, vous ne me racontez point ce que vous a dit notre reine ?

Walter pâlit légèrement.

Hélas ! le moment qu'il aurait voulu retarder encore, eût-il dû payer par une goutte de son sang chacune des minutes gagnées, ce moment venait d'arriver.

—Walter, vous ne me répondez pas ! reprit Marie en remarquant le silence de son mari.

En même temps, ses yeux, distendus dans l'angoisse soudaine qui venait de l'étreindre, s'attachaient à ses yeux comme pour y puiser la vérité.

—Malheureux pays ! gémit le chevalier. La guerre appelle la guerre.

Et comme il voyait toutes les inquiétudes, toutes les appréhensions passer sur le visage de Marie, il lui apprit la vérité entière, la parole anciennement donnée rappelée par la reine, et son départ imminent pour le pays de leurs ancêtres, la contrée de leurs joies et aussi de leurs deuils.

Marie laissa alors retomber sa tête alanguie.

—Mon rêve est brisé ! murmura-t-elle.

Elle demeura prostrée, sans voix et presque sans pensée.

Le chevalier se mit à genoux devant elle.

—Marie, ma toujours aimée, sois forte je t'en conjure, ne m'empêcha pas d'être un homme.

Sans parole, l'épouse effligée promena ses doigts parmi les cheveux de la tête adorée.

Des larmes coulaient lentement sur ses joues.

—Hélas ! exprima-t-elle, tu vas me quitter. Tu vas courir les hasards terribles de la guerre. Si Dieu nous avait seulement conservé notre fils ! Mais seule ! seule !

Ses beaux bras se tordirent dans un accès de désespoir.

—Revenir de la nuit qui, pour moi, était pareille à celle de la tombe, te ravoit pour te perdre !

Le chevalier s'était redressé. Tourné vers la fenêtre, les dents serrées dans la contention de son désespoir, il semblait accuser le ciel de lui ravir le peu de félicité qu'il commençait à peine à goûter.

—Walter !

—Marie !

Il s'abattit dans les bras de celle qui l'implorait.

Et tout se brisant à la fois dans son âme entamée par les amères épreuves d'autrefois, brisé par la lamentation de celle pour laquelle il aurait tout donné, il sentit se fandre sa volonté d'homme, et leurs pleurs silencieux un moment se mêlèrent.

Enfin il se releva, les yeux encore humides, mais redevenu lui-même.

—Soyons forts, mon aimée, ton chevalier, Walter d'Avenel, a donné sa parole.

L'épouse alors se souleva sur sa couche.

Et les perles de ses pleurs tremblant encore au bord des ses longs cils, étendant son bras blanc et nu vers le ciel :

—Seigneur, prenez-le, prenez mon époux sous votre sainte garde !

La journée qui commençait ainsi s'écoula longue, lente, par suite des réflexions pénibles qui accablaient le chevalier et la dame d'Avenel au moment d'une séparation dont ils ne pouvaient prévoir les conséquences.

Séparation éternelle peut être !

—Après mon enfant, mon mari ! gémissait la jeune femme devant qui passaient de noirs cauchemars.

En vain essayait-elle de lutter contre ses idées funèbres. Rien ne pouvait l'en arracher.

Walter, profondément troublé tenant ses mains blanches dans les siennes, la considérait silencieusement, lisant, sur ses traits,

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

ses agitations, se demandant si ces terreurs n'allaient pas réagir sur son mal à peine guéri.

Ellen, avortie du départ imminent du chevalier, partageait l'anxiété de son amie. Elle ne connaissait que trop la cruauté et la fourberie de Somerset, et ne pouvait s'empêcher de trembler.

Le favori d'Élisabeth avait sans doute abandonné ses projets haineux par suite de l'effacement absolu dans Walter d'Avenel avait vécu jusqu'à ce moment.

Mais qu'allait-il se passer ?

En vain la gentille Marguerite essayait-elle de les distraire par ses caresses : ils avaient le cœur trop serré.

La nuit arriva.

Le chevalier d'Avenel avait décidé d'attendre l'heure des ténèbres pour s'en aller, pour entreprendre le voyage qui devait le mener au bord de la Tweed.

L'avis, lancé à haute voix par Marie Stuart, qu'il allait s'armer et lever ses vasseaux pour sa défense l'avait décidé à prendre cette précaution.

Cartes, l'action de la reine était honorable pour lui, montrant ainsi le cas qu'elle faisait de son intention.

Mais les ennemis de la jeune reine, prévenus, risquaient de tendre des pièges sur sa route, afin de l'empêcher d'arriver sur le territoire d'Avenel et de mettre ses généreux projets à exécution.

— Ils ne me supposeront pas la témérité de me mettre en route de nuit, et sans escorte, s'était-il dit après mûre réflexion. C'est de nuit et seul qu'il me faut partir.

Il donna l'ordre à Halbert de doubler secrètement la provende de son cheval.

Ensuite Walter prépara lui-même ses armes, chargea deux pistolets et les plaça à côté de son épée et de son manteau de voyage, hors de la vue des serviteurs, craignant non leur délation, mais leurs alarmes et leurs imprudences.

La nuit était descendue sur la terre depuis plusieurs heures déjà et tout paraissait dormir dans le château.

Assis côte à côte, la jeune femme et son mari échangeaient parfois quelques paroles emues, exhalées de leur cœur.

— Allons, annonça le chevalier, c'est l'heure, Marie !

Il se rendit dans la chambre où dormait Marguerite, l'enfant de Somerset, son ennemi, qu'il avait adoptée : elle dormait et il posa doucement ses lèvres sur son front, pensant à son véritable enfant auquel il songeait si souvent.

Marie s'était dressée, pâle, mais stoïque.

Et, passant un bras autour de sa taille, marchant liée à lui jusqu'à la dernière minute, elle voulut l'accompagner.

Tandis qu'ils traversaient la salle d'armes, à la porte de laquelle attendait son cheval tout harnaché, une tenture se souleva.

Ellen apparut.

Les mains de la jeune mère se tendirent vers le chevalier. Et son regard rempli de bonté ineffable se posait sur l'épouse attristée :

— Quoi qu'il arrive, dit-elle je ne la quitterai pas.

Derrière elle, sans qu'on l'eût aperçue, Tibbie, la vieille nourrice, était entrée aussi. Elle considéra chacun des acteurs de cette scène simple et imposante, et laissant son œil intelligent attaché sur le chevalier, sur ses armes :

— Vous nous quittez, monseigneur ?

— Oui, mon excellente Tibbie, Halbert t'a donc dit ?...

— Le mari de ma sœur a gardé le secret que vous lui aviez confié, si vous l'avez rendu dépositaire d'une confidence. Mais il est des indices dont on s'aperçoit aisément à mon âge.

Et après avoir hésité, par suite de son respect envers le maître :

— Pardonnez-moi... Ce qui vous fait quitter le château, monseigneur, est donc bien grave que ce mystère est nécessaire ? Mais, en ce cas, moi qui vous suis dévouée et fidèle, permettez-moi de vous le demander : pourquoi n'amenez-vous aucun écuyer ? Halbert, le mari de de Mysie, est âgé, mais c'est un homme brave...

— Tibbie... le plus précieux de mes biens, ce n'est pas ma vie. Mes adversaires, je sais comment les vaincre ; mais c'est ici qu'il faut veiller, veiller sans trêve, afin que ceux qui nous ont causé tant de mal autrefois, qui ont apporté le deuil et le chagrin à mon foyer, ne puissent plus nous nuire. Que peuvent des femmes sans défense ? Halbert est brave, tu l'as dit : il protégera ma femme ; il vous défendra.

— Partez donc, ô mon maître. Tibbie est vieille et cassée, mais nul ne touchera à un cheveu de Marie d'Avenel avant que je sois morte.

Et, dans un geste de grandeur saisissante, elle étendit son bras maigre, dans un serment.

Walter serra tendrement, en une étreinte presque surhumaine, Marie contre sa poitrine. Et s'arrachant à cet enlacement :

— Ellen, je garde votre promesse ; Tibbie, j'emporte ton serment. Au dehors, le sabot du cheval sonna contre un pavé.

Walter d'Avenel regarda une dernière fois ceux qui étaient réunis là. L'attitude spectrale et tragique dans sa simplicité de la vieille

l'impressionnante comme une sorte de maternité abrupte et sauvage. Celle-ci, le moment venu, ce serait la louve défendant son enfant.

— Tibbie, dit-il avec émotion, je te confie ta maîtresse.

Et, après un dernier baiser, une dernière étreinte à Marie, hale-tante et brisée, il s'élança au dehors.

Là, Halbert, respectueux des ordres de son maître, sans un mot lui tint l'étrier.

— Adieu, Halbert, et sois toujours fidèle ! dit le chevalier.

— Toujours ! répondit d'une voix profonde l'ancien coureur de bois.

Walter rendit les rênes à son coursier.

Au moment où il s'éloignait, une ombre se dressa devant lui.

Le chevalier porta la main à la garde de son épée, mais la laissa au fourreau. Il avait reconnu l'Écossois, gardien extérieur du château.

Droit et fier, celui-ci prononça ces mots :

— Le seigneur d'Avenel de Claymore va chevaucher de nuit et loin peut-être. Son serviteur vient lui dire avant son départ : " Seigneur, j'ai mangé votre pain, mon sang vous appartient. "

Walter d'Avenel laissa tomber quelques mots d'amitié pour cet autre serviteur dévoué. Domestique vigilant, il savait tout voir, et cette vigilance même était un sûr garant que Marie serait bien gardée, et, s'il le fallait, bien défendue.

Jetant son cheval hors de l'avenue de sapins et de chênes sauvages qui conduisait au manoir, il prit un sentier qui devait dérober sa marche aux espions qui pourraient rôder aux alentours.

Mario, resté immobile dans l'immense salle, écouta le bruit des sabots du cheval se perdre sous bois.

Halbert, le chasseur, était venu la rejoindre, et, avec Ellen et Tibbie, écoutait lui aussi en silence. Lorsqu'elle n'entendit plus rien, Marie, d'Avenel promena lentement son regard sur ceux qui étaient là :

— A genoux, dit-elle d'une voix grave et solennelle ; prions pour la protection du chevalier d'Avenel, et pour l'âme de Julien.

Et se laissant choir sur le marbre, les mains jointes :

— Oui ! Prions : pour le fils et pour le père !

## XIX. — L'ESPION

WALTER d'Avenel allait sortir du bois et s'engager sur la route frayée, lorsqu'il crut apercevoir une forme humaine se mouvant dans l'ombre des arbres.

Il arrêta son cheval.

L'individu qu'il avait aperçu s'avança alors avec précaution.

Cet homme était certainement là aux aguets ; et, ayant entendu le pas d'un cheval, il tenait à savoir quel pouvait être le cavalier mystérieux qui choisissait un chemin aussi peu fréquenté pour sa promenade nocturne.

Le chevalier d'Avenel attendit que l'espion fût à sa portée, et sans un mot, ne voulant pas, en trahissant par le son de sa voix, renseigner l'estafier qui peut-être guettait sa sortie, éperonna brusquement son cheval.

L'animal s'élança d'un bond.

L'espion sentit le vent de ses narces sur sa figure et étouffa un cri de terreur en se rejetant en arrière.

— Cette voix ! pensa Walter au front de qui la sueur perla. Il me semble que je la connais !

Et il poussa davantage sa monture sur l'espion, dût-il l'écraser.

Mais l'autre, sous le coup de fouet de l'épouvante, avait bondi, s'était ressaisi.

Les arbres de la forêt gênèrent le cavalier. L'autre en profita pour s'élançer vers un fourré.

Walter d'Avenel saisit un de ses pistolets, visa l'homme. Il le vit au bout du canon de son arme.

Une pression de son doigt et le fuyard tombait, les reins cassés.

Cependant le chevalier laissa retomber son bras.

— Non, dit-il, pas ici. Marie entendrait la détonation. Et déjà mille alarmes s'élèveraient dans son sein.

Il s'efforça de s'ouvrir un chemin. Mais l'inextricable fouillis des jeunes arbres l'arrêtait.

— Va donc ! articula-t-il à voix basse en regardant le misérable qui allait être bientôt hors de sa portée. Pour Marie d'Avenel, je te fais grâce !

L'autre, maintenant, gagnait du terrain, éperdu, affolé, ayant vu luire le canon du pistolet, dont, avec la lâcheté de certains êtres, il croyait entendre siffler la balle.

Le chevalier immobile, percevait le froissement précipité de son corps entre les branchages, pareil à la trouée des bêtes fauves dans les taillis.

— J'ai sagement agi en partant de nuit, pensait-il, et en prenant

ce chemin dérobé. Cet homme était certainement en sentinelle. Mais il n'a pas eu le temps de me reconnaître et il ne peut me suivre.

Et s'interrogeant :

—Oui, il me semble que je connais cette voix. Mais ce ne peut être celle dont le souvenir m'a si terriblement impressionné. Ce misérable Bolton ? Allons donc ! Il n'oserait pas ! Ces êtres-là sont trop puillanimes. Quo suis-je allé penser ? C'est sans doute quelque paysan qui aura travaillé au château et que mes ennemis ont enrôlé parce qu'il m'a vu fréquemment.

Il prêta encore l'oreille.

Par moment, des craquements de branches arrivaient à son oreille, indiquant que l'inconnu continuait à s'éloigner dans la direction d'Édimbourg.

—C'est bien cela, conclut le chevalier, il va avertir ceux qui le paient et qui l'attendent peut-être à quelque distance. Il serait imprudent de m'attarder davantage.

Et, sortant du bois, il prit la route qui devait le conduire vers le Sud, vers le pays où il était né.

L'espion, lui, poursuivait sa marche vers la ville.

La voix de cet homme, Walter d'Avenel la connaissait, en effet : il ne l'avait que trop longtemps entendue.

Et lorsqu'il le tenait au bout de son pistolet, mis à sa merci par la fortune un moment clémente pour lui, il avait été mal inspiré en ne lâchant pas la balle qu'il contenait.

Quand on rencontre un chien enragé, on le tue.

Walter d'Avenel n'avait pas tué, de crainte que l'écho de la détonation n'allât jeter le trouble dans l'esprit déjà si profondément bouleversé de Marie, et puis ce vil espion méritait-il réellement la mort ?

Mais quelle félicité dans la vengeance et dans le châtement, quelle garantie pour l'avenir si, rapportant le cadavre à son château, il avait dit à la mère, malgré tout restée inconsolable :

—Voici ce qui reste du meurtrier de notre fils. Voici la dépouille infâme de Stewart Bolton, le traître, l'être abject qui, arrivant à notre foyer, y a apporté le deuil et la ruine.

Car c'était bien cet homme, en effet, c'était Stewart Bolton, l'ancien intendant du seigneur d'Avenel et de Melrose !

C'était l'immonde agent de Somerset !

Trois fois sainte eût été la balle justicière qui aurait empêché ce monstre de commettre les nouveaux méfaits qu'il méditait déjà.

Lâche ainsi que le sont tous ceux de son espèce, il avait encore en lui le frisson de l'épouvante éprouvée quand il avait vu s'abaisser le pistolet du cavalier.

Et il fuyait éperdu.

—Est-ce d'Avenel ? se demandait-il. Et m'a-t-il reconnu ?

Et tournant derrière lui sa tête livide :

—Non ! Ou bien il ne sait qui je suis, car il s'acharnerait après moi, sans pitié.

En proie à tous les cauchemars de la peur, il se figurait pourtant entendre marcher, courir derrière lui ; et il courait plus vite lui-même, hors d'haleine, la sueur décollant de son front glacé.

Mais, on l'a vu, le chevalier d'Avenel n'avait pas tenté cette poursuite, ne soupçonnant pas, en vérité, après réflexion, quel gibier de potence il avait sous la main.

Pour relancer, il lui aurait fallu abandonner son cheval, l'attacher à un arbre, perdre un temps précieux.

Et il avait promis à Marie Stuart : si nul obstacle ne lui barrait le passage, dans trois jours la cloche d'alarme devait retentir dans les vallées de Melrose et d'Avenel.

Un jour entier s'était déjà écoulé ; il lui faudrait dévorer les étapes, sans arrêt, sans repos, sans sommeil, et il se demandait s'il arriverait à réaliser ce miracle, cette folie, galopant déjà, rivé à son cheval, le sourcil froncé, sondant la route.

Le retentissement lointain de ce galop arrivait à l'oreille bourdonnante de Stewart Bolton, et, s'imaginant que le chevalier suivait la voie carrossable afin de venir lui couper plus loin la retraite, il fonçait comme un sanglier à travers les taillis, rauque, exténué, affolé, laissant du sang et de la peau aux branches.

Enfin, il déboucha devant les premières maisons.

Son regard glauque tomba sur la route.

Elle était libre : elle était vide.

Le misérable regarda dans tous les sens, sondant tous les débouchés, les angles obscurs des maisons, afin de s'assurer qu'un piège ne lui était pas tendu, et il se hasarda enfin sur le chemin.

Réellement, personne. Il était sauvé !

Rétablissant alors à peu près son costume déchiré, lacéré par sa course forcée à travers les fourrés et les taillis, il se dirigea vers l'entrée de la ville.

L'accès lui en fut refusé par le soldat de garde, le couvre-feu étant sonné depuis longtemps.

Il demanda à parler à l'officier qui commandait le poste.

La sentinelle haussa les épaules en croisant sa pique contre sa poitrine. Croyait-il, par hasard, qu'on allait réveiller son lieutenant pour un manant de son espèce !

—Dis-lui que c'est de la part de lord Rosberg.

Lord Rosberg, un des principaux seigneurs de la Cour !

Le soldat regarda l'intrus du coin de l'œil : parlait-il sérieusement ?

—Et hâte-toi, si tu ne veux pas qu'il t'en coûte cher ! ajouta Bolton.

Ma foi, l'estafier de mauvaise mine qu'il avait devant les yeux disait peut-être vrai, pensa le soldat. Dans ces temps de troubles, savait-on bien jamais à qui l'on avait à faire ?

La sentinelle appela le sergent, qui alla secouer l'officier.

Cinq minutes après, celui-ci venait en grommelant regarder Stewart Bolton sous le nez. L'agent de Somerset cacha le bas de son visage sous son plaid, jugeant inutile que le commandant du poste pût le reconnaître à l'occasion.

—Elisabeth et Marie, murmurait-il rapidement à son oreille.

Le nom des deux reines rivales, des deux reines ennemies, au point que l'inimitié de l'une ne devait être satisfaite que par la tête de l'autre !

L'officier avait pourtant l'ordre de laisser passer ceux qui lui donneraient ce mot !

Lord Rosberg, chargé de la garde de la capitale par Marie Stuart, était secrètement vendu à Somerset et à Elisabeth.

C'était un de ceux qui, ouvertement fidèles jusqu'alors, mais ébranlés par les suggestions venues de Londres, avaient fini par être gagnés par l'or mis par Somerset à la disposition de son agent et les promesses du tout-puissant favori.

Il avait mis un officier à lui à la porte par laquelle devait rentrer Stewart Bolton. Et cet homme avait reçu le commandement exprès et formel de laisser aller et venir, de prêter main-forte au besoin, à ceux qui diraient : Elisabeth et Marie.

Durant toute la journée, des espions avaient surveillé les abords du château de Claymore. Mais rien n'indiquait les préparatifs du châtelain pour le départ : aucun messenger n'était parti. . .

C'est pourquoi, la nuit venue, Bolton s'était aventuré du côté de Claymore. Il ne l'eût pas osé pendant le jour. Le traître avait peur du regard de sa victime : il avait peur surtout du châtement. De là l'affolement de sa fuite, l'état dans lequel il arrivait à Édimbourg.

Aussitôt entré dans la ville, il se dirigea vers la demeure de Rosberg. Celui-ci habitait à peu de distance du palais de sa reine, comme pour être plus rapidement prêt à son appel, ou pour mieux la trahir.

L'agent de Somerset alla frapper à la porte dérobée des serviteurs.

—J'ai besoin de voir le lord, dit-il au serf qui vint lui ouvrir.

—Pourquoi ? Qui êtes-vous ?

—L'homme qu'il sait.

—Ce n'est pas un nom, cela.

—Qu'importe, répète-lui seulement ces mots ; ton maître comprendra.

Et impérieux :

—Vite !

Le subalterne alla répéter ces paroles au majordome.

Ce dernier se souvint que, deux fois déjà, un homme s'était présenté avec ces paroles et que, lors de chacune de ces visites, il avait eu un long entretien avec le grand seigneur.

Lui-même alors alla chercher le visiteur, dont le plaid relevé cachait la figure. Il reconnut la démarche de l'homme auquel il songeait.

Et il l'introduisit aussitôt dans le cabinet de son maître.

Rosberg était debout devant une table sur laquelle se trouvaient étalés une des cartes imparfaites de l'époque.

C'était la Grande-Bretagne : tout en haut, l'Écosse. Et délimitées par un trait grossier tracé récemment à la main, dans un coin, les domaines de Rosberg, minuscules, presque invisibles, à côté de l'ensemble du pays. . . Rosberg, le doigt posé sur ce point, le sourcil froncé, considérait l'exiguïté de son territoire et l'étendue de l'Écosse.

—Quoi ! disait-il intérieurement, la pensée trouble, ce morceau de terre seulement pour moi ? . . . Un espace moins grand que l'ongle sur la carte. . . un grain de poussière ! . . .

A ce moment, la porte s'ouvrit et Bolton parut.

Le seigneur de Rosberg se retourna, au bruit, très irrité.

—Que me veut-on ? . . .

Mais il eut un haut-le-corps en apercevant le visiteur.

—Toi ? . . . fit-il à voix basse.

Et comme Bolton s'avavançait :

—Qu'y a-t-il ? . . .

Ces mots sonnèrent assourdis, lancés par sa voix brève et rude encore, en même temps que, croisant les bras, il interposait sa taille entre son visiteur et la table, sur laquelle posait un regard aigu.

Lord Rosberg avait conclu un pacte avec Somerset, il est vrai.

Marie Stuart n'avait pas voulu qu'il fût roi, car lui aussi avait un moment dressé ses regards jusqu'à la majesté du trône.

Eh bien ! il deviendrait duc, grâce à l'Angleterre.

Oui, grâce à l'Angleterre, mais en demeurant Écossais, c'est-à-dire libre et indépendant.

Il avait promis son concours, mais non le secret de ses projets.

Sur la carte, il venait de fixer, d'un coup d'ongle, l'étendue du duché qu'il convoitait, mais il avait marqué aussi le point où, Marie Stuart détronée, l'armée anglaise devrait s'arrêter.

— Monseigneur, prononça Bolton sans cesser de couvrir la table de son regard d'espion, Walter d'Avenel vient, je crois, de nous échapper !

Rosberg tressaillit violemment :

— Que dis-tu ?

L'ancien intendant fit un pas de côté, glissant son regard torve vers la table, où les flambeaux brûlant aux deux extrémités allaient lui permettre, pensait-il, de voir, d'un coup d'œil, ce que lui cachait son interlocuteur.

Il avait compté sur la brusquerie de la nouvelle qu'il apportait, pour mettre la prudence du lord en défaut.

Le seigneur écossais, malgré son émotion, accomplit le même mouvement que lui, continuant à barrer sa vue.

— Je dis la vérité, accentua le traître dépité et se demandant déjà si son interlocuteur ne jouait pas double jeu.

— Walter d'Avenel parti ? murmura le lord. C'est impossible ! Les rapports de mes espions et des tiens sont identiques. Le chevalier n'a pas quitté sa résidence de la journée.

— Il est parti de nuit.

— Cette nuit ? Mais avec quelle escorte, n'ignorant pas que les routes sont tenues par les rebelles ?

Il corrigea :

— C'est-à-dire par nos fidèles Écossais alliés à tes chefs pour détronner l'usurpateur. Comment aurait-il réuni cette escorte sans que rien t'ait transpiré ? Tu es fou, mon brave !

Et haussant les épaules :

— Du reste, en prévision de son départ nocturne, j'ai fait poster autour du manoir de Claymore douze hommes solides et bien commandés. Et amo ne pourrait sortir de l'avenue sans les rencontrer. Quant aux instructions données à leur chef... tu le sais, un ennemi mort n'est plus à craindre.

Le regard qu'il attachait à ce moment sur Stuart Bolton indiqua au misérable que l'ordre donné par lord Rosberg était d'assassiner le chevalier d'Avenel.

Un sourire furtif glissa dans les yeux de l'ancien intendant, vite dissimulé cependant.

— Vos hommes gardaient l'entrée principale ; il est parti par ailleurs, un sentier à travers bois. Je l'ai vu.

— Tu l'as vu et tu n'as pas averti nos sentinelles ?

Le misérable baissa la tête, n'osant pas avouer sa lâcheté, balbutiant une réponse indécise.

Le lord frappa du pied, et saisissant Bolton au collet :

— Combien étaient-ils, que je lance la mort après eux ? Réponds ! Mais réponds donc !

— Il était seul.

— Seul ! C'est vrai ! Walter d'Avenel est un héros !

Et, dans une minute de méditation, la honte de sa félonie étroitement le cœur de Rosberg.

Mais l'ambition étouffa cette revolte de son honneur. Il revit, par la pensée, le sein misérable occupé, sur la carte, par ses territoires, lui qui avait nourri l'espérance insensée d'atteindre si haut.

Et il refoula les sentiments qui, durant l'espace d'un éclair, venaient de se réveiller en lui.

— Seul ? balbutia-t-il encore songeur.

Alors il questionna Bolton, voulut savoir à quoi il avait reconnu le chevalier. L'abject personnage fut contraint d'avouer qu'il n'avait pu distinguer les traits du cavalier.

Rosberg éclata d'un rire insultant.

— La peur t'a aveuglé. Il n'y a d'ailleurs qu'à te regarder. Tu sues encore la terreur.

Il laissa peser son regard de mépris sur le visage de son interlocuteur, sur ses mains, ses vêtements ensanglantés, déchirés par les épines dans l'affolement de sa fuite.

Puis, d'un ton sinistre :

— Qu'importe quel est l'homme sorti du manoir de Claymore. Une troupe d'estafiers nourris de crimes campe depuis hier aux gorges d'Arfeld, sur la route de Glendearg.

— "Aucun autre passage n'existe. Va donc, chevalier d'Avenel, si c'est réellement toi qui t'es ainsi aventuré. Les loups des forêts d'Arfeld se repaîtront de ton cadavre !"

Il avait à craindre, en effet, les batteurs d'estrade des chefs révoltés.

Heureusement que, la saison étant déjà avancée, le soleil se levait tard.

Il avait donc encore cinq ou six heures de ténèbres devant lui.

Halbert, comprenant l'importance des ordres de son maître, avait fait absorber à son cheval des graisses trempées dans de l'eau-de-vie.

Et le noble animal soutenait gaiement son galop.

Pourtant la route s'élevait graduellement, serpentant entre de sombres blocs de rochers, des entassements gigantesques au sommet desquels surgissaient de noires masses végétation.

Le chevalier ralentit un peu l'allure de son coursier, appréhendant la fatigue de ce chemin de plus en plus pénible, lui rendant la main lorsque la route roulait vers le fond des ravins, regagnant alors le temps perdu.

— Il est heureux que mon départ ait passé inaperçu, murmura-t-il en remarquant la désolation des lieux qu'il traversait. Une embuscade au milieu des rochers, et je ne reverrais pas Mario.

Un nuage de mélancolie passa sur ses traits, le disposant aux réflexions lugubres.

— Personne, ai-je dit ? Et l'homme que j'ai rencontré en sortant des bois de Claymore ? Peut-être ai-je eu tort de le laisser vivre. Quel pouvait être cet individu ? Un espion sûrement !

— Mais le coup de pistolet qui l'aurait jeté à terre aurait causé du même coup les alarmes de de Marie, car il m'eût été impossible, faute de temps, de venir la rassurer. D'ailleurs, que m'importe cet homme ? Il a fui trop vite pour avoir eu le temps de me dévisager.

Et avec sourire tranquille :

— Si les ennemis de notre pauvre reine n'ont que des hommes de ce courage, il n'y aura vraiment pas grande gloire pour nous de triompher.

Puis, considérant de nouveau le noir paysage :

— Oui, ce lieu est terriblement propice à une embuscade. Mais, en admettant que cet espion ait donné l'alarme, j'ai pour moi l'avance.

Et il prêta l'oreille, tâchant de s'assurer s'il n'entendait pas, au loin, le galop de quelque troupe de cavalerie.

Rien dans l'infini, dans l'absolue solitude des monts. Rien autre que le martèlement des fers de son cheval sur le sol rocheux du chemin.

Walter tendit les rênes, arrêta sa monture.

Le hullement d'un oiseau de nuit arriva jusqu'à lui : ce fut tout.

— Je crois que je leur ai réellement échappé, se dit le cavalier. Avant que le soleil se soit couché pour la troisième fois, je serai au milieu de mes braves vassaux. Je pourrai défier alors tous ces nobles félons qui ne comprennent point qu'en pactisant avec l'Angleterre, ils compromettent leur patrie et vendent leur honneur.

Et il se remit en marche.

La lune, près de son dernier quartier, se leva lentement derrière les crêtes boisées, versant, sur le chaos des montagnes, une clarté indécise.

Le chemin, de plus en plus rétréci, grimpait entre les montagnes resserrées, suivant les détours abrupts d'un défilé.

Sur un des côtés du chemin, un torrent gonflé par les pluies de l'automne ; de l'autre l'entassement escarpé des rocs.

En haut du sommet des montagnes, la blancheur diffuse des rayons lunaires ; en bas dans le couloir tortueux suivi par le cavalier, le noir intense, absolu, d'une nuit épaisse.

Le cheval du voyageur solitaire commençait à peiner sur cette montée continuelle.

De plus, les brusques déviations du défilé, les eaux mugissant sur ses bords ravagés rendaient extrêmement hasardeuse une allure rapide.

Walter d'Avenel ralentit l'allure de la courageuse bête, à la vigueur, à l'endurance de laquelle il avait confié sa destinée.

Le mugissement continu du torrent, bondissant de rocher en rocher, décuplé par l'ampleur de la solitude, couvrait le bruit des fers du cheval s'accrochant aux arêtes du chemin.

La vaillante bête eut tout à coup comme un frisson insaisissable, et ses oreilles pointèrent en avant.

— Il sent les fauves de la forêt, pensa le chevalier. Probablement quelque bande de loups descendus pour s'abreuver au torrent.

Et tranquille devant ce danger :

— La saison n'est pas assez avancée pour qu'ils soient bien affamés. D'ailleurs, n'ai-je pas mes armes ? Les fauves sont moins à craindre que les hommes !

Il pressa légèrement son cheval du genou pour l'exciter.

L'animal renâcla sourdement, le coup tendu, ses yeux phosphorescents creusant les ténèbres, les oreilles toujours piquées devant lui.

— Oh ! oh ! serait-ce sérieux ?

Et caressant l'encolure de la brave bête :

— Allons, mon compagnon, calme-toi. Je suis là.

Cependant, cette agitation de son coursier était trop violente, trop durable, pour ne pas l'étonner.



Penché sur l'arçon de sa selle, il darda son regard sur les méandres du sentier, la route s'étant graduellement rétrécie.

A cet endroit, un déchirement de la masse rocheuse formait excavation, une sorte d'esplanade étroite, que quelques frênes d'une taille colossale ombrageaient en partie.

Le croissant blafard de la lune, continuant, dans le ciel, sa marche circulaire, projetait sa lueur incertaine sur la partie du sol non abritée par les frondaisons des vieux arbres.

Le chevalier d'Avenel eut un brusque sursaut.

Devant lui, la moitié du corps émergeant de l'ombre d'un des frênes, un homme était couché, enveloppé dans son manteau.

C'était là ce qui avait frappé l'instinct de sa monture.

Le cavalier continua néanmoins d'avancer, les rênes réunies dans sa main gauche, dressé sur ses étriers.

Une autre forme humaine lui apparut encore ; puis une troisième !

Le pâle scintillement de la lune mourante alluma un rayon sur le fourreau de fer d'une épée accrochée au flanc d'un des dormeurs.

— Plus de doute, pensa le voyageur. Ces hommes sont armés. Qu'attendent-ils là ?

Et un frisson involontaire l'agita.

Il songeait, une heure auparavant, que ces montagnes étaient on ne peut mieux préparées pour une embuscade.

Les hommes réunis là semblaient avoir fait le même raisonnement. Et ils avaient choisi, dans ces lieux si propices à un guet-apens, l'endroit le plus sinistrement favorable.

Le mugissement profond des flots qui berçait le sommeil de ces hommes continuait à couvrir le bruit que pouvait faire le monstre du chevalier d'Avenel.

Grâce cette circonstance favorable, il put, sans donner l'éveil, distinguer nettement la silhouette d'un quatrième personnage, assis sur ses deux mains posées au-dessus du pommeau de son épée nue, et dormant ainsi.

Une sentinelle certainement, se dit le voyageur aux tempes duquel perla une légère sueur.

Derrière lui, sous l'abri d'un des arbres géants, les formes indistinctes d'un groupe d'hommes, quelques chevaux attachés à une branche basse s'apercevaient confusément.

Walter d'Avenel envoya la main à un de ses pistolets, et guidant avec attention sa monture qui semblait comprendre son maître, l'œil rivé sur le factionnaire endormi, continua à avancer.

La traînée lumineuse de la lune, éclairant la clairière, coupait une bande de la route.

Le chevalier allait être obligé de passer là, en pleine lumière.

Tout à coup, une des bêtes attachées sentit le cheval monté par le voyageur, releva la tête et un clair hennissement résonna.

La sentinelle se réveilla en sursaut et aperçut le cavalier au moment où celui-ci atteignait la bande lumineuse. Plus de doute possible, ce nouveau venu cherchait à forcer le passage.

— Qui vive ? halte ! cria-t-il en sautant sur un lourd moutonnet.

Le chevalier d'Avenel, sans répondre, se courba sur le cou de son cheval, dont ses éperons piquèrent les flancs, et qui s'enleva des quatre fers dans un jaillissement d'étincelles.

Une flamme rouge surgit alors du mousquet braqué dans sa direction, et une détonation, rendue formidable par la répercussion de l'heure et l'endroit, ronla d'échos en échos comme un coup de tonnerre.

Walter d'Avenel galopait, ayant senti le vent de la balle qui était allée s'écraser sur un rocher.

Au cri d'alarme, à la détonation, les hommes campés dans la gorge s'étaient réveillés en sursaut, l'épée ou le fusil au poing.

La sentinelle, son arme encore fumante à la main, expliqua ce qui venait de passer. Un cavalier fortement armé, dont le cheval avait les sabots enveloppés de linge afin de n'être pas entendu, prétendait-il pour ne pas avouer son sommeil.

Les exclamations se croisaient autour d'un soldat au poil gris et rare, à l'ossature maigre, saillante, à l'armure sombre, le chef des aventuriers, à n'en pas douter.

— Ce doit être ce stuartiste d'Avenel, affirmait l'homme mis en faction. Il avait pris trop de précautions pour sauvegarder. Si ma pertuisane avait été plus juste, je lui trouais la peau comme à un chien.

— Tu t'en serais fait une bourse pour reformer les quarante guinées promises à celui qui l'occira, dit un autre.

Les quinze hommes qui étaient là, pestant, jurant, blasphémant, autour de leur capitaine de grand'route, étaient les estafiers dont avait parlé lord Rosberg à Stewart Bolton et qui devaient couper la route, et la tête au chevalier d'Avenel s'il parvenait à se dérober aux bandits postés autour de son château de Claymore.

Leur chef écoutait leurs exclamations, sans rien dire, mâchant sa moustache.

— Si ce n'est pas cet infernal chevalier c'est son envoyé, grommela-t-il.

Et brusquement :

— Marnaff, Le Noir, vos escouades en selle, houp ! Les autres, res-

tez ici jusqu'à nouvel ordre. L'appel, ce sera le cor sonné trois fois. A ce signal, vous arriverez au galop.

Et sautant lui-même sur un grand cheval au poil roux, aux jaunes nerveuses, il s'élança sur le chemin en criant :

— En avant !

Au moment de disparaître, se retournant vers ceux qui restaient :

— Et malheur à vous si quelqu'un passe encore par les gorges !

Et le martellement précipité des chevaux de la petite troupe lancés à triple allure s'éleva dans la nuit, couvrant le bruit du torrent.

— La monture de celui que nous venons de manquer doit être fatiguée. Hardi ! clamait le chef en rougissant ses éperons dans la chair de son cheval, qui par bonds énormes, avançait le reste de la bande. Hardi ! nous le rattraperons avant le sommet.

Derrière lui, les naseaux fumants, pareils à une mente fantastique dans l'obscurité, les chevaux bondissaient, mordus par l'éperon.

Walter d'Avenel entendit le fracas de leur chevauchée furieuse.

D'un âpre regard il sonda la montagne à droite et à gauche, tâchant de percer l'obscurité, de découvrir une voie dans laquelle il pût se jeter, afin de dépister ses poursuivants.

A sa gauche, le torrent, profond, inabordable roulait toujours ses eaux tourbillonnantes. A droite, les soulèvements de la montagne se dressaient, abrupte, inaccessibles.

— Vais-je donc périr ici ! murmura-t-il avec colère.

Et songeant à celle qu'il avait laissée dans les larmes :

— Marie ! chère aimée !

Et ramené par ce nom à toute son énergie, à l'espérance quand même, à la volonté de ne pas succomber, il enfonça, lui aussi, l'acier de ses éperons dans les côtes de son cheval qui honnît de douleur et creusa le sol en un élan désespéré, furieux, affolé, ne sentant plus les rênes, le mors aux dents, couvert d'écume, dévorant follement l'espace.

## XVI — A LA CLARTÉ DU CIEL

Cette course endiablée durait depuis une demi-heure, lorsque le chef des bandits, sans relâcher son allure, se retourna à demi sur sa selle.

Et d'une voix violente qui troua l'espace, il lança cet ordre :

— Le Fourchu, halte ! Et attention au signal : les trois sonneries du cor ! Les autres, suivez-moi toujours !

L'homme ainsi désigné se jeta d'un coup sur les rênes.

La bête glissa des quatre fers et s'arrêta, occillant, les flancs battant, soulevés.

— C'est une vraie chasse d'enfer ! marmonna l'estafier en respirant. Ce que je vois de plus clair, c'est que ce n'est pas moi qui récolterai les quarante guinées d'Angleterre. Mais bast ! la solde est bonne tout de même.

Et il s'installa sur le bord du chemin, sa trompette de corne devant lui, prêt à transmettre le signal, sonner le lancer aux autres, hommes laissés à l'embuscade.

Une barre grisâtre au peu d'horizon qu'on pouvait apercevoir dans ces gorges indiquait le prochain lever du jour.

— Que je puisse tenir jusqu'alors, garder mon avance, murmura-t-il. Walter d'Avenel, la main crispée sur ses rênes inutilisés, et je suis sauvé. Il n'est pas possible que Dieu m'ait tiré de cette embuscade pour me laisser périr ainsi obscurément.

Les escarpements de la montagne diminuaient, la sol semblait se niveler.

Sur sa droite, il crut entrevoir un autre chemin, un sentier. Mais ce ne fut qu'un éclair, la rapidité de sa course et la nuit ne lui avaient pas permis de le distinguer à l'aise.

— Je me souviens, dit-il. Quand j'ai traversé ces solitudes en quittant mon pauvre pays, j'ai remarqué ce sentier. C'est une fatalité. Si j'avais pu le prendre, je m'enfonçais en plein bois. Ceux qui me poursuivent perdaient ma trace. C'est fini : le destin m'abandonne !

C'était la faute du cheval qui, n'obéissant plus aux guides, fonceait, poussait devant lui, effrayant.

Mais la clarté du matin s'accroissait, cette lumière tant désirée qui permettait de voir ses ennemis dans les yeux, de combattre, de mourir en face du soleil.

Il distinguait maintenant, autour de lui, les dernières convulsions des gorges ; devant lui, le plateau qu'il avait traversé, autrefois, lors de son exil vers le Nord, s'étendait, accidenté encore, mais plein d'air et de clarté naissante.

Il salua son aspect avec une sorte de joie farouche celle de l'homme qui peut choisir son tombeau.

Les fers de son cheval sonnaient à présent d'une façon plus assourdie sur la poussière du chemin succédant aux roches sonore de la montagne.



Walter d'Avenel tendit l'oreille avec toutes ses facultés d'attention.

Le roulement de la charrouchée de ceux qui le poursuivaient ne lui parvenait plus rapproché, accentué.

Ses ennemis ne semblaient pas avoir gagné du terrain. On aurait dit au contraire le retentissement de leur course plus éloigné, moins distinct.

Tout à coup, le bruit cessa de parvenir aux oreilles du chevalier. Vain espoir !...

Il reprit ensuite.

Mais pour s'affaiblir, s'éloigner dans une autre direction, puis s'éteindre tout à fait.

Un inexplicable sentiment d'allégresse, de délivrance gonfla alors la poitrine du fugitif.

— Serait-ce possible ? murmurait-il. Moi qui blasphémais de ne l'avoir pu me jeter dans ce sentier que j'ai eu à peine le temps d'entrevoir ?... Et cela aurait été mon salut !...

— Oai, la direction de la rumeur lointaine produite par la course de ces hommes l'indique. Elle vient de là-bas, sur la droite : ils se sont jetés dans le sentier que je n'ai pu prendre. Avant qu'ils n'aient constaté leur erreur, je serai loin !

Mais alors il remarqua l'épuisement de son cheval qui, obéissant encore à l'impulsion affolée qui l'avait lancé en avant, s'enlevait par bonds impulsifs, sa robe lustrée par la sueur, son corps agité de tremblements mortels...

— Pauvre tête ! fit Walter d'Avenel. Il y a craindre qu'elle ne puisse me porter longtemps encore.

Flattant son encolure sur laquelle les veines saillaient, il lui parla avec douceur, éprouvant la compassion que presque tous les cavaliers ressentent pour l'ami, le compagnon de leurs dangers.

L'animal se calma peu à peu, cédant à la fatigue et à la voix de son maître.

Dans la pleine clarté du jour, le chevalier d'Avenel reconnaissait les lieux qu'il traversait.

Il se rappela avoir fait halte, autrefois, dans une auberge qui devait se trouver au carrefour des routes principales : celle qu'il suivait et qui conduisait vers la Tweed, et une autre, coupant l'Écosse de l'est à l'ouest. Pour cette raison, cet endroit avait été appelé le Carrefour de la Croix d'Écosse.

Et l'auberge avait pris ce nom : *hôtellerie de la Croix d'Écosse*.

— Là, je ferai donner à mon brave et vaillant, compagnon les soins qu'il mérite. Je pourrai même prendre un autre cheval, si c'est nécessaire.

Et oubliant déjà le péril auquel il venait d'échapper, il se dirigea vers l'auberge dont il apercevait le toit de chaume entre de grands arbres à quelque distance.

Durant ce temps, les estafiers soudoyés par Rosberg poursuivaient leur galopade, suivant la direction dans laquelle ils croyaient que le fugitif s'était jeté.

Quelques menues branches cassées, des feuilles jouchant le sol à l'entrée du sentier devant lequel avait passé Walter d'Avenel leur avaient fait croire que, délaissant la route, il s'y était enfoncé.

Et ils jouaient de l'épore, certains d'être sur la bonne piste.

Contraints par l'étroitesse du sentier, ils avaient dû dédoubler leurs files ; et leur chef en tête, s'enfonçaient sous la voûte des arbres, les uns derrière les autres.

De même qu'il avait été fait précédemment, un des estafiers avait été détaché de la petite troupe et laissé au carrefour, afin de transmettre, à celui qui le précédait, le signal qui devait rappeler, si besoin était, le reste de la bande laissée dans les gorges d'Arfeld.

Ainsi réduit, le détachement lancé sur les traces du chevalier d'Avenel se prolongeait en un chapelet désuni par les sinuosités, les difficultés du terrain.

Et son chef jurait, mordant sa moustache aux poils rares et grisouillants, en songeant que si le guerrier d'Avenel, que l'on disait brave et expert en l'art des batailles, venait à faire tête, tout son monde lui serait inutile, et qu'il aurait le loisir de les combattre les uns après les autres avant que ses estafiers n'eussent eu le temps de mettre pied à terre, d'attacher les chevaux et de l'entourer.

Le soleil se levait et la petite troupe allait s'engager dans une mare qui noyait le chemin sur une distance d'une vingtaine de mètres.

Une inspiration soudaine surgit à l'esprit du capitaine d'aventuriers.

Sautant vivement à terre, il se pencha sur le sol, l'examinant rapidement.

Puis, ayant jeté d'une voix brève le commandement de halte, il s'engagea dans le marais et alla en étudier l'autre bord.

— Par l'enfer ! hurla-t-il. Je me suis fourvoyé comme une recrue. Pas un sabot de cheval sur la vase, pas même un pied d'homme. Ce d'Avenel maudit, ce vieux routier qu'il est, a prévu que nous commettrions la sottise de supposer qu'il prendrait le chemin le plus difficile pour notre troupe. Et il a tranquillement suivi la

belle route. Par la mort-diable ! il faudra bien que j'aie ma revanche.

Il souriait féroce.

— Heureusement qu'elle ne tardera guère. En prévision d'insuccès possible, j'avais donné mes instructions à l'hôtelier de la *Croix d'Écosse*, où notre homme doit être rendu à l'heure actuelle. Nous trouverons le gibier au nid, et il n'aura rien perdu pour attendre. Au contraire, il faudra qu'il nous indemnise du tour qu'il nous a joué. Et vous verrez si l'on rira beau dernier !

Sur ces mots pleins de sous-entendus effrayants et qui forcent à songer aux tortures, d'une férocité inouïe, que ces coureurs d'aventures infligeaient souvent aux victimes qui s'étaient trop bien défendues, il remonta en selle et donna le signal de la retraite.

Ses regards louches indiquaient ses sombres projets, tandis qu'il reprenait la tête de la colonne et redescendait au galop vers le carrefour, vers la route suivie par Walter d'Avenel, au sujet duquel on lui avait dit :

— Deux cents guinées pour toi si tu me rapportes la tête du seigneur d'Avenel et de Melrose, et quarante guinées pour celui de tes hommes qui l'aura tranchée. La moitié de cette somme pour la tête de chacun de ses messagers.

Deux cents guinées la tête de Walter d'Avenel !... Comme il allait la trancher dextrement lui-même et l'attacherait ensuite à l'arçon de sa selle, cette tête si chère !...

### XXXII. — LAUBERGE DE LA CROIX D'ÉCOSSE

ENFIN ! s'exclama le chevalier d'Avenel.

Il était devant l'hôtellerie dont l'entrée encore close indiquait que l'aubergiste n'attendait aucun client matinal.

Il sauta à terre, se hâtant d'alléger, de son poids, son cheval dont les jambes flageolaient. Et il heurta vigoureusement du poing à la porte.

Une fenêtre s'ouvrit à l'unique étage de la rustique hôtellerie.

— Vite ordonna, le voyageur, un abri et une poignée d'avoine ou de seigle pour mon cheval !

Un instant s'écoula. Le chevalier donna un coup d'épaule dans le battant de la porte, prêt à l'enfoncer s'il le fallait.

Les minutes valaient des heures, il le comprenait.

Une barre, des verrous furent alors retirés, et le large portail s'ouvrit.

Le voyageur laissa tomber son regard investigateur sur l'aubergiste.

Cette hésitation, ces délais ne lui disaient rien de bon.

— As-tu un cheval chez toi ? Je te le loue, ou mieux je te l'achète le prix que tu voudras.

L'hôtelier considéra son visiteur avec une attention singulière.

Et prenant un ton pleurard :

— Hélas ! non. Je ne suis qu'un pauvre homme. Un cheval, c'est trop cher pour moi !

— Tu en avais cependant plusieurs à la disposition des voyageurs qui en avaient besoin, la dernière fois que je me suis arrêté chez toi.

L'aubergiste se troubla, balbutia quelque excuse inintelligible. Pais :

— C'est vrai. Autrefois, oui, monseigneur. Mais depuis les troubles, des partisans sont passés et m'ont tout pris, oubliant même de m'indemniser, hélas !

Une expression de souffrance profonde parut sur les traits du chevalier. Le secours sur lequel il avait compté lui faisait défaut. Et son cheval lui paraissait incapable de le porter plus loin.

Il renferma pourtant en lui son angoisse :

— L'écurie ? demanda-t-il d'un ton bref.

L'homme hésita, cherchant évidemment à gagner du temps.

— Par ici, dit-il enfin sous le coup d'œil de commandement de l'étranger.

Et saisissant la bride du cheval :

— Que Votre Seigneurie veuille bien entrer dans la salle de l'auberge : je vais conduire sa monture à l'écurie et lui donner sa provende.

— Merci : je l'y conduirai moi-même.

L'hôte se mordit les lèvres.

— Seigneur un homme de votre qualité !

— Guide-moi ! appuya le chevalier.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 30 JUIN 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

LIII

L'OCCASION

(Suite)

—Je la tiens ! se dit-il, j'en ferai ce que je voudrai. C'est un merveilleux outil qu'une main prévoyante, mais cachée, a placé près de moi.

Puis, tout haut :

—J'ai hâte, au contraire, de vous avoir à mon service et de vous faire une existence des plus enviables. Seulement, avant d'en arriver là, il me faut triompher de certaines difficultés qui exigent votre concours.

Comme il tardait à s'expliquer :

C'était donc bien grave ?

—Après ? fit-elle.

—Il importe, dit-il enfin, que je sois renseigné d'une façon exacte sur la santé de Mme de Fallière. Oh ! vous ne moirez pas longtemps à son service. Elle est flambée, archi flambée.

Il disait cela sans ombre d'émotion.

L'idée de cette mort prématurée le plongeait d'habitude dans le ravissement.

—Après ? répéta Césarine.

—Voilà. C'est bien simple : dès que la comtesse aura rendu son âme à Dieu, vous m'expédiez une dépêche, poste restante, à Gabès, où je m'arrangerai de façon à être averti de suite. Sans perdre une minute, je viendrai régler mon affaire à Châteauroux et nous filerons ensemble en Tunisie.

Malgré toute l'horreur que lui inspirait ce rôle, la Rassajou s'y résigna. Elle ne voyait aucune issue à sa situation.

Elle lui dit, monsieur Jacques, dit-elle, que vous me tiendrez

—Jurez.

vos promesses. — Virieu ! j'espère bien qu'avant une année,

—C'est juré, dit-il, à l'abri des soucis.

nous serons, l'un et l'autre, à Châteauroux avec une lettre secrète

Le lendemain, il l'expédiait à Châteauroux avec une lettre secrète

pour Mme de Fallière. — de son fils, Césarine, tout en larmes, lui

Au moment de se séparer, dit-il, de vous dire adieu.

demanda la permission de l'embrasser. — Je suis avec une bonhomie jouée.

—Mais comment donc ! la ma

Allez-y !

Et il lui tendit la joue. — Voilà ce que c'est.

—Et maintenant, ajouta-t-il, ouvrez. — Brémont vint avec re-

cherche, débarquait au Havre, chez William Clakay.

Marcel, prévenu par dépêche, l'attendait.

Il le reçut dans sa chambre.

—Le patron est sorti, dit-il, nous avons le temps de causer, il ne renrera pas avant cinq heures. Tu as bien fait d'accourir à mon premier appel : M. Clakay aime les gens résolus.

Après avoir parlé longuement de l'affaire de Tunisie, le poète ne manqua pas d'adresser des reproches à son ancien condisciple de la pension Lambert.

—Tu aurais dû, lui dit-il, me prévenir par dépêche de la mort de notre pauvre maître. En voyageant de nuit, j'avais le temps d'arriver pour les obsèques. C'était un devoir sacré à remplir.

—J'ai cru bien faire, déclara Jacques d'un ton dégagé. Du reste, tu n'avais rien à y gagner : le père Lambert ne t'en aurait pas plus dit à toi qu'à moi. Il n'avait déjà plus conscience de rien. Il s'est éteint sans avoir proféré une parole intelligible.

—Là n'est pas la question. Tu mets toujours l'intérêt en avant. La vérité est que, ce jour-là, je ne me trouvais pas à mon poste et que c'est de ta faute, puisque M. Lambert m'avait fait appeler par dépêche et que tu savais mon adresse au Havre.

—Je le regrette profondément, dit Jacques. N'en parlons plus et laisse-moi te remercier du fond du cœur d'avoir pensé à moi pour cette entreprise tunisienne.

—Tu me remercieras si cela réussit à ton souhait.

Jacques, qui tenait à se renseigner avant d'aborder le patron, posa cent questions au poète, notamment celle-ci :

—Alors, tu as de l'influence sur le patron ?

—Oui, et pour cause. En Touraine, j'ai sauvé sa fille, Augusta, qui a failli périr dans un accident.

—Sa fille ! Et il ne t'a pas offert la forte somme ?

—Si, mais j'ai refusé.

—Toujours le même ! Ah ! tu es bien heureux de ne pas avoir de besoins ! Tu es un sage de naissance.

William Clakay venait de rentrer.

—Attends-moi ici, dit Marcel, je vais avertir le patron que tu es arrivé.

Resté seul, Jacques crut devoir employer son temps en examinant les papiers épars sur le bureau du poète.

Dans le buvard, il trouva le début d'une pièce de vers, intitulée : *Celle que j'aime*.

Le ton de la poésie était d'une telle exaltation, d'une telle sincérité que Jacques en conclut que le fils de Mme de Fallière était amoureux.

Amoureux de qui ?

—Je le saurai bientôt, se dit Jacques en remettant tout en place. Marcel revint tout souriant.

—Le patron t'attend. Il a déjà étalé ses dossiers sur son bureau. Tout va bien. Il te retiendra à dîner, ce soir. Tu verras mon élève.

—Verrai-je aussi Mlle Clakay.

—Oui. Je lui ai déjà parlé de toi.

—Est-elle jolie ?

La question déplut fort à Marcel qui, au lieu de répondre, s'écria :

—Suis-moi, le patron a déjà commencé à s'impatienter.

En entrant dans le cabinet de travail du millionnaire, Jacques Brémont sut se composer un visage d'honnête homme.

Il plut à première vue à Clakay qui, absorbé par son projet, était enchanté d'avoir sous la main un des meilleures élèves de l'Institut Agronomique de France.

Malgré les laissses et remonta travailler au portrait d'Augusta.

Comme il l'avait prévu, il retrouva Jacques au dîner de famille.

—Votre ami, lui dit le patron, est l'homme qu'il me faut. Il a parfaitement compris l'affaire. Nous partirons pour Gabès dans une huitaine, après avoir fait nos acquisitions à Paris. Il n'y a plus une minute à perdre.

Marcel présenta Jacques à Augusta, puis à son élève.

Le soir en quittant l'hôtel du millionnaire, le fils de Rassajou se disait avec ivresse :

—Je tiens la fortune. Elle sera complète si je parvenais à me faire aimer de la belle Augusta. Malheur à celui qui me barrerait le chemin !

LIII

A CHATEAURoux

Pour des causes que nous ferons bientôt connaître, l'enquête de Briollet en vue de retrouver la Rassajou n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru tout d'abord.

Partis en Algérie à la recherche de François, le reporter resta un mois sans donner de nouvelles.

Enfin, Maxime reçut de lui une lettre ainsi conçue :

« Cher baron,

« Excusez mon long silence.

« Trouver François Bréguet dans le désert n'était guère plus facile que d'y dénicher une aiguille dans le sable.

« Aborder ce grand personnage et lui parler à cœur ouvert présentait des dangers. Il pouvait considérer cette interview comme étant de très mauvais goût dans ses États et me faire fusiller sans autre forme de procès.

« Vu l'impossibilité de tourner les obstacles, je les ai abordés de front.

« Je n'ai pas eu à m'en repentir.

« François Bréguet m'a fait les honneurs de son palais et a bien voulu m'écouter.

« Ma voix tremblait légèrement à la fin de mon discours.

« — Raviserez-vous, m'a dit ce personnage digne des contes de Mille et une Nuits, je vois que j'ai affaire à un honnête homme et que je puis le laisser retourner d'où il vient. »

Il m'a donné certains renseignements des plus précieux pour nos recherches. Quant au fond de l'affaire, il ne sait rien, ayant quitté Genty-le-Loup à l'âge de dix ans.

« Nous avons de quoi nous débrouiller. Je tiens la piste de la Rassajou.

« Permettez-moi de me reposer quelques jours à Tunis et de visiter, pour mon plaisir, ce beau pays.

« Toutes mes amitiés à vous et à M. Pierre Sorlac. »

Comme on le voit, Briollet était arrivé à découvrir la nouvelle personnalité du neveu des Rassajou.

Nous le montrerons bientôt à l'œuvre et on verra quelles étaient les fertiles ressources de cet homme avisé et actif.

En attendant la solution du mystère, Pierre Sorlac vivait relativement heureux auprès de Rose.

Une grande amélioration s'était produite dans l'état de santé de Mme Petitot. La paralytique avait recouvré l'usage de la parole. Soutenue par Rose, elle pouvait faire quelques pas dans sa chambre, passer de son lit à sa chaise longue.

Le docteur Cartier espérait sinon la guérir, au moins lui rendre l'existence supportable.

Les premières paroles de Mme Petitot trahirent sa préoccupation secrète.

—Est-ce que M. Jacques Brémond, demanda-t-elle au docteur, vient souvent chez la comtesse de Fallière ?

—Non, madame, répondit le praticien, Je crois même qu'il n'y reviendra jamais.

Et il raconta dans quelles circonstances il avait cru devoir faire comprendre à ce jeune homme que ses visites étaient nuisibles à la malade.

Mme Petitot laissa éclater dans ses yeux la joie que lui causait cette nouvelle.

A Lucile, qui venait la voir tous les deux jours, elle recommanda de lui envoyer sa mère le plus tôt possible.

Tout justement, la veille, Mme de Fallière s'était rendue à Paris chez Jacques Brémond.

Elle accourut à l'appel de sa vieille amie, qui pria Rose de les laisser seules.

—Je voulais, dit Mme Petitot, vous demander si vous êtes contente de votre fils.

—Très contente. Il a eu, pendant ma dernière crise, une pique avec le docteur Cartier ; mais c'est sans importance, Jacques a sa place, de droit, à mon foyer, et j'espère le voir souvent à partir du mois prochain. Mon notaire l'a recommandé à un de ses clients de La Châtre. Bref, Jacques consent à quitter Paris pour gérer au Berry une exploitation agricole. Je le verrai à l'œuvre et si, comme j'y compte, il se montre à la hauteur de sa tâche, je lui achèterai le domaine.

Mme Petitot était consternée d'apprendre que Jacques Brémond allait se rapprocher de la comtesse.

Son visage, immobilisé par la terrible maladie, n'en laissait rien voir, mais le regard indiquait une vive inquiétude.

Suivant les ordres du docteur, Mme de Fallière ne resta pas plus de cinq minutes auprès de la paralytique.

Après de son départ, Rose s'aperçut que bonne-maman pleurait. Elle devina qu'il avait été question de Jacques Brémond dans l'entretien des deux amies.

Quant à l'octogénaire, elle ne pouvait se douter que Rose connaissait la lettre de François Brégeat. Cette lettre, elle l'avait retrouvée dans sa poche et fait brûler, sous ses yeux, par sa femme de chambre.

Mme Petitot n'en était pas moins en proie à de cuisants remords.

Tout lui donnait de se confesser à Mme de Fallière et de lui rendre son vrai fils.

Pourquoi tardait-elle à accomplir ce devoir ?

Elle se disait que Jacques Brémond démasqué se retournerait contre elle, contre Rose.

Elle avait peur de ce bandit.

Elle ne pouvait plus compter sur la protection des Borianne, Rose lui avait fait croire que le père de Maxime refusait son consentement au mariage et qu'elle en avait profité pour rompre définitivement avec son fiancé.

Mme Petitot ne voyait plus qu'une issue : vendre ses propriétés de Châteauroux et partir avec ses deux enfants.

Elle n'avait pas été sans remarquer combien, depuis sa maladie, la tendresse s'était développée entre Pierre et Rose.

—Je les marierai loin d'ici, se disait-elle, je les mettrai à l'abri de ce passé maudit. Au besoin, je ferai un dernier sacrifice pour leur assurer le silence de la Rassajou et les préserver des chantages de Jacques Brémond.

Elle était à cent lieues de soupçonner que Rosita Speranza savait le mystère de sa naissance, qu'elle l'avait confié à Pierre, et qu'enfin elle s'était fait une arme contre les Borianne.

Quelques jours après la visite de Mme de Fallière, Lucile arriva toute attristée chez son amie.

Profitant de ce que la paralytique s'était endormi, Rose peignait dans son atelier.

Du premier coup d'œil, elle devina que Lucile avait une cause de préoccupation.

—Comme tu as l'air sombre ! lui dit-elle.

—Il y a de quoi ! Figure-toi que maman a fait venir de Paris une domestique pour remplacer notre vieille Madelaine, qui était si dévouée et en même temps si avenante. Or, cette femme est d'une tristesse navrante, je la crois honnête et travailleuse ; mais elle porte avec elle un chagrin qui l'a vieillie de bonne heure. Rien qu'à la voir, j'éprouve un sentiment de malaise indéfinissable. Ses traits

anguleux, ses yeux creusés par les larmes, ses cheveux tout blancs, tout indique en elle une victime de la fatalité.

Ce portrait, si vigoureusement tracé par Lucile, avait fait tressaillir Rose.

—Comment s'appelle cette malheureuse ?

—Augustine Virieu. Elle est veuve.

—Fait-elle bien son service ?

—Parfaitement ; mais je te le répète, elle a apporté la désolation dans notre maison, qui n'est plus déjà si gaie. Tu crois peut-être que j'exagère. Sous prétexte de commission, je te l'enverrai demain et tu verras que je suis au-dessous de la vérité.

Cet incident préoccupa vivement Rose.

Elle y pensa toute la soirée et en rêva la nuit.

Tout justement, le matin, à son réveil, Mme Petitot lui fit cette recommandation :

—J'attends d'un jour à l'autre la visite d'une pauvre femme que je tiens absolument à recevoir. Elle est d'un certain âge ; elle a les cheveux tout blancs. Tu la reconnaîtras à ce signalement ; car il est fort possible qu'elle ne veuille pas donner son nom. Promets-moi de ne pas l'éconduire.

—Je vous le promets, bonne-maman.

—C'est bien, je compte sur ta parole.

Un instant après, durant le premier déjeuner du matin, Pierre disait à Rose :

—Comme tu le supposes, la femme aux cheveux blancs, la malheureuse qui a si souvent hanté tes rêves depuis sa première visite à Mme Petitot, est probablement ta mère. J'ai la conviction qu'elle reviendra ici un jour ou l'autre. Si elle arrivait en mon absence, envoie-moi chercher. Il faut que je lui parle, il faut que je contrôle les affirmations de François Brégeat.

—Pourquoi la tourmenter ? dit Rose. N'a-t-elle pas assez souffert ! Mon seul désir est de lui épargner les privations, de lui adoucir ses derniers jours.

—Sois tranquille, Mme Petitot a pourvu à ses besoins. Les questions que j'ai à poser à ta mère sont d'un tout autre ordre. Promets-moi de m'avertir si elle vient en mon absence.

—Tu y tiens beaucoup ? . . .

—Absolument.

—C'est promis ; mais, je t'en supplie, sois humain envers celle qui s'est sacrifiée en m'abandonnant. Il y a là un exemple d'abnégation qui mérite tous les pardons.

Pierre faillit se trahir en laissant échapper ces paroles :

—Une abnégation dont aucune mère ne serait capable !

Rose se décida à lui faire part de ces soupçons sur l'identité de la nouvelle domestique de Mme de Fallière.

Elle lui répéta les confidences de Lucile au sujet de la funeste impression que cette femme lui causait.

—On lui reproche d'être triste, dit-elle ; mais comment ne le serait-elle pas après tout ce qu'elle a souffert et ce qu'elle souffre encore. Elle aura voulu se rapprocher de moi, dans l'espoir de m'apercevoir de temps en temps.

—Ce n'est pas possible ! s'écria Pierre. Qui l'aurait mise en relations avec la comtesse ? Il y a une simple coïncidence de signalement. Dans tous les cas, envoie-moi chercher immédiatement si, ce qui me paraît impossible, la veuve Virieu n'était autre que ta mère. J'aurais en ce cas des renseignements du plus haut degré à exiger d'elle.

Exiger ? le mot parut excessif à Rose, qui regrettait déjà d'avoir averti Pierre.

Elle retourna auprès de Mme Petitot.

—Je me sens beaucoup mieux ce matin, lui dit la paralytique. Déjà, hier, j'ai fait huit pas dans ma chambre avant de regagner ma chaise longue. J'en veux faire une vingtaine aujourd'hui et m'asseoir dans mon fauteuil, comme autrefois, auprès de la fenêtre.

Il fallut en passer par sa volonté.

De la fenêtre, l'octogénaire suivait les entrées et sorties de la maison.

Elle y apportait une telle attention qu'on eût dit qu'elle guettait quelqu'un.

Les malades ont de ces pressentiments.

Soudain, vers onze heures, Mme Petitot poussa un cri d'étonnement.

—La pauvre femme que j'attends, dit-elle à Rose, vient d'entrer. Amène-la-moi de suite et laisse-nous un bon quart d'heure.

Il ne restait à Rose qu'à obéir à cet ordre.

Elle descendit au salon où on venait de faire entrer Césarine, qui apportait une lettre de la part de Lucile.

La Rassajou tremblait d'effroi dans cette maison où elle s'était déjà présentée d'une façon aussi mystérieuse.

A la vue de Rose, sa pâleur augmenta.

—Mademoiselle de Fallière, dit-elle, d'une voix faible, m'a chargée de vous apporter cette lettre. Elle attend la réponse.

Tout tournait autour d'elle.

Elle se laissa choir sur une chaise.

— Vous paraissez souffrante, lui dit Rose, qui avait peine à retenir ses larmes.

Césarine fut frappée du ton de commisération sur lequel la jeune fille avait prononcé ces mots.

Elle la remercia par un long regard où se peignaient mille pensées confuses.

— J'ai marché trop vite, dit-elle, cela m'a essoufflée. Me voilà déjà remise.

Rose prit connaissance du billet.

Son amie s'était contentée de lui demander deux couleurs qui manquaient à sa palette.

— C'est bien, dit Rose, je vous remettrai tout à l'heure la réponse. En attendant, veuillez me suivre chez Mme Petitot qui vous a reconnue de sa fenêtre et désire vous parler.

Césarine était stupéfaite de ce qu'elle ne lui adressait aucune question au sujet de sa visite précédente.

Comme elle avait peine à monter l'escalier, tellement le cœur lui battait, Rose la soutint avec la plus grande sollicitude.

— J'ai une recommandation très importante à vous faire, lui dit tout bas la jeune fille, gardez-vous de révéler à Mme Petitot que vous êtes en service à Châteauroux. Faites comme si vous veniez prendre de ses nouvelles. Vous n'ignorez pas qu'elle est tombée en paralysie. Elle va un peu mieux ; mais la moindre secousse pourrait la faire retomber au plus bas. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, dit Césarine qui marchait de surprise en surprise.

Rose l'introduisit auprès de bienfaitrice et se retira, comme c'était convenu.

— Asseyez-vous, Césarine, dit la paralytique. Je vois à votre mine que vous avez encore beaucoup souffert.

— Ne parlons pas de moi, bonne madame. Je donnerais ce qui me reste de vie pour vous rendre la santé.

— J'ai été bien éprouvée.

Elle lui raconta la visite de François Brégent et lui dépeignit les angoisses par lesquelles elle avait passé.

— Nous sommes perdues ! dit la Rassajou. François a les plus mauvais instincts. Il reviendra vous demander de l'argent.

— Ce n'est pas mon opinion. Je ne sais ce que fait en Afrique votre aventurier de neveu ; mais je suis convaincu de sa sincérité, de sa loyauté. Le danger ne nous viendra jamais de lui, mais d'un autre qui vous tient beaucoup plus au cœur.

— Jacques, n'est-ce pas ? Auriez-vous appris du nouveau ?

— Non ; mais j'ai tremblé pour Mme de Fallière, en apprenant que son médecin désespérait de la sauver, lors de sa dernière crise, et que votre fils était auprès d'elle.

— Que pensiez-vous donc, madame ?

— Je n'ose vous le dire, à vous, qui êtes la mère de l'imposteur.

— Vous le croyez donc capable d'un crime ?

— Eh bien ! oui, et il me tarde de sortir de cette situation horrible. Dans quelques semaines, dès que mes forces me le permettront, je quitterai ce pays, je m'enfuirai avec mes deux enfants, et je ferai savoir toute la vérité à la comtesse. Elle aura pitié de moi, elle nous gardera le secret. Elle ne saurait d'ailleurs tenter aucune poursuite contre votre fils. Elle sera trop heureuse d'avoir retrouvé le sien. Si j'ai tant hésité à remplir ce devoir, c'est surtout dans l'intérêt de Rose, dont je ne voudrais révéler l'identité à l'âme qui vive.

— Dieu veuille, dit la Rassajou, que tout se passe aussi bien que vous le supposez. J'aurais préféré me charger moi-même de réparer le crime de mon fils. Je connais Marcel, il est bon et généreux. Je puis me confier à lui. Il pardonnera à Jacques et prendra ses précautions pour que vous ne soyez en rien mêlé à l'affaire.

— Pourquoi tardez-vous à agir ?

— Parce que mon fils est sans ressources.

— Demandez-moi ce que vous voudrez. Voulez-vous cinquante mille francs ?

— Oh ! non, bonne madame, pas maintenant. Plus tard je ne dis pas, si mon fils pensait à se ranger. Pour l'instant, il faut qu'il se décide à gagner sa vie.

— Il ne fera jamais rien de bon !

— Vous vous trompez, madame. Jacques n'est point paresseux. C'est l'ambition qui l'égare. Il lui fallait un emploi avantageux, il l'a trouvé.

— Oui, je sais, à La Châtre, tout près de Mme de Fallière, dont il convoite les cent mille francs.

— Rassurez-vous, Jacques n'accepte pas cette place. Il partira après-demain pour la Tunisie où l'un de ses anciens professeurs de l'Institut Agronomique l'envoie gérer un vaste domaine. Il aura cinq cents francs par mois et une part dans les bénéfices.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument. Il a écrit à ce sujet à Mme de Fallière. Il ne viendra même pas à Châteauroux.

Et, se conformant strictement à la recommandation de Rose, la Rassajou ajouta :

— Je suis venue vous annoncer ces bonnes nouvelles. Rien ne

presse. Attendons que Jacques soit bien installé dans sa place, et sans qu'il puisse sans doute, j'avertirai M. Marcel, j'obtiendrai son pardon, Jacques ne saura même pas d'où le coup sera parti. N'ayant à compter que sur lui, il n'en sera que plus sérieux.

— Et vous, ma pauvre femme, que deviendrez-vous ?

— Je rejoindrai Jacques. Il faudra bien qu'il me garde auprès de lui. Il m'a d'ailleurs promis de me rappeler le plus tôt possible.

— Puissiez-vous ne pas vous illusionner sur sa conversion !

— J'ai pleine confiance, répliqua la Rassajou. Aussi, je vous supplie de me laisser régler moi-même l'affaire Marcel.

— C'est entendu, ma pauvre femme. Et que ce soit le plus tôt possible. Si vous réussissez, vous m'aurez enlevé un gros poids de la conscience. Ne manquez pas de m'informer du résultat de votre intervention.

— Accordez-moi trois semaines de répit, le temps de laisser mon fils s'installer en Tunisie, où Marcel j'en suis sûr, le laissera bien tranquille. Il est si bon, si humain, M. Marcel ! Il aura pitié de moi et fera grâce au coupable.

— Dieu vous entende !

Comme Césarine se levait, décidé à se retirer, Mme Petitot la pria de prendre sur la cheminée une petite clef qui ouvrait les tiroirs de son secrétaire.

— Rendez-moi le service, dit-elle, d'ouvrir le tiroir de gauche.

Césarine obéit.

— Prenez mon port-feuille, ouvrez-le.

Ce portefeuille contenait une dizaine de mille francs en billets de banque.

— On ne fait rien de bon sans argent, dit Mme Petitot. Partageons cette petite somme. Elle vous facilitera vos allées et venues, vos démarches. Et puis, je ne veux pas que vous soyez esclave chez les autres, même chez votre fils.

— Vous êtes trop bonne, dit Césarine, qui n'osait déplier la liasse des billets de banque.

— Faites vite, Rose va venir. Il est inutile qu'elle sache que je vous ai donné de l'argent.

Césarine accepta avec joie.

Toute rougissante de plaisir et de confusion, elle détacha cinq billets de mille et les serra dans son carnet. Puis elle remit en place le port-feuille, ferma le tiroir et reposa la clef sur la cheminée.

Au même instant, on frappa à la porte.

— Entrez, dit Mme Petitot qui avait reconnu le pas de Rose.

Celle-ci n'avait pas perdu de temps. Pierre, prévenu par elle, était accouru et se tenait en embuscade au salon.

Mais avant de mettre sa mère en présence de l'ingénieur, Rose tenait à remplir un devoir qu'elle considérait comme sacré.

— Reconnais madame, lui dit la paralytique, et laisse-moi seule une petite heure. Je vais tâcher de dormir.

Tout s'arrangeait à souhait.

A peine sortie, Rose prit amicalement Césarine sous le bras.

— J'ai à vous parler, lui dit-elle, veuillez passer dans ma chambre. Marchons doucement, pour que Mme Petitot ne s'aperçoive de rien.

La Rassajou tenta une diversion, donc le but manifeste d'éviter cette entrevue.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, je me suis gardée de faire connaître à cette pauvre dame que la comtesse de Fallière m'a prise à son service.

— C'est bien ! mais il ne s'agit pas de cela. Entrez, je vous prie.

Rose avait ouvert la porte de sa chambre. Elle y attira Césarine, qui paraissait en proie à une vive inquiétude.

Dès qu'elles furent seules, à l'abri des regards indiscrets, Rose tomba aux genoux de la visitante et, laissant couler ses larmes :

— Je sais tout, dit-elle. Je n'ignore pas le sacrifice que vous avez fait pour m'assurer une existence tranquille. C'était trop vous demander. Je vous dois une part de mon affection. Je vous prouverai que votre fille n'est pas une ingrate.

Après une telle révélation, la Rassajou aurait dû ouvrir ses bras à Rose, la serrer contre son cœur et lui témoigner la joie qu'une mère peut éprouver en embrassant sa fille après une aussi cruelle séparation.

Elle restait immobile, les yeux dilatés par l'angoisse.

Pas un mot d'amour ne s'échappa de sa bouche.

Rose se releva, tout attristée par cette inexplicable indifférence.

Césarine comprit sans doute ce que son attitude avait d'étrange.

— Mon enfant, dit-elle enfin, c'est vrai, vous me devez votre bonheur. Sans moi, vous auriez péri sous les coups du monstre dont on m'a accusée à tort d'être la complice. Du fond de mon cachot, j'ai toujours pensé à vous, je me réjouissais de vous avoir trouvé une seconde mère. J'ai fait ce que je devais faire, et je ne regrette rien.

Et comme Rose lui ouvrait ses bras, elle se laissa embrasser par elle mais elle ne lui rendit qu'un baiser froid, embarrassé, fuyant.

— Que puis-je faire pour vous être utile ? lui demanda la jeune fille. D'abord, je ne veux pas que vous restiez un jour de plus en domesticité. Je ne possède rien par moi-même, mais j'ai un ami qui me prêtera, qui me donnera de quoi vous assurer l'indépendance.

Cet ami n'est autre que le fils du docteur Sorlac. Il sait tout ; car je n'ai aucun secret pour lui.

— Quelle imprudence ! fit la Rassajou. Ainsi, vous lui avez parlé de Jacques ?

— Non, ma mère. Je n'ai parlé que de moi. Il le fallait. Des circonstances impérieuses m'y ont obligée, mais tout me fait un devoir de ne révéler à qui que ce soit l'hérédisme avec lequel vous avez abandonné mon frère pour lui assurer, comme à moi, une existence heureuse. Sait-il maintenant ce que vous avez souffert pour nous ?

— Il ne le saura jamais, j'espère.

— Pourtant, vous vous êtes rapprochée de lui. C'est Jacques, n'est-ce pas, qui vous a recommandée à Mme de Fallière ?

— Comment le savez-vous ?

La Rassajou lui avait posé cette question sur le ton d'un indicil le effroi.

— Depuis un mois, répondit Rose, j'ai beaucoup réfléchi. Me souvenant de vos deux visites mystérieuses à Mme Petitot, j'ai deviné que vous étiez venue ici recommander Jacques à Mme Petitot, qui l'a placé sous la protection de Mme de Fallière et le regrette maintenant, n'est-il pas vrai ?

La Rassajou se rassura : Rose ne savait rien de l'imposture.

— C'est bien cela, dit Césarine, mon fils est mal jugé par Mme Petitot. Il ne tardera pas à lui prouver qu'il vaut mieux que sa réputation.

— Je le souhaite. Dans tous les cas, j'entends que vous viviez tranquille, sans être obligée de travailler chez les autres. J'en ai parlé à Pierre, qui m'approuve et qui désire causer avec vous à ce sujet.

Césarine fit un geste d'impatience.

— Je vous en prie, mon enfant, épargnez-moi cet entretien. Vous n'avez pas à vous occuper de moi, Mme Petitot pourvoit à mes besoins. Je quitterai Châteauroux dès ce soir et j'irai m'installer sous peu de jours, loin, bien loin d'ici, auprès de mon fils.

Elle embrassa de nouveau Rose.

— Combien je vous suis reconnaissante, mon enfant, de ne pas avoir parlé de Jacques à M. Sorlac ! Jacques n'aura bientôt plus besoin d'aucune aide. Il est sauvé, grâce à son intelligence, à ses capacités.

Elle en avait plein la bouche.

— Il m'est impossible, dit Rose, de vous éviter un entretien avec M. Sorlac. Il vous attend au salon.

— Quo veut-il de moi ?

— Je m'en doute. Il vous demandera quelle est la personne qui vous a mise en rapport avec Mme de Fallière. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous reconnaissiez que c'est Jacques Brémont. Cela ne compromettra rien. Descendons, je vous prie.

Césarine se laissa conduire au supplice.

Elle maudissait intérieurement ce François Brémond qui, pour emprunter vingt mille francs à Mme Petitot, lui avait tout révélé.

Quelle ne fut pas la surprise de Rose en voyant au salon, à côté de Pierre, le baron de Borianne, dont la pâleur extrême la frappa.

Maxime se leva et la salua sans dire un mot.

— Rose, dit Pierre, je te prie de nous laisser seuls avec Mme Virieu, à qui nous avons à poser diverses questions.

Elle se retira, très effrayée par le ton solennel sur lequel son grand frère lui avait fait cette prière. La présence du baron, en cette circonstance, lui paraissait inexplicable.

Maxime, habitué à la parole et familier avec les robes de la justice, avait préparé son café.

— Césarine Rassajou, dit-il à l'ancienne condamnée de l'abbaye surgissante, connaissez-vous mon nom ? Je suis le fils du vicomte de Borianne.

Les deux amis dardaient sur elle des regards ardents.

À ce nom de Borianne, la Rassajou frissonna de la tête aux pieds. Son visage devint blême.

Maxime ne perdit pas une seconde.

— Votre trouble est déjà un aveu, dit-il. Allons ! complétez-le par la parole. Une pauvre femme est venue dans votre auberge en 1871. Votre mari l'a assassinée et...

— Non ! non ! s'écria Césarine, je ne vous connais pas ! Ce que vous venez de dire est une invention infâme ! N'ai-je pas souffert pendant dix-neuf ans, en prison, pour qu'on vienne m'accuser d'un nouveau crime ?

Et elle ajouta avec une colère croissante, une rage sourde :

— J'ai payé ma dette à la justice, je suis libre, de quel droit vous faites-vous mes juges ?

Elle se dirigeait d'un pas rapide vers la porte ; mais les deux jeunes gens lui barrèrent le passage et, la prenant chacun par une main, l'entraînèrent au fond du salon.

— Vous ne voyez donc pas, madame, dit Maxime, que l'exagération même de vos protestations est un nouvel aveu. Écoutez, j'ai étudié votre procès aux assises du Puy et je crois à votre innocence. Il n'est nullement question de vous faire retomber sous la main de la justice. Ce que je veux savoir et ce que je saurai certainement,

c'est la vérité sur la naissance de Rose. Rose n'est pas votre fille ! À qui l'avez-vous prise ?

Réponds-moi toutes ses forces, Césarine se dégagea de leur étreinte :

— Vous êtes fous ! s'écria-t-elle, je veux partir d'ici. Faites-moi place !

Ses cris déchirants furent entendus de Rose, qui accourut à son secours.

— Cette femme dit-elle, est sous mon toit. Elle a droit à ma protection. Elle réclame sa liberté. Laissez-la sortir, je vous l'ordonne !

Pierre et Maxime durent se soumettre.

Césarine en profita pour s'enfuir de cette maison où elle venait de subir une de ses plus dures épreuves.

Et Maxime ne put s'empêcher de lui crier :

— Venez m'échapper pour cette fois ; mais je vous retrouverai !

Césarine et Pierre, le baron de Borianne adressa à Rose un regard effrayant.

— Si vous saviez, lui dit-il, pourquoi je suis ici, vous me plaindriez ! Vous le savez bientôt et vous comprendrez ma torture.

Il sortit lentement, reconduit par Pierre, qui échangea avec lui une longue étreinte.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Rose à son grand frère.

— Ne me demandez rien, répondit-il. J'ai promis le secret à Maxime.

— Qu'est-ce qu'il a exigé de ma mère ?

— N'importe pas. Dans quelques jours peut-être, je pourrai parler. Et, sans attendre une nouvelle question, il sortit précipitamment.

## LIV

## SECOND CRIME

Ce même jour, une surprise était réservée à Jacques Brémont, occupé à faire ses préparatifs de départ pour la Tunisie.

Déjà, la veille, sa concierge lui avait fait cette confidence :

— Écrivez-vous, monsieur, que la police rôde autour de chez nous. Un habillé d'agent en bourgeois est venu me demander des renseignements sur votre domestique, sous le prétexte qu'il doit le prendre à son service. Pas fort l'agent. Moi, qui sais que la mère Virieu est partie en province, je me suis méfiée et j'ai dit à l'agent : "Comment s'appelle l'ancienne domestique de M. Brémont ?" Cette question l'a intrigué. Il a prétendu que le nom de cette femme lui échappait, qu'il était sujet à des absences de mémoire. Bref, je lui ai donné de bons renseignements sur la mère Virieu. Il les a inscrits sur son carnet, puis il m'a demandé où elle servait présentement. De fait, la mère Virieu ne me l'a pas dit, ce qui m'a permis de congédier l'agent.

Cet incident plongea Jacques dans l'inquiétude. Il avait tant à craindre pour lui-même qu'il regrettait de ne pas être déjà sur le chemin de Gabès.

— Êtes-vous sûre, demanda-t-il à la concierge, que cet homme est un agent de police ?

— Par bien ! Il est attaché au commissariat du quartier. Tout le monde le connaît. On l'appelle le *Frisé*, à cause de ses cheveux noirs qui tombent naturellement.

— Si cet agent revient, prévenez-moi de suite.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Brémont.

Jacques était si préoccupé par cette démarche de la police qu'il pensa un instant à partir pour Châteauroux. Il avait hâte de savoir si la mère Virieu était à son poste.

Le temps lui manquait.

Invité à dîner chez William Clakay, qui avait cent recommandations à lui faire, il ne pouvait s'en dispenser.

Le père Clakay était un homme à cultiver avant sa plantation de Tunisie.

Jacques avait eu, par son bagout et aussi par l'étalage adroit de ses connaissances théoriques en agriculture, se concilier l'estime de sir William Clakay.

Tous deux devaient s'entendre pour les dernières commandes de matériel à exécuter sur place.

Jacques en avait fait le devis avec une stricte remarquable.

Rien ne pouvait plaire davantage à un Américain pour qui les chiffres paient tout.

— Votre ami avait dit sir William Clakay au poète Marcel, est un esprit pratique et entendu. Vous avez beaucoup à gagner en marchant sur ses traces ; car le positif, le palpable en un mot, se retrouve aussi bien dans les Lettres que dans les Sciences. Vous aussi, vous avez un beau terrain à cultiver, un terrain supérieur au mien puisque vous pouvez le transporter en tous pays. Il s'agit de votre imagination. Croyez-moi, ne vous attardez pas en rêveries



inutiles, en projets irréalisables. Choisissez de la bonne graine, semez et récoltez.

Cela était dit sur un ton qui prouvait en quelle estime le millionnaire tenait son ingénieur agronome et combien il le trouvait supérieur au percepteur d'Arthur.

Marcel ne s'en formalisa nullement.

En fait de projet, il n'en cultivait qu'un seul, celui de rester le plus longtemps possible auprès d'Augusta.

Cette campagne de Tunisie lui assurait au mois deux ans de bonheur.

Il emploierait ses loisirs à chanter les louanges de l'aimée et à peindre avec des rimes la nature luxuriante de son paradis.

Durant le dernier dîner qu'il fit en famille à Paris et où Jacques avait été invité, il admira avec quel art son ancien camarade de la pension Lambert savait écouter et approuver le patron.

Toutefois il ne fat pas sans remarquer les regards languoureux que le jeune conquérant adressait à Augusta, laquelle baissait immédiatement les yeux avec un embarras visible.

Cette manœuvre qui, pour un rival, a toujours son importance, fit regretter à Marcel d'avoir introduit le loup dans la bergerie.

Le lendemain matin Jacques sortit de bonne heure, tant pour achever ses commandes, que pour se monter la garde-robe coloniale.

Le patron avait fait royalement les choses en lui remettant une somme de trois mille francs comme frais de déplacement.

A son retour, rue de Chevreuse, le premier soin de l'ingénieur fut de demander à sa concierge s'il y avait du nouveau.

—Pardon, monsieur, le Frisé est revenu. Il a demandé après vous. Il reviendra tantôt.

—Vous a-t-il chargé de m'avertir ?

—Oui, monsieur Brémoud.

Cette réponse rassura le fils de Rassajou.

Du moment que la police agissait à visage découvert, c'est qu'il n'avait rien à redouter d'elle.

Rendez-vous avait été pris avec Clakay pour le départ, à huit heures du soir à la gare de Lyon. Jacques avait le temps d'attendre le retour de l'agent.

Il régla son loyer et prépara ses malles.

Avec qu'elle joie il quittait ce Paris où il avait commis tant de sottises

En somme, il s'en tirait avec un casier judiciaire intact.

Quant à sa réputation, elle n'était entamée que dans un monde spécial de joueurs, qui l'oublieraient bientôt.

Et si jamais il rentrait à la capitale, fortune faite en Tunisie, personne ne lui reprocherait son passé véreux.

Quant à sa conscience, elle lui pesait si peu !

Ne croyant ni à Dieu ni à diable, il ne s'embarrassait pas du souvenir de ses vols, de ses impostures et de sa tentative d'empoisonnement sur Savina.

L'avenir seul le préoccupait et, pour l'instant, il le voyait à travers les millions de sir William Clakay.

Il venait de terminer ses préparatifs de départ, lorsqu'on sonna.

Le Frisé, sans doute ?

Jacques ouvrit.

Un petit homme sec, aux yeux noirs et vifs comme ceux d'un oiseau de proie, à la chevelure opulente et broussailleuse entra.

—M. Jacques Brémoud ? demanda-t-il avec un accent corse très prononcé.

—C'est moi, monsieur, répondit avec raideur le fils de Rassajou.

—Excusez-moi de vous déranger. Je suis inspecteur au commissariat de police du quartier de Notre-Dame-des-Champs, et je viens vous demander des renseignements sur votre ancienne domestique, la veuve Augustine Virieu.

—A quel sujet ?

—Je vous le dirai tout à l'heure. Permettez-moi de vous poser quelques questions préalables nécessaires à mon enquête ?

—Je n'y vois aucun inconvénient.

—Pour quel motif avez-vous renvoyé cette femme ?

Jacques devina le piège.

—Je ne l'ai pas renvoyée, dit-il. N'ayant plus besoin de ses services, je lui ai rendu sa liberté.

—N'auriez-vous point constaté, avant son départ, si elle avait exploité votre confiance ? . . .

—Pas du tout. C'est la plus honnête femme de monde que j'aie vu de ma vie. Elle était sans ressources quand vous l'avez prise à votre service ?

—Oui, et je n'ai eu qu'à me louer d'elle.

Cette enquête intéressait Jacques au plus haut point.

Elle le confirmait dans ses premières soupçons sur le compte de Virieu.

Et ce qui l'intriguait le plus, c'était que cette femme se présentait capable de tirer cent mille francs d'une bienfaisance qui n'avait des obligations.

—Avez-vous encore d'autres questions à me poser ? demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—Eh bien ! arrivez au fait.

Le Frisé se gratta l'oreille. Il hésitait à parler.

—Vous vous intéressez à la veuve Virieu ? dit-il.

Jacques voyait clair dans son jeu. Aussi s'empressa-t-il de répondre d'un ton naturel :

—Pas le moins du monde. Je l'ai payée, nous sommes quittes. Je n'aurais peut-être jamais l'occasion de la revoir, car je pars ce soir même pour l'Afrique.

La physionomie du Frisé se détendit une seconde.

—Ma foi, monsieur, je ne vois aucun inconvénient, dans ces conditions, à vous de quoi il retourne. La justice n'a pas la moindre animosité contre la veuve Virieu. On n'a que de bons renseignements sur elle. Ce qu'on lui reproche, c'est d'être en rupture de ban. Sa place n'est pas à Paris, mais dans le département de la Haute-Loire.

En rupture de ban ! La mère Virieu sortait d'une maison de réclusion !

—Je ne me serais jamais douté, s'écria Jacques, que cette malheureuse avait eu maille à partir avec la justice ! Elle est si douce, si probe, si obligeante !

—N'empêche, répliqua le Frisé, qu'elle a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour complicité dans le crime de son mari, lequel a eu la tête tranchée !

—Pour quel crime ?

—L'assassinat d'un touriste anglais dans l'auberge que les coupables tenaient à Gonty-les-Loups, près de Puy.

—Quel était le but de ce crime ?

—Le vol, parbleu !

—A combien se montait ce vol ?

Le Frisé jeta un coup d'œil perçant sur le questionneur.

Jacques, poussé par une curiosité dont la cause se diviait, était allé trop loin.

—Je ne saurais, dit l'agent, vous donner aucun détail. La condamnation des époux Rassajou date 26 octobre 1874. L'homme a été exécuté ; la femme a passé dix-neuf ans à la prison de Clermont où se conduisit exemplairement. Elle a préféré venir à Paris sous un faux nom ; mais elle a oublié de demander une autorisation qui, d'ailleurs, ne lui aurait pas été accordée. Je suis chargé de la rechercher, de l'arrêter et de l'amener au commissariat où on lui fera comprendre la gravité de sa situation. Comme on n'a rien à lui reprocher depuis sa sortie de prison, le parquet de la Seine l'expédiera au Puy et la mettra sous la surveillance de la police locale.

Et l'agent, qui avait les yeux rivés dans ceux de Jacques, lui posa cette dernière question :

—Dans l'intérêt même de votre ancienne domestique, dites-moi où elle réside actuellement

—Elle m'a quitté, répondit Jacques, sans me faire connaître ses intentions.

—En ce cas, monsieur, il ne me reste plus qu'à me retirer. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

—Je regrette, ajouta Jacques, de ne pouvoir vous renseigner. Alors, la veuve Virieu s'appellerait Rassajou, de son véritable nom ?

—Oui, monsieur, Césarine Rassajou.

Sur ce dernier mot, le Frisé esquissa le salut militaire et se retira en laissant voir de la déception sur sa physionomie de chasseur d'humains.

Ces révélations avaient stupéfié Jacques.

Il regrettait de ne pas avoir quelques jours devant lui pour élucider le mystère.

Plusieurs motifs l'avaient poussé à ne pas dévoiler la nouvelle identité de la graciée.

Dans son propre intérêt, il ne pouvait dire que Césarine Rassajou lui devait sa place de domestique chez la comtesse de Palléon. Cela pouvait inspirer des soupçons sur le rôle qu'il jouait lui-même auprès de la mère de Marcel.

D'autre part, avec son instinct de malfaiteur, Jacques devait dit :

—Cette femme m'est dévouée, je tiens son secret, je suis maître de sa liberté, elle n'a plus rien à me refuser.

Et, seul dans cet appartement qu'il allait quitter pour toujours, il devait chercher à son oreille le démon de la perversité.

Cette fois lui disait : "Césarine Rassajou t'a promis cent mille francs ; où les prendra-t-elle ?"

Et ne s'inséguait-il pas que la malheureuse avait dû cacher en lieu sûr l'argent pris sur le touriste anglais assassiné à l'Auberge ?

Et qu'elle lui réservait ce butin.

Cette idée ne lui inspirait aucune répulsion.

Surtout, comme elle ne reposait que sur une induction fantaisiste, il convenait d'attendre avant d'y ajouter la moindre foi.

Soudain, le visage de Jacques Brémoud prend une expression sinistre.

Un affreux sourire distend ses lèvres.

— Oh ! non, s'écriait-il, ce serait par trop dangereux... Et puis, est-ce que ma fortune n'est pas faite, là-bas, en Tunisie !

Il allait en venir comme une tête fauve dans son appartement.

La sueur froide lui coulait du front.

A quoi donc pensait-il ? quel infernal projet était dressé dans son esprit ?

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il... Le temps me manque pour me concerter avec elle... pour la convaincre, la décider... Et puis, je n'ai peut-être pas sous la main ce qu'il faudrait.

Il ouvrit la vitrine qui contenait ses produits chimiques.

Et, très pâle, les mains tremblantes, il examina chaque flacon l'un après l'autre.

Ils étaient presque tous vides. La veille, il avait eu soin de se débarrasser des produits dangereux.

Soudain, il poussa un cri où il y avait plus de peur que de joie.

Sa main venait de rencontrer un petit paquet oublié au fond d'une tablette.

Il déplaça la chose qui contenait une fine poudre blanche.

— Voilà qui ferait bien l'affaire, dit-il.

En se redressant, il se perçut dans une glace et fut pris d'un grand frisson.

Il se faisait peur à lui-même.

Il lisait sa pensée dans ses yeux, dans la contraction de sa bouche, dans toute son attitude de lâche grec.

Il rejeta le paquet dans la vitrine et s'écria :

— Non, pas ça puisque je tiens la fortune ! A quoi bon risquer tout pour une mi-ère de cent mille francs dont je n'ai nul besoin en ce moment et qui me viendront tout seuls un jour ou l'autre.

Il recommença sa promenade à travers l'appartement.

Et chaque fois qu'il passait devant une glace, il détournait la tête.

De fatigue, il se laissa tomber sur un fauteuil.

Il ferma les yeux, essaya de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il resta ainsi une grande demi-heure, la visage congestionné.

En poussant un soupir de soulagement, il se félicita d'avoir triomphé de sa première impulsion.

— Je ferai venir Cézarine Rassaïou en Tunisie, conclut-il ; personne n'aura l'idée de l'y relancer. Je l'y retiendrai par la peur et je la forcerai à me dire son secret. En attendant, il ne faut pas qu'elle reste un jour de plus chez la comtesse de Fallière. Lui écrire serait trop dangereux. Que faire ?...

L'idée lui vint de retarder son départ de deux jours sous prétexte d'indisposition.

Le patron serait mécontent ; mais, enfin, on ne peut pourtant pas se mettre en route avec du plomb dans les ailes.

Jacques dut sortir pour télégraphier à sir William Cakay lorsque la sonnette tinta de nouveau.

Il ouvrit.

C'était une dépêche.

Jacques la déplia vivement et courut à la signature.

La dépêche, signée : *Augustine Virieu*, était ainsi conçue :

*Serez chez vous à quatre heures.*

Qu'était-il donc arrivé à Châteauroux ?

Jacques Brémont, n'écoutant que son esprit, pensa que la comtesse était au plus mal et que la mère Virieu, craignant de confier au télégraphe l'avis convenu entre eux, apportait elle-même des détails.

Dans une heure, elle serait là !

Il l'attendit avec une impatience fébrile.

Pour tuer le temps, il eut un vieux journal à moitié déchiré et il le lut lentement, comme si ces nouvelles surannées pouvaient l'intéresser.

S'apercevant qu'il ne comprenait pas un mot de sa lecture, il froissa la feuille et la jeta à ses pieds.

Puis, il ouvrit la fenêtre, alluma un cigare, et se mit en observation en attendant l'arrivée de la gracieuse en rupture de ban.

Il tremblait soudain.

Il venait d'apercevoir, dans la rue, la silhouette caractéristique du Frisé, qui sortait d'un débit de vin situé presque en face de la maison.

N'était-ce pas pour le filer lui-même que cet agent rôdait par là ? Jacques se jeta en arrière et referma la fenêtre.

Puis il descendit chez la concierge et lui mettant une pièce de dix francs en main :

— Un dernier service lui dit-il ; la mère Virieu m'a télégraphié qu'elle arriverait à quatre heures, gardez-la et faites-la monter dans son ancienne mansarde, puis venez me prévenir.

Comme la bonne femme paraissait très étonnée de ces précautions :

— Ne cherchez pas à comprendre, ajouta-t-il, et, quoi qu'il arrive, gardez-moi le secret, dans l'intérêt de la mère Virieu que la police persécute à tort et qui, malheureusement, n'arrivera peut-être pas jusqu'ici.

Il remonta chez lui et inspecta de nouveau la rue.

Le Frisé n'était plus visible.

Mais peut-être se cachait-il dans une encoignure de porte ?

Qu'arriverait-il si Cézarine Rassaïou était arrêtée ? On la forcera à révéler l'emploi de son temps et si, prise au dépourvu, elle commettait l'imprudences de dire d'où elle venait, l'enquête serait poussée jusque chez la comtesse de Fallière.

Que de complications pouvaient en résulter !

Jacques, posté près de la porte d'entrée, prêtait l'oreille à tous les bruits de l'escalier.

Soudain, il entend la voix de la concierge.

On monte.

Jacques perçoit ce dialogue :

— Suivez-moi, maman Virieu ! Il faut monter là-haut, c'est l'ordre de Brémont.

— Mais, pourquoi ?

Jacques a reconnu la voix de son ancienne domestique.

Il se réjouit de ce qu'elle a pu échapper à la surveillance du terrible agent de police.

C'était en effet Cézarine.

Arrivée en voiture, son premier soin, en débarquant, avait été de demander à la concierge si Jacques avait reçu sa dépêche.

Et sachant qu'il se trouvait chez lui, qu'il l'attendait, elle ne comprenait pas pourquoi on l'empêchait d'arriver directement à lui.

— N'insistez pas, maman Virieu, lui dit la concierge, c'est dans votre intérêt. La police vous veut du mal, paraît-il. Elle vous cherche, elle vous guette, et c'est un miracle que vous n'ayez pas été arrêtée dans la rue.

Arrêtée ! Cézarine faillit tomber à la renverse.

Elle n'ignorait pas sa fausse situation ; mais elle avait espéré qu'on ne l'inquiéterait plus.

Dix-neuf ans de prison, n'était-ce donc pas assez ? Que lui voulait-on encore ? Est-ce que son martyre ne finirait jamais ?

Elle fut obligée de s'asseoir sur les marches de l'escalier pour reprendre haleine.

Et ces mots s'échappèrent de sa bouche :

— Je n'ai rien fait de mal ! je suis une victime ! je voudrais être morte.

— Ne restez pas là, dit la concierge, c'est trop dangereux. Le Frisé peut revenir dans... Mais vous ne connaissez pas le Frisé, ma pauvre maman Virieu ; c'est l'inspecteur du commissariat de police. Il vous guette depuis deux jours. Allons ! appuyez-vous sur mon bras...

Cézarine monta péniblement les six étages.

La concierge la fit entrer dans son ancienne mansarde et lui en remit la clef.

— N'ouvrez qu'à M. Brémont, lui recommanda-t-elle. Je descends l'avertir, puis je veillerai au grain. Si le Frisé revient, je me charge de lui faire perdre la piste. Ne craignez rien, je suis une amie, je vous ai vue à l'œuvre et je sais que vous êtes une brave femme à qui on voudrait causer de la peine.

Il ne restait dans la mansarde qu'une malle hors de service et couverte de poussière.

Cézarine, à bout de force, s'assit, attendant la nouvelle épreuve que la destinée lui préparait.

Un instant après, on frappait doucement à la porte.

— C'est moi, dit Jacques à mi-voix.

Elle lui ouvrit.

Il reforma la porte lui-même, en faisant le moins de bruit possible. Cézarine remarqua, du premier coup d'œil, qu'il avait les traits convulsés.

— Que sait-il donc ? pensa-t-elle avec angoisse.

Elle n'osait parler la première.

Elle baisait la tête, comme une victime prête au sacrifice.

On a déjà vu Jacques Brémont à l'œuvre, on n'ignore pas l'art avec lequel il savait préparer ses coups.

— D'abord, la mère, dit-il, faites-moi connaître le motif de votre retour ?

— Je m'ennuyais trop chez Mme de Fallière. Sa fille m'a prise en grippe. Il m'était impossible de rester à leur service.

— Et alors ? fit Jacques, d'une voix dure.

— Alors, j'ai pensé que vous auriez pitié de moi et que vous m'emmèneriez avec vous en Tunisie.

(A suivre)

### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va sirapi-  
dement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont  
pas déjà de se hâter. Comme on le voit, il ne coûte que 10 cts acheté  
à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

# Supplément Musical du "Samedi"

(Suite)

This system consists of five staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics in French: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment. The third staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The fourth staff is a piano accompaniment. The fifth staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève".

(A suivre)

This system consists of two staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment.

This system consists of two staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment.

This system consists of two staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment.

This system consists of two staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment.

This system consists of two staves of music. The first staff is a vocal line with lyrics: "A l'heure où le jour se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève / Et que le soleil se lève". The second staff is a piano accompaniment.

# LE PRINCE CHARMANT

MENGET

POUR PIANO

PAUL WACHS

Musical score for page 14, measures 1-4. The score is written for piano and consists of two staves. The music features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is 3/4. The first measure starts with a treble clef and a key signature of one flat. The second measure has a bass clef. The third and fourth measures return to a treble clef. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ff* and *ppp*.

Musical score for page 14, measures 5-8. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ppp*.

Musical score for page 14, measures 9-12. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ff*.

Musical score for page 14, measures 13-16. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ff*.

Musical score for page 14, measures 17-20. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *ff*.

14

Musical score for page 15, measures 1-4. The score is written for piano and consists of two staves. The music features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The key signature has one flat (B-flat), and the time signature is 3/4. The first measure starts with a treble clef and a key signature of one flat. The second measure has a bass clef. The third and fourth measures return to a treble clef. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *PIANO*, *mf*, and *Moderato*.

Musical score for page 15, measures 5-8. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *mf*.

Musical score for page 15, measures 9-12. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *Tempo di Minuetto*, *mf*, *liger-elléguel*, and *p*. Pedal markings are indicated with '+' and 'Ped.'.

Musical score for page 15, measures 13-16. The score continues from the previous system. It features a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand. The music includes various note values, rests, and dynamic markings such as *p* and *mf*. Pedal markings are indicated with '+' and 'Ped.'.

15

## Le Suicide chez l'Enfant et l'Adolescent

La proportion des suicides dans le jeune âge et l'adolescence a augmenté, depuis ces dernières années, dans des proportions inquiétantes. Est-ce que notre race dégénère, ou est-ce que le progrès même de notre civilisation, par le surmenage auquel il les soumet, détraque les jeunes cervelles ?

Une jeune gouvernante allemande, d'une vingtaine d'années, mais qui en paraît bien quinze, entre à mon service au mois de juin dernier. Elle a pour mission de s'occuper de mes deux enfants, une fillette de onze ans et un petit garçon de sept, et elle s'en acquitte parfaitement.

Chacun, dans la maison, rend hommage aux qualités de cette jeune personne qui s'efforce de se rendre agréable à tous. Elle y réussit parfaitement ; mais bien qu'elle répétait à ses parents, dans chacune de ses lettres, qu'elle était très heureuse, on sentait que cette gaieté était toute de surface et qu'elle cachait, en réalité, un chagrin mortel. En vain son activité fébrile cherche-t-elle dans le travail un remède à la nostalgie, dont elle s'efforce de ne rien laisser paraître ; un jour, ne recevant pas de lettre de sa famille, elle nous déclare, en pleurant, qu'elle veut retourner sur le champ dans son pays. Mais, d'un caractère indécis, elle hésite à faire part à ses parents de son désir. Que dirait-on, en effet, si elle rentrait après quatre mois, alors qu'elle était partie pour une année au moins ?

C'était le 2 octobre. Le lendemain, après une nuit sans doute d'agitation, elle se lève de très grand matin et entre, en coup de vent, dans la chambre des enfants. Elle se tient la poitrine, comme sous le coup d'une angoisse violente, elle a la tête en feu ; son visage exprime l'effroi ; pourtant, peu à peu, elle se calme, et jusqu'au 6 octobre, la pauvre fille jouit d'une tranquillité relative. Mais ce paroxysme est suivi d'un autre le 7 octobre.

Dès le matin de ce jour elle se lève, toute fatiguée ; on devine qu'elle a encore passé une mauvaise nuit ; elle avoue qu'elle n'a pas pu dormir ; ce jour-là elle n'a plus aucun entrain pour le travail, et elle erre dans la maison comme sous le coup d'une grande préoccupation. Soudain elle semble sortir d'un rêve, est prise d'une crise d'angoisse, se jette au pied des enfants étonnés et leur demande pardon, on ne sait de quoi. Puis elle sort comme accablée de cet effort. Ni l'intérêt, ni l'affection qu'on lui témoigne ne parviennent à tirer la pauvre fille de sa tristesse. Il est impossible de fixer son attention, tant elle semble dominée par une secrète obsession ; elle mange à peine et par obéissance, machinalement, presque sans s'en douter. Le soir, contrairement à son habitude, elle se retire de bonne heure dans sa chambre et refuse d'embrasser les enfants, qui s'étonnent et lui en demandent la raison. "Je suis trop méchante, trop indigne ; je sens que je vais faire de la peine à tout le monde et briser le cœur de mon père."

Que se passe-t-il la nuit dans son cerveau ? Sans doute, une lutte où son cerveau a sombré en fin de compte, car le matin, à 6 heures, elle se précipite, du haut du toit, où cependant elle n'a pu parvenir qu'après de grands efforts, dans la cour où elle se tue sur le coup.

On n'a pas trouvé un seul mot d'elle qui pût fixer les idées sur les motifs de sa fatale détermination. Il est probable que l'idée de suicide qui hantait son esprit s'est transformée sous le coup d'un dernier paroxysme en une impulsion soudaine et irrésistible. Il a fallu l'arrivée à Paris de sa famille pour que nous apprissions que dès l'âge le plus tendre cette jeune personne était impressionnable, nerveuse, mais réservée, naturellement triste et mélancolique plutôt que gaie, sentimentale, rêveuse, indécise et sans volonté.

Dans une thèse récente, je relève une observation d'obsessions et impulsions au suicide chez un enfant de onze ans. Cet enfant est représenté comme se mettant en colère pour des motifs futiles dès l'âge de trois ans. Il se cogne la tête contre les murs, contre le plancher, se faisant saigner le nez, etc. A quatre ans il dit qu'il entend dans sa tête des paroles comme celles-ci : "Tue-toi donc ! Prends donc toute ta potion ! Jette-toi donc par la fenêtre ! Prends de l'eau de rouille ! L'accès de colère dure environ une demi-heure, la mélancolie consécutive deux heures. Dans cet état, il pleure alors beaucoup, ne demande que la mort ; s'il avait un instrument sous la main, il se tiorait. Il fit, en effet, plusieurs tentatives de suicide : se passa une fois autour du cou plusieurs tours de corde, une autre fois on le rattrapa au moment où il s'élançait par la fenêtre. En général, il se rappelait très bien tout ce qu'il disait et faisait dans ces moments-là, et si sa mère lui en demandait la raison, il répondait qu'il ne pouvait pas s'en empêcher ; il le regrettait, pleurait, disant qu'il aimait bien sa mère. Il ajoutait : "Ce n'est pas ma faute ! ça me pousse ! je ne peux pas me retenir ! je ne sais pas ce que je fais !" Parfois il ne se rappelait pas les choses qu'il avait pu faire dans ces moments-là ; il s'obstinait à les nier énergiquement, et cependant il n'était pas menteur. Il ne se rappelait ni les injures, ni les coups donnés à ses parents, et si on lui racontait ce qu'il avait fait : "Ce n'est pas vrai !" disait-il. Dans cet état, il prend en grippe sa petite sœur qu'il aime beaucoup d'habitude et la frappe aussi bien que ses parents.

Il présente des hallucinations ; il ne peut rester sans lumière ; dès qu'il est dans la nuit, il a des visions que le jour fait disparaître. Ce sont des hommes, ou le plus souvent de grosses bêtes à huit pattes, toutes grises, etc., etc. Ces hallucinations l'effrayent ; alors il crie de peur.

En s'endormant, parfois, il se réveille en sursaut, en criant d'effroi, disant qu'il vient de voir d'horribles choses, il s'est senti tomber par la fenêtre, dans les abîmes, de grands trous ; puis, voyant la lumière, il se calme vite. Cela lui arrive jusqu'à deux ou trois fois par nuit.

Il entre à Sainte-Anne avec le certificat suivant : "Débilité mentale. — Hallucinations pénibles. — Obsessions et impulsions au suicide."

A son entrée il présente des hallucinations de l'ouïe : il entend une grosse voix d'homme qui lui dit : "Tue-toi, plonge-toi ce couteau dans la poitrine, jette-toi par la fenêtre, etc." Il entend ces voix par les deux oreilles, et s'il se bouche les oreilles, les hallucinations sont encore plus fortes. Il a aussi des hallucinations de l'odorat, et il raconte qu'il a fait plusieurs tentatives de suicide ; elles survenaient après ses grandes colères, obsédé qu'il était par les voix qu'il entendait. Il voulait se jeter par la fenêtre, mais il ne pensait pas au mal qu'il pouvait se faire ni au chagrin qu'il aurait fait à sa mère, et puis c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas se retenir.

A peine couché, il voit des monstres roulant des yeux rouges, des flammes sortant de leurs bouches, qui se jettent sur lui ; des bêtes qui sortent de derrière son lit en grandissant et en s'approchant de lui. Il pousse un cri effroyable et ne se calme que lorsqu'il voit la lumière. Alors les visions disparaissent peu à peu. Ces hallucinations de la vue sont toujours nocturnes ; quelquefois elles sont précédées, accompagnées et suivies des hallucinations de l'ouïe, de l'odorat, du goût et de troubles de la sensibilité générale, picotements, démangeaisons, sensation de boule hystérique que l'enfant décrit très bien. Les insomnies sont fréquentes.

A ces phénomènes hallucinatoires, se joint un fond de mélancolie ; il est toujours triste, il a des idées noires ; il pense à sa mère et croit qu'elle va tomber malade et mourir, son frère engagé dans la marine va être tué par les Arabes ; il pense toujours à sa mort. Il ne fait rien : "Je m'ennuie trop," dit-il ; il préfère jouer tout seul, les autres enfants le taquent trop, ce qui lui donne des maux de tête. L'idée de mourir l'obsède, et la voix de lui répéter : "Tue-toi, tue-toi, tu seras mort demain."

L'observation a été interrompue par la sortie de l'enfant réclamé par sa mère. Il est sorti de Sainte-Anne le 20 novembre avec le certificat suivant :

"Atteint de débilité mentale, n'offre plus d'hallucinations ni de délire et doit être rendu à sa mère qui le réclame."

La jeune personne dont j'ai parlé en commençant s'est suicidée en apparence pour une raison futile ; mais il y avait chez elle en réalité une disposition malade, une mélancolie s'était manifestée dès l'enfance et avait obligé son père à la retirer de la pension. Il en avait été de même chaque fois qu'on avait tenté de la mettre chez des étrangers. Si, en général, les causes des suicides sont mal élucidées, c'est que les familles ne les connaissent pas ou qu'elles ne désirent pas les révéler.

Que faire pour les jeunes sujets qui présentent des symptômes capables de faire redouter un irréparable malheur ? Et d'abord le pronostic est-il fatal ? On nous dit qu'il dépend du degré de dégénérescence que présenteront nos petits malades, d'où la nécessité de bien étudier l'histoire clinique de ces sujets et de les suivre de près avant de formuler un pronostic quelconque. Nuisibles à eux-mêmes, ces malades seront surveillés : on les isolera au besoin et on supprimera les causes, quand elles pourront être supprimées. Pas de surmenage intellectuel, pas de lectures capables de faire naître ou de réveiller l'impulsion morbide. On connaît l'influence de l'exemple et de l'imitation. A côté de ce traitement moral, on fera une large part à l'hygiène, à l'hydrothérapie et à l'endurcissement physique.

D<sup>r</sup> PÉRIER.

## GÉNÉROSITÉ DE SOUVERAINS

Les souverains, quoique à peu près également riches, ne sont pas tous aussi généreux. Le plus large à cet égard est le tzar Nicolas II. A Copenhague ou à Balmoral, où il va souvent se reposer, il ne donne jamais moins de vingt-cinq francs aux domestiques qui, même très indirectement, ont eu l'occasion de lui rendre un service quelconque. Quant à chacune des personnes attachées exclusivement à sa personne, il leur octroie un pourboire jamais inférieur à deux cents francs.

Le président Mac-Kinley est également très généreux.

Le roi Hambert et l'empereur François-Joseph sont assez durs "à la détente".

Mais le plus pingre de tous est Guillaume II qui ne donne jamais plus de deux ou trois marks comme pourboire. Il est vrai qu'il voyage beaucoup.



# HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Suppléant tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

292 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
Tél. 2222

Un récidiviste de l'ivresse manifesta et des outrages aux agents comparait en correctionnel.

Interrogé sur sa profession, il répond :

— Fossoyeur...

Et il ajoute d'un ton aimable :

— A votre service, monsieur le président !

Pour Habillements de Printemps et d'Été, allez chez

## N. LÉVEILLÉ

138 1/2 Rue St-Laurent

MONTREAL

Les tweeds les plus nouveaux ou les plus variés, et une coupe toujours soignée. Une visite vous convaincra.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS

Téléphone des Marchands 182

## AUX DAMES

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1886 rue Notre-Dame

Près de l'Église Notre-Dame

On est si humain qu'on ne tue pas un poulet, mais on le fait tuer et on le mange.

### DEVINETTE



— Où est le gardien du phare ?

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Maizot.  
PROCHAINEMENT : *L'Aiglon*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

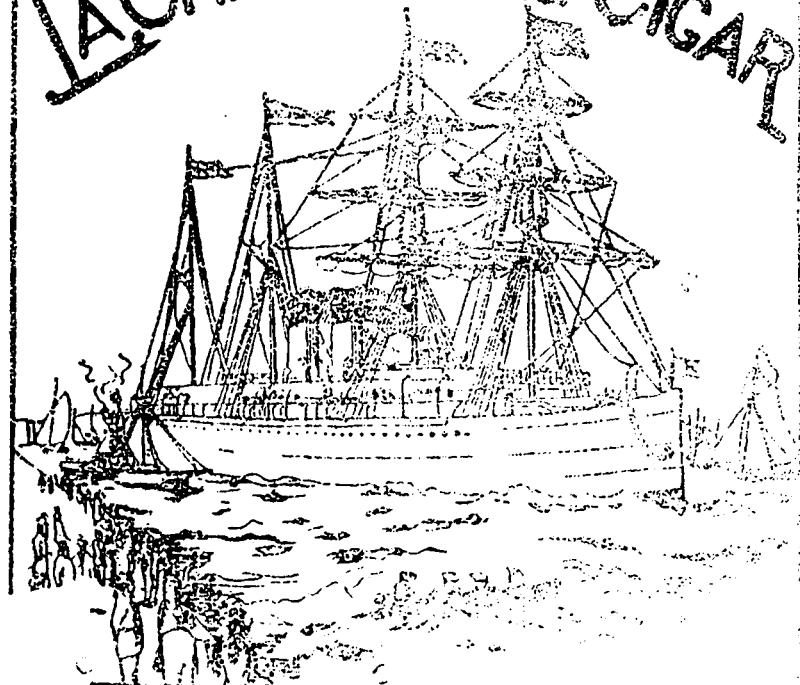
Mlle de Gournai, que Montaigne appelait sa fille d'alliance, ayant employé dans la conversation un terme suranné et équivoque en présence du cardinal de Richelieu, l'Éminence se prit à rire.

— Vous riez, monseigneur, du terme dont je viens de me servir, dit la spirituelle demoiselle, tant mieux. Ce terme est un grand bien pour la France puisqu'il délasse un moment votre Éminence de ses grandes occupations.

112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent



# LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. S.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.